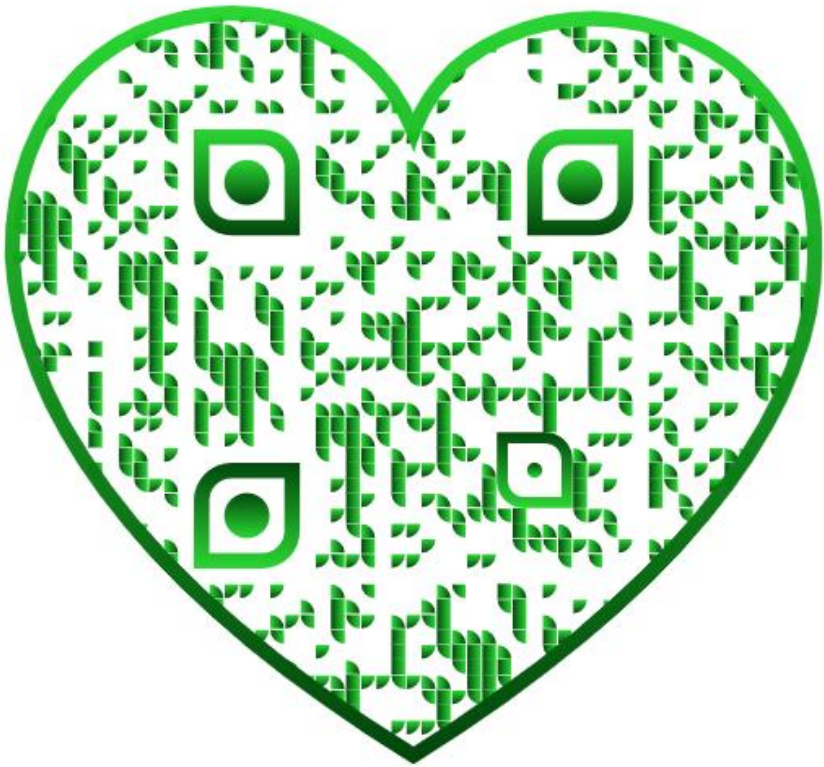
Cédric Charles ANTOINE

Aimer au temps des rouges

Collection LORDKARSEN



Cédric Charles ANTOINE

Aimer au temps des rouges

Collection LORDKARSEN

Cédric Charles ANTOINE

AIMER AU TEMPS DES ROUGES

Roman

COLLECTION
LORDKARSEN

Table des matières

AIMER AU TEMPS DES ROUGES
Table des matières
Citations
Présentation de l'éditeur
PARTIE I
1 – Nouvelle vie
2 – À la télévision
3 – Confession
La convocation
Monsieur K
Merveilles et décadence
Plaisir circonstancié
Mon jardin d'Épicure
Entre les tombes
Loubianka
4 – La boîte à biscuits
PARTIE II
5 – Vers l'Ouest
6 – L'océan
7 – Les privilèges
8 – Entre femmes
Le silence des murs
Voyage vers l'oubli
Sans identité
Les illusions
Irina
9 – Au clair de lune
PARTIE III
10 – Champagne
11 – Invitation surprise
12 – Caroline
13 – Sur un banc
14 – En hommage
Épilogue
Remerciements
Mentions légales
Actualités de l'auteur
À propos de l'auteur

Citations

« La vie, le malheur, l'isolement, l'abandon, la pauvreté, sont des champs de bataille qui ont leurs héros ; héros obscurs plus grands parfois que les héros illustres. »

Victor Hugo

À mon amie Hélène,

Présentation de l'éditeur

Cette photo, prise en 1972 dans un parc de Moscou, est la seule preuve de notre histoire d'amour passée. Ce jour-là, Charles a pris un risque énorme en demandant à un inconnu de nous photographier sur l'herbe. J'étais une jeune diplomate russe, lui un Français en poste à l'ambassade, une relation interdite par le système soviétique de l'époque.

En 1994, en plein chaos économique et politique, alors que je regarde un reportage à la télévision, installée dans le minable salon de mon appartement de banlieue, je reconnais son visage à l'écran. Le choc. À ses yeux, je suis morte depuis 22 ans, exécutée d'une balle dans le dos pour avoir trahi ma patrie.

De nouveau, son souvenir me hante. Je n'ai qu'une obsession, le rejoindre à Paris, lui dire que je suis en vie, raconter mon histoire et solliciter son aide.

Le temps des Rouges est révolu, désormais je peux voyager à l'étranger !

Roman de Cédric Charles ANTOINE
Publié dans la Collection LORDKARSEN

PARTIE I

1 – Nouvelle vie

Moscou, juin 1994

À la descente du bus, je n'avais qu'une envie, m'asseoir dans mon canapé, ne penser à rien, oublier cette journée rébarbative. Je saluai le chauffeur, le même depuis un an, un type sympa au regard vitreux qui assurait le trajet entre la banlieue et le centre-ville. Il secoua la tête, me fit un clin d'œil, je souris. Dehors, la pluie redoubla d'intensité, impossible d'échapper au déluge. L'eau ruisselait le long du trottoir sans pouvoir s'évacuer, les caniveaux étaient bouchés depuis des mois. Mon parapluie déployé, j'observai la façade sinistre de mon immeuble datant de l'époque khrouchtchévienne. Je résidais à l'écart du beau, loin de la magnificence du centre historique. Ici, tout était gris, sans espoir, laissé à l'abandon. Les gens vivaient reclus dans leurs petites surfaces, calfeutrés derrière une grosse porte, terrifiés par la criminalité ambiante de ces dernières années. La Russie, depuis la chute de l'URSS, apparaissait comme le tiers-monde de l'Occident, un navire amiral à la dérive, bouffé par la rouille, où le peuple affamé était livré à lui-même sans avoir compris le mode d'emploi d'une nation dite démocratique et libre. On nous avait plongés de force dans un système individualiste, sans transition, sans explication. Cela avait été la pire des révolutions, et moi, j'errais dans cet univers sans repères alors que j'avais connu la grande époque avant mon drame personnel.

Je ne supportais plus cette odeur de pourri qui se diffusait aux abords du parc, à l'entrée de ma tour. En cause, les poubelles entassées là, déchirées par les rats, dans l'attente que les services de la voirie daignent faire leur boulot. Tout était comme ça, gris, sale, triste. Les habitants ne riaient plus, ils se méfiaient, davantage que sous le régime soviétique. Le plus surprenant était qu'ils n'espéraient rien, comme débranchés d'une réalité jugée insoutenable. Ils marchaient comme des morts-vivants, le regard vide, la tête courbée, toujours avec un cabas à la main pour ramasser un objet ou un morceau de métal qui se négocierait au marché noir contre une poignée de roubles, à peine de quoi se payer une boîte de cornichons en conserve.

L'ambition ne faisait pas partie de notre vocabulaire, il fallait d'abord survivre, se substituer à l'État désormais défaillant à tous les niveaux. Les retraites et les salaires n'étaient pas toujours versés, et le coût de la vie ne cessait d'augmenter en même temps que notre monnaie se dévaluait plus chaque jour. Bientôt, il faudrait une

brouette de billets pour acheter une miche de pain. Ce spectacle quotidien d'une déchéance annoncée nous rendait tous fatalistes, victimes de l'histoire, écrasés par l'invasion d'un capitalisme sauvage et opportuniste permettant à certains de s'enrichir avec la complicité des politiques. C'était la même équipe, ils avaient juste changé de camp et de drapeau afin de protéger leurs carrières et leurs privilèges. Il n'y avait pas pire sur terre qu'un communiste devenu capitaliste. Ce peuple, dont j'avais été exclue durant une longue période, était ivre de liberté, mais pas préparé. Dans le monde d'après, au milieu de cette apocalypse politique, sociale et économique, les Russes déchantaient au fil des mois, incapables de s'adapter, de comprendre les enjeux civilisationnels, d'intégrer le fait que l'Empire soviétique n'avait été qu'un mirage, une illusion dévoyée. Pour la plupart d'entre eux, ils n'émergeaient que lentement de leur léthargie. Avant, c'était une vie à la Tchekhov. Désormais, il fallait se battre seul ou mourir. Comme le stipulait Dostoïevski dans l'une de ses œuvres : « Le chemin vers la liberté est difficile, douloureux et souvent tragique ». La Russie de 1994 était au cœur du sujet.

Malgré ce contexte, j'avais le droit chaque jour à mon rayon de soleil. Svetlana, ma voisine de palier et amie, me remontait le moral lorsque je rentrais du travail. On se retrouvait toutes les deux, chez elle ou chez moi, pour bavarder autour d'un thé fumant. Sa personnalité enjouée, son humour, ses histoires comiques me détendaient. Elle avait le don de détourner le drame, de rire de tout, de se contenter de peu, de diffuser la bonne humeur. Je l'admirais pour son détachement envers les choses du quotidien et ses capacités d'enchantement. À 17 h 30, une fois descendue de mon bus quand il était à l'heure, je savais que j'allais profiter d'une pause salutaire avant de dîner. À l'occasion, lorsque son mari était absent, je restais manger. On refaisait le monde en buvant du mauvais vin, l'âme russe prenait alors tout son sens, un désir perdu, mémoriel. Svetlana ne connaissait rien de mon passé. Par respect, elle ne me posait jamais de questions. On s'appréciait au présent, sans songer à l'avenir, on passait juste de bons moments arrachés au temps comme pour oublier l'outrage, croire à l'instant en évitant la nostalgie de l'idéal. Dans la dissidence de nos minuscules cuisines, nous parlions de la vie, de l'amour, du drame éternel de notre peuple. Malgré les bouleversements survenus, nous demeurions des Soviétiques, des enfants rouges, éloignés des considérations de l'Occident.

À l'aube du vingt-et-unième siècle, tandis que notre idéologie, forte d'une expérience presque carcérale durant soixante-dix ans, nous avait coupés de l'Ouest, la nouvelle génération ne jurait que par les marqueurs du consumérisme : les jeans, le coca ou les dollars. Moi, je n'étais pas prête à franchir le pas de l'inculture, à me soumettre à la

loi du marché. Je subsistais en décalage comme la majorité de ceux nés avant les années soixante. À quarante-cinq ans, le destin m'avait imposé de vivre seule, sans mari, sans gamins, du fait d'un parcours hors norme, d'une injustice infligée, personne ne connaissait mon secret. La découverte du pouvoir de l'argent par les jeunes Moscovites avait eu l'effet d'une bombe nucléaire. La grande Russie n'était plus qu'un spectre, une créature éthérée qui, en son temps, à l'apogée de sa puissance, avait conquis l'espace avant les Américains. Ma terre natale n'était plus qu'un brûlis tapissé des cendres d'une abondance promise. Plus de rêves, plus de fierté, plus de héros, plus de nation, plus de patrie, juste nos larmes pour pleurer le passé révolu d'une hégémonie anéantie par les financiers de la planète. J'avais vécu et grandi dans un territoire où le fric n'existait pas, où personne ne comparait sa propriété, où la compétition sociale n'avait pas d'emprise sur l'individu. Nous étions une collectivité au service d'une vision humanitaire. Désormais, l'ego primait sur le groupe, chacun pour soi. L'enrichissement, le vol, les meurtres et la mafia reflétaient le nouvel arsenal, pendant que nos sous-marins atomiques rouillaient dans les ports de Vladivostok ou de Mourmansk. Le postcommunisme était une épreuve à laquelle je n'étais pas préparée, encore moins que les autres du fait de mon incarcération durant de si longues années. Oui, j'étais libre dans un monde prétendument démocratique, mais en réalité plus emprisonnée que jamais, loin de mon pays disparu.

Je marchais sous la pluie en direction du hall de mon immeuble, persuadée que je vivrais éternellement la même journée, une prise de conscience destructrice qui m'empêchait de me projeter. Je ne recroiserais plus le bonheur de mon enfance. Ma belle Russie n'était plus qu'un cimetière inerte, figé par la mélancolie, déserté par les grands penseurs, laissé en pâture aux oligarques ; un monolithe disloqué dont les morceaux étaient vendus aux plus offrants. L'URSS s'était effondrée comme un géant de poussière sans qu'un missile soit tiré. Et moi, j'avais découvert l'ampleur de la tragédie quelques mois après les événements, une fois sortie de prison en avril 1992, Eltsine ayant signé un décret afin de libérer les détenus politiques.

En empruntant l'escalier, faute d'ascenseur en état de marche, j'arrivai à mon étage, puis me dirigeai vers la porte de Svetlana. Sa sonnette ne fonctionnait plus depuis longtemps, alors, comme toujours, je frappai deux coups rapides et un lent. J'entendis ses pas résonner de l'autre côté…

2 – À la télévision

Appartement de Svetlana

J'entendis les verrous, la porte s'ouvrit. Mon amie me sourit, heureuse de me retrouver.

— Salut, Sofia. Ton bus était à l'heure, aujourd'hui !

— Pour une fois, à part le déluge de pluie, il n'y a pas eu de problème sur la ligne… Bon, tu me fais entrer ?

— Viens. J'ai préparé des gâteaux secs et l'eau du thé chauffe… Alors, ta journée ?

— Toujours aussi rasoir. Je passe des heures à traduire des documents techniques concernant des appareils de télécommunication. J'en ai encore pour une semaine. Après, ce seront des brochures commerciales.

— Et ton chef, toujours entreprenant avec toi ?

— Je n'en peux plus de ses sous-entendus, de ses regards quand il traverse le couloir, il me mate comme une proie. J'ai peur qu'il n'enclenche la vitesse supérieure. Et comme je ne me laisserai pas faire, il y a des chances que je perde mon boulot. De toute façon, pour nous les filles qui résistons, ça finit constamment pareil : sois tu cèdes et tu couches, soit tu es virée.

— Invente un truc qui pourrait le dégoûter, l'empêcher de passer à l'acte.

— Tu as raison, il faut que je fasse courir un bruit, que ça lui revienne aux oreilles indirectement.

— Une sale maladie, par exemple.

— Non, tu es gentille, mais je ne veux pas que mes collègues me considèrent comme une pestiférée. Je vais y réfléchir. Et toi, ça va ?

— Comme d'habitude, si ce n'est que je vois de moins en moins Pavel. Il trempe dans des combines louches avec des types.

— Ton mari ne fait plus le chauffeur de taxi clandestin ?

— Si bien sûr, ça rapporte trop pour y renoncer, mais, en plus des courses, il se sert de la voiture afin d'effectuer des livraisons dans toute la ville. Il termine son boulot vers seize heures, ensuite il embraye jusqu'au soir. Depuis plusieurs jours, il rentre après vingt-deux heures, parfois après minuit. Hier, il m'a réveillée, trop fier d'exhiber sa liasse de billets, plus de cent dollars.

— Tout le monde trafique plus ou moins, en ce moment. Il faut seulement faire gaffe avec qui on fait du business. Quand tu vois le

nombre de meurtres chaque mois, les règlements de comptes, les fusillades dans les rues sombres, c'est de pire en pire. Les reportages à la télé ne montrent que ça sur les nouvelles chaînes privées.

— Bon, assieds-toi, Sofia, je vais chercher le thé.

Svetlana avait dix ans de moins, juste trente-cinq ans. Je savais tout de son vécu, elle s'épanchait sans retenue. Je la considérais comme une petite sœur, un peu naïve sur certaines choses. Pavel, son mari, n'était pas très intéressant, assez bourru, mais pas méchant avec elle. Dès mon apparition dans l'immeuble, deux ans auparavant, on s'était tout de suite liées d'amitié, même si j'étais méfiante, sur mes gardes. Progressivement, la confiance s'était installée, le temps m'avait permis de m'acclimater à cette nouvelle vie. Par peur de sa réaction, par pudeur, je ne lui avais pas raconté mon passé. Et Svetlana, curieusement, ne m'avait jamais questionnée à ce sujet. En y réfléchissant, je la sentais prête, maintenant. Depuis peu, je ressentais le besoin de parler, d'expliquer, de partager mes douleurs, mon histoire, j'avais envie qu'elle sache d'où je venais, ce qui m'était arrivé. Il fallait seulement que je trouve le courage nécessaire afin de me lancer.

Mon amie réapparut dans le salon, un plateau à la main, je me levai pour l'aider. Nous prîmes place l'une à côté de l'autre dans son canapé fleuri, d'une laideur confondante, mais très confortable. Comme toujours, vers dix-huit heures, Svetlana alluma la télévision. Elle aimait se brancher sur la nouvelle chaîne d'info inaugurée en début d'année, un média moderne qui déroulait l'actualité entrecoupée de reportages divers. Le son était bas, les images défilaient sans qu'on y prête réellement attention. Si quelque chose l'attirait, elle montait le volume. Sinon, on parlait de tout et de rien, par plaisir d'être ensemble et de partager notre quotidien. C'était notre façon de décompresser, un rituel immuable. Les sujets se succédaient, j'étais bien, elle aussi. On riait de tout, des moments privilégiés arrachés à la noirceur de nos conditions de vie. Se satisfaire de peu était devenu une vraie philosophie. L'avenir et les projets ne faisaient pas partie de notre vocabulaire. Ici, le temps s'écoulait lentement, figé dans l'indifférence pour ceux qui n'avaient pas eu l'opportunité de monter dans le train du changement. Notre destin en tant qu'individu demeurait suspendu au-dessus du vide abyssal créé par l'effondrement de l'URSS. Résigné, recroquevillé, spectateur inactif d'une société déboussolée, violente et fascinante à la fois, le peuple russe se contentait de survivre, sans trop se poser de questions existentielles. Au milieu de ce chaos, j'essayais simplement de reprendre pied, de m'insérer, d'être invisible, d'oublier.

Svetlana était mon remède, ma potion magique contre le malheur

ou la dépression. Je me reconstruisais au fil des jours, consciente que j'avais certainement atteint le niveau maximum qui m'était autorisé. Et encore, j'avais un travail au sein d'une entreprise privée de télécommunications, un groupe franco-russe qui payait les salaires sans retard. Ma parfaite maîtrise de la langue française m'avait permis de trouver un poste au chaud dans un bureau. J'avais de quoi subvenir à mes besoins, et, comme je vivais seule, je pouvais faire quelques économies. Mais sans Svetlana, j'aurais sans doute craqué, sombré dans la mélancolie. Souvent, je m'empêchais de trop réfléchir pour ne pas regretter mon existence, accepter avec fatalisme de ne jamais avoir bâti une famille. La prison m'avait enseigné l'art de la solitude, pourtant, ce n'était pas facile de voir les autres femmes se promener au parc avec leurs enfants. Mon amie n'était pas encore mère, deux fausses couches successives l'avaient poussée à renoncer. À chacune nos drames.

— Sofia, tu restes dîner ?

— Bien sûr. J'irai chez moi chercher deux ou trois trucs dans le frigo.

— Non, ne t'embête pas, j'ai tout ce qu'il faut. Avec le cash que Pavel rapporte ces derniers temps, on se paye de la viande au marché noir.

— Tu n'as pas peur qu'un jour ça finisse mal, ses petites combines ?

— Je me suis habituée, à force. Maintenant, j'arrive à m'endormir sans lui. Et puis, c'est vrai que ses trafics nous permettent de bien vivre. Sans ça, on n'aurait pas une si belle télé, le garde-manger plein et des vêtements neufs dans le placard. Regarde ce que je porte, le dernier jean Levi's, un 501. C'est la mode partout en Europe et aux USA. Tout le monde en possède un. J'ai même un blouson de cuir.

— Tu devrais en mettre de côté, et pas tout claquer dans des conneries.

— Ne t'inquiète pas… Tu vois le coffret dans la vitrine ? Là-dedans, j'ai cinq cents dollars en liquide.

— Ah quand même ! C'est énorme !

— Ne dis jamais à Pavel que tu sais pour le fric. Lui ne compte jamais, c'est moi qui tiens la caisse. J'en ai planqué ailleurs, en cas de besoin. Pavel l'ignore.

— Tu as bien raison, c'est promis. Allez, on le boit, ce thé ?

Soudain, entre deux gorgées, mon œil fut attiré par l'écran de la télé.

— Svetlana, tu peux mettre plus fort.

— Pourquoi ? Ça t'intéresse ?
— Le reportage, ça se passe à Paris !
— Tu connais la France ?
— Oui, mais c'était il y a longtemps.
— Ben, tu ne m'en as jamais parlé. Tu as été là-bas ?
— En 1972… Svetlana, s'il te plaît, j'écoute.

Je fixai le poste, les images défilaient, je reconnus certains endroits. La caméra fit un gros plan devant la résidence de l'ambassadeur de la fédération de Russie. Des journalistes, postés à l'extérieur, attendaient. Ils filmaient la sortie. L'envoyé spécial de la chaîne interpella un type en costume gris. L'interview commença sur le trottoir, juste devant les grilles de ce lieu que j'avais fréquenté à l'époque de l'Union soviétique. Là, mon sang se figea, mes oreilles bourdonnèrent. J'étais sidérée par ce que j'apercevais. L'homme, un Français, s'exprima en russe. Il fut présenté comme un haut fonctionnaire, attaché diplomatique, chargé des relations internationales avec la nouvelle Russie. L'énonciation de son nom ne fit que confirmer mes certitudes. Charles Verban. Je n'en croyais pas mes yeux.

Le reportage se termina. Mon regard fixa le tapis, j'étais ailleurs. Mon cerveau se connectait à mon passé lointain, quand tout à coup je sentis Svetlana me secouer le bras. Son timbre s'amplifia au fur et à mesure que je sortis de ma torpeur. J'étais vidée, sans force, abasourdie.

— Sofia, tu m'écoutes ? Réponds, tu me fais peur ! On dirait que tu as vu le diable… Qu'est-ce que tu as ? Ça ne va pas ?
— Attends un peu que je recouvre mes esprits… Merde, alors !
— Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

J'inspirai une grande bouffée d'air, m'enfonçai dans le canapé. Mon front perlait de sueur, mes mains tremblaient. Svetlana me servit un verre d'eau en me caressant la tête. Je le bus d'une traite. Un long soupir s'extirpa de ma bouche. Le choc était terrible, je n'y étais pas préparée, encore moins dans ce contexte si particulier. J'aurais voulu ne jamais revoir son visage ni entendre sa voix.

— Tu te sens mieux, maintenant ?
— Ça va. Désolée… euh… c'est compliqué.
— Prends ton temps. Je suis là.
— Le type à la télé, le Français, je l'ai bien connu.
— Comment ? Où ? Raconte !
— C'est une vieille histoire, la mienne, celle qui a scellé mon

destin. Tout ce que j'ai enterré ressurgit brusquement…

— Tu sais, je n'ai jamais posé de questions sur ton passé, car j'estimais que c'était à toi de l'aborder lorsque tu en aurais envie. Tu as débarqué ici, on est devenues très amies, et j'ai compris au fil des mois que tu ne souhaitais pas parler de toi, de ton parcours, de ta famille, je l'ai accepté sans condition. Pour être franche, ça m'a souvent brûlé la langue de t'interroger, mais au fond de moi, une petite voix me conseillait de fermer ma grande gueule. Sauf qu'après ce qui vient de se dérouler dans mon salon, j'aimerais savoir ce qui te met dans un tel état. Sofia, tu ne crois pas qu'il est temps de te délivrer de ce poids. Ça fait deux ans qu'on est voisines, je ne t'ai jamais trahie. On se fait confiance, non ? Ne reste pas comme ça, vide ton sac, ma chérie.

— Peut-être… Svetlana, j'ai besoin de souffler, de rassembler mes idées, d'encaisser le choc. Je vais rentrer chez moi, il faut que je sois seule.

— Non, non, tu commets une grave erreur. Tu as besoin de soutien. S'enfermer dans ces moments-là n'est vraiment pas la bonne solution.

— Tu as sans doute raison, mais il me faut un peu de temps.

— Alors je te raccompagne chez toi. Tu prends une douche, tu t'allonges une petite heure, et après, je viens te chercher pour dîner.

— D'accord… Merci pour tout… Promis, je vais tout te raconter.

3 – Confession

Appartement de Sofia

Le sommeil ne venait pas. Les yeux ouverts, allongée sur mon lit, je fixai le plafond. Les souvenirs affluaient, j'étais submergée d'images et de scènes en continu, impossible d'arrêter la machine à remonter le temps. Charles monopolisait mes pensées. C'était à la fois insupportable et agréable, une torture lancinante qui mélangeait les sentiments, un ressenti amer et sucré. Comment pourrais-je affronter cette épreuve ? Je redoutais la suite, de ne plus avoir d'énergie pour oublier et accepter mon quotidien maintenant que son visage me hantait à nouveau.

Rester immobile amplifiait le phénomène. Il fallait que je m'occupe l'esprit afin de ne pas sombrer dans la spirale infernale d'une mélancolie destructrice. La solitude et l'inactivité pouvaient être mortelles. Je connaissais cette souffrance pour l'avoir déjà subie au début de mon séjour en prison, mais là, je n'avais plus la force de combattre. J'en avais fait mon deuil depuis plus de vingt ans. L'histoire me rattrapait en m'infligeant ce supplice. Nous résidions dans des mondes éloignés, si différents, lui à Paris comme diplomate reconnu, et moi à Moscou dans un immeuble de banlieue. Son allure, son regard et ses expressions n'avaient pas changé, il était toujours aussi élégant, malgré ses cheveux blancs et ses rides. Nous avions sept ans d'écart, Charles avait donc cinquante-deux ans. Pourquoi ? Si je n'avais pas fixé l'écran à ce moment-là, je ne l'aurais jamais revu. Je vivais cela comme une profonde injustice compte tenu de ce que j'avais déjà enduré.

La sonnette retentit. Encore accaparée par mon introspection, je me levai, m'avançai vers la porte et ouvris.

Svetlana se tenait sur le palier, l'air interrogatif. Je la rassurai en arborant un léger sourire de circonstance. Elle entra.

— Ça va mieux ? s'enquit-elle.

— Pas vraiment. Je n'ai pas fermé l'œil.

— C'est quand même dingue, cette histoire ! Ton Français !

— Comme tu dis. J'aurais préféré ne pas l'apercevoir.

— Il t'a fait du mal ?

— Non, pire que ça ! Nous étions amoureux.

— Tu déconnes ? Vas-y, raconte, supplia Svetlana en me saisissant la main.

— Il ne s'agit pas vraiment d'une simple amourette, mais d'un drame… Et puis, tu m'emmerdes avec tes questions. Je ne suis pas prête à parler de ça. Je veux tout oublier.

— Tu n'es pas obligée de t'en prendre à moi. Je désire juste t'aider.

— Je sais, seulement pour toi, c'est excitant. Ça aiguise ta curiosité comme dans un de tes feuilletons débiles diffusés à la télé.

— Ah d'accord, direct les insultes !

— Arrête, tu as très bien compris ce que je voulais dire.

— Eh bien, exprime-toi avec plus de tact, car là, je n'apprécie pas ton attitude. On dirait que c'est ma faute.

— Merde, il s'agit de ma vie, d'une souffrance atroce qui remonte à la surface ! Tu veux réellement connaître la vérité ? Je vais te la livrer, mais après, je ne suis pas sûre qu'on reste amies.

— Tu n'es pas obligée de me menacer, de hausser le ton. Je n'y suis pour rien !

— Si tu ne passais pas ton temps à regarder ce putain de poste, on n'en serait pas là.

— C'est vraiment méchant. Tu es odieuse !

— Non. Au lieu de lire, de te cultiver, tu te crames le cerveau en matant des conneries toute la journée.

— Donc le truc, là tout de suite, c'est que tu fais mon procès. Vas-y, passe tes nerfs sur moi, si ça peut t'aider à te sentir mieux. Au moins, « la débile » servira à quelque chose.

— Je ne voulais pas… Euh… Pardon, Svetlana.

— Ouais, je préfère.

Le silence s'abattit. Debout dans le salon, immobile, j'hésitai à me lancer, à exposer les faits. Svetlana n'osait plus me questionner, elle patientait, le dos en appui contre le mur.

Après deux minutes interminables pour elle, je me retournai et la fixai dans les yeux.

— Tu souhaites vraiment savoir ?

— Oui, évidemment. Je viens d'en prendre plein la gueule, je pense que j'ai le droit à une explication.

— Ta meilleure amie est une taularde ! lâchai-je.

— Quoi ? Toi, tu as fait de la prison ?

— Presque vingt ans, précisément dix-neuf ans, dix mois et quatorze jours. Et encore, s'il n'y avait pas eu la chute de l'URSS, j'y serais toujours.

— Tu es sortie quand ?

— Quelques semaines avant notre rencontre, le 29 avril 1992.

À nouveau un silence. Svetlana s'assit dans le fauteuil près de la fenêtre en portant ses mains sur son visage. Je la sentis déboussolée, choquée d'apprendre qui j'étais, terrassée par cette nouvelle. Volontairement, je lui laissai le temps de digérer l'information. Le scoop avait provoqué un malaise, comme je l'avais présagé. Et puis curieusement, elle reprit la parole sans me juger alors que je m'attendais à ce qu'elle claque la porte, ruminant sa rancœur, scandant notre amitié bafouée.

— Tu as été condamnée pour meurtre ? me demanda-t-elle avec anxiété.

— Non, rassure-toi, je n'ai tué personne. On m'a enfermée pour des raisons politiques dans un établissement spécialisé situé au sud de Moscou, un endroit terrifiant à l'écart des détenus de droit commun. J'ai subi un régime carcéral particulier dont le but était de me punir pour avoir trahi ma patrie, le pire des crimes en Union soviétique, enfin à l'époque. Il faut replacer les choses dans le contexte historique afin d'appréhender la portée de la sanction. Bref… Quand tu avais quatorze ans et que tu défilais avec ton foulard rouge chez les komsomols comme une bonne petite communiste innocente, moi, je croupissais dans une geôle sans espoir d'en ressortir un jour hormis entre quatre planches.

— Merde alors, je n'aurais jamais imaginé ! C'est complètement fou ! Je comprends mieux pourquoi tu ne disais rien au sujet de ton passé. Je ne sais pas quoi te dire…

— Rien, sauf de continuer à être mon amie.

— Évidemment ! Je ne vais pas te tourner le dos, bien au contraire. Tu es une victime. Ce n'est pas comme si tu avais flingué quelqu'un.

— En revanche, tu dois me jurer que cela restera un secret. Pavel ne doit pas être averti.

— Je te le promets, Sofia… Tu veux bien me raconter toute l'affaire, et surtout m'expliquer le lien avec ce Français ?

— OK. De toute façon, il faut que je vide mon sac, j'en ai besoin, mais à une condition, tu ne m'interromps pas, sinon je n'y arriverai pas.

— Je ne bouge pas, je ferme la bouche et j'ouvre grand mes oreilles. Allez, viens en face de moi.

Je soupirai tout en secouant la tête, consciente de la difficulté de l'exercice auquel j'allais me livrer pour la première fois. En tant que fille unique avec des parents morts avant ma sortie de prison, je n'avais jamais eu l'occasion d'expier le mal, d'étaler au grand jour mon drame. Svetlana serait le réceptacle de mes douleurs enfouies.

Je pris place dans mon canapé. Mon amie s'impatientait, sa jambe droite battait la mesure.

— L'histoire débute à Moscou, je n'avais que 22 ans…

Moscou – URSS

Janvier 1971

La convocation

Ce matin-là, alors qu'un froid polaire recouvrait la capitale, je restais recroquevillée sous ma couverture, bien au chaud dans ma chambre universitaire. Je n'avais pas cours avant onze heures.

Ma dernière année d'études supérieures me conduirait vers un chemin tout tracé, une fois mon diplôme en poche. Je n'avais pas choisi une spécialité classique comme l'ingénierie ou l'agronomie, mais les sciences sociales, ce qui m'avait rapidement menée vers un cursus plus confidentiel du fait de mes excellentes notes, les sciences politiques, en plus de la maîtrise de deux langues étrangères : le français, la langue de la diplomatie internationale, et bien sûr l'anglais. Le niveau des bourses d'État, attribuées par le comité universitaire soviétique, était calculé en fonction des résultats de l'année précédente, une logique paradoxale qui mettait en compétition les étudiants, une forme de récompense inégalitaire dans un système gratuit, mais pas accessible à tous, en cause, les examens d'entrée pour chaque filière, particulièrement ardus. Nous formions, pour les meilleurs d'entre nous, l'élite du peuple, les futurs cadres et ingénieurs en chef dans les domaines en pointe. Pour ma part, j'avais formulé un vœu précis auprès de mon doyen, celui d'enseigner comme professeur en géopolitique. J'aimais transmettre, aider les autres, expliquer, démontrer. Depuis deux ans, j'animais un club de réflexion stratégique ayant comme objectif l'accompagnement et le soutien des élèves en difficulté, ceux de mon cursus, une manière efficace de renforcer mon propre savoir et d'élargir mes connaissances au-delà du champ d'application structurel du programme inculqué. Grâce à la notable bibliothèque Neverov réservée aux étudiants de dernière année, je pouvais lire des ouvrages passionnants sur les relations internationales et les divergences politiques des pays européens.

Mes parents ressentaient une immense fierté, eux qui n'étaient que de simples ouvriers, des narod. L'univers dans lequel j'orbitais à Moscou, au milieu des livres, des cours, des conférences tenues par des personnalités renommées impressionnait surtout mon père, un type ordinaire, presque illettré, né en 1908 dans une campagne désolée. Nous avions quarante et un ans d'écart. Il s'était marié tardivement à ma mère comme un vieux garçon qu'on case en urgence dans les bras d'une pauvre fille de paysan, elle aussi trop âgée pour escompter rencontrer l'homme idéal venu de la ville. Mes parents avaient grandi dans la Russie post-tsariste, durant la genèse de la révolution, des fils et filles de Lénine devenus au fil des années les esclaves du stalinisme.

Moi, j'avais la chance d'avoir vécu en dehors de cette époque épouvantable des purges, du goulag, de la guerre et des blocus. Mon enfance avait été bercée d'illusions sous Khrouchtchev, la déstalinisation avait modernisé le pays, et désormais notre peuple dominait le monde par sa maîtrise du nucléaire. Notre supériorité, en bien des domaines, faisait face à la décadence de l'Occident entamée après la Seconde Guerre mondiale, du fait de la colonisation des Américains sur les ruines fumantes du Vieux Continent. Les Yankees, en débarquant, avaient apporté le pire des poisons, le consumérisme, la référence matérielle, au détriment de l'élégance et du savoir. Les Américains avaient pollué le monde avec leurs idées et leur mode de vie comme un cancer fulgurant se diffusant dans les corps malades des nations meurtries, des opportunistes obsédés par le gain. Nous, les Soviétiques, devions protéger les Européens de l'Ouest de cette déferlante outrancière, les convaincre de rejoindre par le vote notre mouvement internationaliste, de suivre la poussée communiste, de balayer le libéralisme mensonger. En utilisant leur propre système politique, ces peuples avaient la possibilité de renverser la tendance, de hisser au pouvoir des alliés de la pensée commune et de rallier à terme les cousins du pacte de Varsovie. Hormis les Anglais et les Irlandais, les Scandinaves, les Latins et les Germains pouvaient en majorité fusionner avec notre puissance, dans l'esprit de la Hongrie, de la Pologne ou des pays baltes. J'avais écrit une thèse personnelle sur ce sujet durant l'été précédent et l'avais remise à mon professeur titulaire. J'étais passionnée, au-delà du défi ou de l'obtention d'un diplôme d'excellence. Je voulais agir, convaincre, former les nouvelles générations, bâtir une réserve intelligente d'hommes et de femmes capables demain de modifier le cours de l'histoire des nations.

En dehors de la théorie de l'apprentissage ou de l'enseignement, je savais également m'amuser, profiter de la vie moscovite et des avantages proposés aux étudiants de notre rang. Il y avait le sport, les cafés universitaires, les places de théâtre offertes chaque mois, les clubs littéraires. Et quand la belle saison arrivait, nous avions le droit de voyager dans toutes les Républiques socialistes avec un passeport de travail estival. Parfois, certains se retrouvaient à l'autre bout du pays au moment des moissons, dans les plaines de l'Ukraine, ou bien plus loin, aux abords de la Mongolie, dans les kolkhozes destinés à l'élevage des chevaux de Sibérie. C'était enrichissant de rencontrer les travailleurs, de découvrir des coutumes et des langues différentes, ce qui faisait la grandeur de notre empire, un immense territoire aussi vaste qu'un continent où deux cent cinquante millions d'individus se partageaient les ressources abondantes d'une terre nourricière.

Alors que je somnolais dans mon lit tout en regardant du coin de l'œil la neige qui tombait dehors, quelqu'un frappa à la porte. Je me

levai, enfilai à la hâte une robe de chambre. Qui pouvait m'extraire de mes rêveries pour une fois que j'avais une matinée de libre ?

Lorsque j'ouvris, je fus surprise d'apercevoir le visage glacial de la secrétaire principale du bureau de la direction. Sans explication, elle m'informa de ma convocation à dix heures chez le doyen. Cette nouvelle me paniqua. Je redoutai un blâme, une sanction. Je passai en revue, dans ma tête, tout ce qui aurait pu me condamner, des faits récents aux plus anciens. Nous avions tous plus ou moins quelque chose à nous reprocher, mais quoi et quand ? Le fonctionnement hiérarchique de notre université, d'ailleurs en tout point comparable à celui du Parti, avait le pouvoir de défaire une carrière ou un cursus exemplaire. Sur la foi d'un témoignage sérieux, d'une dénonciation écrite, je pouvais être accusée du pire et voir mon avenir compromis. Dans ce climat de suspicion permanente, il fallait anticiper les attaques, se construire un réseau constitué de personnes influentes, cultiver la théorie de l'échange. En comprenant cela, au bout de quelques années, vous étiez entourés de gens et d'amis qui avaient plus de choses à se reprocher que vous, de quoi négocier en cas de problèmes graves. C'était l'aspect le plus important après la réussite de son parcours universitaire, accroître sa communauté de protecteurs, un art subtil des plus politiques que j'étais parvenue à accomplir au cours des quatre années précédentes. J'attendais donc d'être instruite de ce que l'on m'imputait avant de recourir à une pièce maîtresse de mes troupes. Il pouvait s'agir d'un étudiant, d'un professeur, d'un ancien membre des komsomols ou d'un agent de la sécurité. Nous possédions tous une force propre, un savoir, une connexion potentielle.

À l'heure dite, j'arrivai dans le long couloir du dernier niveau. À chaque pas, je m'approchai de l'immense porte capitonnée qui se dressait derrière un poste de faction occupé par deux plantons en uniforme. J'avais déjà passé les barrages du secrétariat et du surveillant d'ascenseur. Je m'efforçai de contrôler ma peur en maintenant le menton relevé, en fixant mon regard droit devant, en marchant avec énergie comme si je m'apprêtais à recevoir une médaille. On m'avait appris à dompter mes émotions grâce au séquençage de la respiration. Là, je pouvais m'y exercer en conditions réelles.

Devant les gardes zélés, je présentai ma carte. On me fit patienter sur une banquette. Le chef décrocha le combiné, chuchota en me dévisageant, puis baragouina des instructions à son collègue. Ce dernier, le plus jeune, avança vers moi et m'invita froidement à le suivre.

Nous pénétrâmes dans un bel espace, un salon d'attente dont les fenêtres plongeaient sur la ville blanche. Je fis quelques pas pour

profiter de la vue, et surtout me changer les idées avant d'être convoquée par le puissant doyen de l'université d'État de Moscou, un titre évocateur du haut degré de fonction dans l'organigramme soviétique, une huile d'un certain âge que j'avais croisée deux fois dans ma vie, par hasard, au détour d'un couloir.

Soudain, la porte s'ouvrit. Une femme au visage émacié m'ordonna d'entrer. Mon sang se glaça à la seconde où je franchis le seuil.

En face de moi, au bout de cette immense pièce dont les murs étaient couverts de tableaux et de photos officielles montrant Léonid Brejnev, quatre hommes en costumes noirs se levèrent, tandis que le doyen demeura assis derrière un bureau ostentatoire. On me guida vers cette mystérieuse assemblée, une avancée interminable. Je me sentis mise à nue, auscultée de la tête aux pieds par ces juges du Parti venus ici pour une raison que j'ignorais encore.

À poste, on me somma de rester debout. Je saluai ces messieurs avec un sens protocolaire approprié à la situation. Les têtes s'inclinèrent brièvement en même temps que je croisai mes bras dans le dos, une posture d'attente, de soumission. Le doyen prit la parole d'une voix métallique et monocorde. Sans fanfare, il énonça l'objet de ma convocation, une affectation.

Du fait de mes excellents résultats et de la pertinence de ma thèse, j'étais admise en septembre à intégrer pour six mois une formation préparatoire au sein du prestigieux ministère des Affaires étrangères soviétique administré par le non moins célèbre ministre Andreï Gromyko depuis 1957. Je fus félicitée sans que je puisse questionner mes interlocuteurs. On me présenta mon futur chef de service, qui serait mon mentor, avant que je devienne une fonctionnaire attachée diplomatique. Envolés mes désirs d'enseignement. Mais au fond de moi, j'étais fière d'entrer dans l'univers des ministères et des ambassades, un cercle confidentiel et feutré.

La surprise était totale, une nouvelle inattendue, annoncée de façon expéditive, presque secrète. Désormais, j'avais tout lieu de croire que mon implication sans relâche dans mes études m'avait ouvert les portes du club très fermé des dirigeants soviétiques. Je reçus l'ordre, après avoir signé quelques papiers devant témoins, d'observer le silence sur ma mutation en septembre. La diplomatie, les affaires étrangères et la politique internationale prêchées par Moscou étaient entourées d'un mur de protection infranchissable. Des gardiens de l'ombre veillaient à chaque coin de rue, dans tous les pays, au bar des grands hôtels de la planète, un maillage serré, perfectionné, à l'apogée de la guerre froide, pendant que les Américains s'embourbaient au Vietnam, un petit conflit que nous avions lancé pour les occuper en

faisant la chasse à de pauvres communistes au milieu de la jungle. Notre nation avait comme ambassadeur principal le plus grand joueur d'échecs, champion du monde en 1969, Boris Spassky. Cette discipline reflétait parfaitement la doctrine soviétique : maîtriser, dominer et manipuler.

En sortant du bureau du doyen, je compris que mes capacités m'avaient conduite vers un tout autre destin, faire partie d'une famille que je ne pourrais plus jamais quitter. Un jour, je voyagerais, au-delà des frontières de l'URSS…

Monsieur K

Deux semaines après mon intégration au sein du MID, le ministère des Affaires étrangères, alors que ma formation ne faisait que commencer et que je prenais à peine mes marques dans cet immense bâtiment stalinien, un événement bouleversa le calendrier diplomatique, la mort de Nikita Khrouchtchev survenue le 11 septembre 1971. L'ancien leader soviétique avait été acculé à la démission en 1964 après l'échec de la crise des missiles cubains et de sa politique agricole. Cet homme fascinant, surnommé « Monsieur K » par la presse occidentale, inspirateur de la déstalinisation, modernisateur de l'appareil d'État et initiateur de la coexistence pacifique, avait été abandonné par le Parti, rayé de la grande histoire, comme pour effacer ses projets excentriques et sa vision stratégique de l'après-Staline : les réformes institutionnelles, la libéralisation de la culture ou la fin partielle des appartements collectifs. Sous l'ère Brejnev, son successeur, les fondamentaux de l'idéologie conservatrice avaient repoussé le vent du changement au profit d'une certaine stagnation. Délaissé par tous, Khrouchtchev avait sombré dans une longue dépression, jusqu'à ce que ses problèmes cardiaques le condamnent définitivement.

En ce jour si particulier, je fus impliquée sans le vouloir dans le processus de gestion de crise. Mon chef de service considéra que cet événement serait parfait pour comprendre les subtilités des décisions officielles aussi bien sur le plan intérieur qu'au niveau international. Alors, avec appréhension, j'intégrai l'équipe investie du dossier « K ». Quelques heures après la nouvelle, je me retrouvai à l'étage principal, dans une immense salle de réunion, au deuxième rang, derrière une table ovale où de nombreux hauts responsables avaient la lourde charge de statuer dans l'urgence. Gromyko apparut quelques minutes plus tard. Il prit place au bout, entouré de ses conseillers.

Fallait-il faire de Khrouchtchev un héros, organiser des obsèques nationales, ou bien minimiser son rôle passé et n'accorder aucune importance à sa disparition ? Comment devait-on réagir vis-à-vis de l'Europe et de la Maison-Blanche ? Le sujet divisait certains, mais la majorité présente, conformément aux consignes de la hiérarchie, trancha le problème avec une froideur stupéfiante. Dans l'heure qui suivit, un vote à main levée décida du sort de ce pauvre Nikita. À l'unanimité, l'assemblée entérina la question. Un simple communiqué laconique serait écrit pour annoncer son décès, et aucune déclaration officielle ne serait adressée aux Occidentaux. La planète entière

apprendrait donc la nouvelle par une banale phrase publiée dans la Pravda et relayée par l'agence TASS. L'objectif était clair : ne pas enflammer les foules, éviter que les anciens partisans n'attisent les souvenirs et la nostalgie d'une époque révolue, que les espoirs enfouis ne se ravivent. Le déchu serait enterré de façon confidentielle, sans cérémonie publique. Seule concession faite pour rééquilibrer la sanction, Khrouchtchev serait inhumé dans le prestigieux cimetière de Novodevitchi, non loin de personnalités historiques. En n'accordant aucune importance à la chose sur la scène internationale, l'URSS désirait montrer au monde qu'elle maintenait sa ligne sans vaciller. Il ne s'agissait au fond que d'un vieillard malade dont les conceptions novatrices ne seraient jamais réévaluées.

En silence, sans que je puisse prendre de notes, j'assistai dans mon coin à l'éviction définitive d'un des plus célèbres représentants soviétiques qui, en son temps, avait insufflé l'idée du mur de Berlin, provoqué Kennedy lors de la crise des missiles cubains et, par un certain discours, déclenché le soulèvement de la Pologne et l'insurrection de Budapest en 1956. Les consignes furent adoptées sans aucune opposition.

En sortant de la salle, chacun regagna son service. Des chuchotements résonnèrent entre les pans des longs couloirs menant aux ascenseurs. Je percevais le malaise de certains, alors que d'autres arboraient un large sourire de satisfaction. Tout cela me perturba au-delà même de la mort de cet homme qui avait bercé ma jeunesse par son ambition démesurée et ses réformes intérieures. Désormais, je saisissais l'impact diplomatique d'un tel événement et la gestion qui en découlait. Une seule chose comptait : éviter toutes réactions disproportionnées de la part des gouvernements occidentaux. Cela resterait une affaire de famille. Le Kremlin et la direction du PCUS parleraient d'une seule voix en minimisant le phénomène à sa plus simple expression sans éloge ni blâme : « Nikita Khrouchtchev est décédé ce matin à l'hôpital des suites d'une crise cardiaque. » Le plus incroyable était de comprendre que, dix ans plus tôt, l'ancien leader soviétique aurait eu droit à la nécropole du mur du Kremlin devant un parterre de caméras. En matière de décisions fondamentales, la géopolitique et les conséquences du réel prenaient le pas sur l'émotion et la célébration dithyrambique. Le héros du passé finirait comme le commun des mortels, sans fanfare ni acclamation, rien que les proches autour d'une tombe un jour d'été au sud-ouest de Moscou.

Cette expérience unique, pour une jeune attachée diplomatique, me laissa un sentiment particulier, un avant-goût de la complexité de mes futures missions à accomplir, avec une maîtrise froide, presque inhumaine s'agissant de la gestion de l'image perçue d'une superpuissance comme la nôtre. Cette journée resterait marquée à

jamais dans ma mémoire.

Le ministère m'avait octroyé un petit appartement de fonction, non loin de là, où un grand nombre d'agents du premier et du deuxième échelon vivaient en vase clos, une sorte de ville autonome concentrée dans deux tours modernes. Nous disposions d'une laverie, d'un magasin d'alimentation, d'une crèche, et même d'une école primaire. Quant aux conjoints, pour ceux qui ne travaillaient pas au ministère, ils avaient l'obligation de s'impliquer dans les services annexes. Ce système fermé permettait un contrôle total de la vie de chacun d'entre nous. Dans ces conditions, difficile d'avoir des amis extérieurs ou de faire venir des gens à l'improviste. À l'entrée, nous étions soumis à des vérifications. Des gardes zélés fouillaient nos sacs, enregistraient les heures de passage, et parfois nous questionnaient sur les raisons de nos allées et venues. C'était le prix à payer pour faire partie de cette grande famille, la diplomatie soviétique. Néanmoins, nous avions certains avantages, comme l'accès à l'opéra ou aux bonnes tables de la ville, et surtout au fameux magasin Goum réservé aux touristes et aux dignitaires du Parti. J'étais fière, matin et soir, d'arborer ma carte du ministère sous les yeux des factionnaires afin de franchir le sas de mon immeuble ou celui du ministère des Affaires étrangères.

J'étais prête à sacrifier ma vie d'avant pour grimper dans la hiérarchie, consacrer mon existence à ma charge, cependant, je redoutais que, le moment venu, le jour où je rencontrerais un garçon sérieux, les choses ne se compliquent, surtout s'il n'était pas de la maison. Beaucoup de consœurs m'avaient avoué avoir trouvé leur futur mari au sein même de l'institution, ce qui m'avait quelque peu perturbée au premier abord. Mais je n'étais pas ici pour tenter de révolutionner les mœurs, mon intérêt n'était pas là. J'acceptais donc sans trop de regrets le fonctionnement global et intrusif du système dans lequel on m'avait immergée sans que je puisse vraiment m'y opposer. Le temps faisait son œuvre, et l'excitation de la nouveauté dans un contexte « privilégié » focalisait mes pensées loin du monde d'avant.

Aucun de mes amis étudiants ne savait où je travaillais, et encore moins pour qui. De toute façon, on m'avait conseillé, dès mon arrivée, de couper les liens avec mes anciennes relations, d'oublier l'université et tout ce qui avait orbité autour, que ce soient les personnes ou les lieux fréquentés. Désormais, j'appartenais à une certaine élite au service de l'Union soviétique. Ma nouvelle existence ne me laissait que peu de liberté, même durant mes jours de congé. Je devais rendre des comptes en permanence à une multitude de gens impliqués dans le processus de surveillance. L'évaluation était l'envers du contrôle. J'étais donc obligée de réussir mes missions et de mener une vie

exemplaire en consentant à ne plus posséder de jardin secret, en renonçant à l'intimité. Même les appartements étaient truffés de micros reliés à un central, une installation sophistiquée qui m'avait été présentée le jour de mon emménagement. On savait, ils savaient et tout le monde jouait le jeu, faute de quoi le pire serait à venir. Malgré tout, les menaces ne faisaient pas partie de la méthode, ils appelaient cela la transparence partagée, une façon intelligente et participative de nous faire accepter cette mise sous cloche au nom de la protection des services et des agents. Bosser pour le ministère de l'Agriculture aurait été beaucoup moins engageant, mais certainement plus ennuyeux. Je me sentais à ma place sans avoir l'impression de subir des contraintes insupportables. Quant à mes parents, je leur avais annoncé ma prise de fonction dans un poste de jeune enseignante en formation au sein de l'université des sciences politiques, une imposture imposée qui faisait référence à la voie que j'aurais dû emprunter si je n'avais pas été repérée pour mes qualités de diplomate en herbe. Le mensonge et la manipulation étaient un art indissociable de ma nouvelle existence, un potentiel qui serait amplifié et exploité par mes supérieurs. J'avais renoncé sans difficulté à faire partie du peuple pour le servir en secret. Famille et amis étaient donc tenus à l'écart de ma trajectoire. J'aurais aimé exposer mon affectation, cependant, d'autres avantages s'offraient à moi, à commencer par le passeport spécial qui m'avait été remis le premier jour, un livret rouge estampillé d'une mention valorisante : « Attaché diplomatique ». Le présenter me permettait d'accéder à certains lieux réservés. La milice ou la police politique, à la simple vue de ce document, devaient m'autoriser le passage.

Ce soir-là, en rentrant chez moi, dans ma forteresse érigée non loin du Kremlin, je ressentis le besoin de me délasser. Après une douche brûlante, je m'affalai sur mon canapé marron, habillée d'une robe de chambre. Le silence me surprit, un grand vide s'installa, mais, au bout de quelques secondes d'inaction, mon esprit replongea dans le déroulé de cette journée historique. J'allumai la télévision. Aucune information sur la mort de Khrouchtchev, rien n'avait filtré. Comme prévu, le peuple russe l'apprendrait le matin même de ses obsèques. Mis à part quelques artistes nostalgiques en lien avec la famille du défunt, aucune foule ne se formerait à l'entrée du cimetière. J'étais sidérée de constater la capacité des autorités à faire table rase du passé, à détourner l'attention et à dissimuler un tel événement. Moi, je savais, et le simple fait d'en prendre conscience fit peser sur mes épaules le poids valorisant d'une responsabilité extraordinaire.

J'étais désormais intégrée au cœur de la machinerie soviétique, un rouage encore minuscule, mais bien présent. Moi, Sofia Pojnova,

fille d’ouvriers, je me hissais dans les hautes sphères de la grande maison rouge, pour le meilleur et pour le pire…

Merveilles et décadence

Six mois s'étaient écoulés au ministère. Mon chef et formateur attitré fut promu au grade supérieur, une affectation qui me valut par effet induit de le suivre dans un autre service.

Au début du mois de mars 1972, j'intégrai mes nouvelles fonctions en tant qu'attachée diplomatique. Le calendrier des affaires en cours nous imposait une autre épreuve sur la scène internationale : l'accompagnement de la signature programmée du futur accord sur la limitation des armements stratégiques, baptisé Salt 1, entre les Américains et les Soviétiques. Arrivées à une situation de parité, nos deux superpuissances nucléaires jugeaient préférable d'enrayer l'investissement militaire relatif aux missiles balistiques, d'éviter que les budgets n'explosent et ne viennent ébranler l'économie globale de nos pays. Initié en 1969 par l'administration Nixon dans le but de prévenir une guerre nucléaire, cet accord avait trouvé écho auprès de Léonid Brejnev, convaincu de la nécessité de préserver l'équilibre des forces entre les deux blocs en stoppant la surenchère. Les négociations avaient été entamées. De mon côté, je me retrouvais impliquée dans ce processus de désescalade en assistant mon chef, Yvan, dans sa mission.

Le 15 mars suivant, j'étais assise à l'arrière d'une berline noire. Le convoi se dirigeait vers le centre de la capitale de la France. Après plus de trois heures de vol depuis Moscou, notre délégation officielle était attendue à midi dans l'enceinte de l'ambassade soviétique à Paris.

Je n'arrivais toujours pas à imaginer que j'étais ici, dans ce pays, la patrie de Rousseau, de Victor Hugo, de Balzac. Pour la première fois de ma vie, j'avais franchi les frontières de l'URSS, plus qu'un événement. Ma tête tournait de gauche à droite pour ne rien rater du spectacle fascinant qui défilait de chaque côté des avenues. Le plus surprenant était de constater le nombre de véhicules en circulation. La métropole grouillait d'animation sur les trottoirs, les gens semblaient sortir des magasins dont les vitrines débordaient d'articles. Apparemment, personne ne faisait la queue, j'étais captivée par ce détail. Alors que ma bouche restait ouverte en permanence, mon chef clarifia la situation. Ces avantages se rencontraient uniquement dans le centre-ville. En périphérie, des centaines de milliers de pauvres sans emploi s'entassaient dans des bidonvilles. Il me fit un cours d'économie démontrant l'hypocrisie du capitalisme, un système qui créait une très forte inégalité sociale, la minorité dirigeante se gavant

sur le dos des travailleurs affamés. J'écoutais à demi-mot son plaidoyer mettant en avant les valeurs fondamentales du socialisme versus l'indignité du libéralisme. Et quand notre convoi s'arrêta à un carrefour, mon chef pointa du doigt des mendiants qui dormaient à même le sol au milieu de l'indifférence des passants. La scène se répéta à plusieurs reprises, un constat affligeant qui corroborait sa leçon. Il était très déroutant d'observer un tel contraste sur le plan humain, surtout cette cohabitation du malheur et de la richesse. Sans interactions, dans l'ignorance collective, les opulents marchaient sur les indigents comme pour affirmer leur suprématie avec arrogance, un diagnostic sans équivoque, la preuve incontestable des maux de ce modèle putrescible tant valorisé par la propagande américaine, où la misère menaçait les nantis à chaque coin de rue s'ils renonçaient à produire et à vendre toujours plus.

Au bout d'un long et magnifique boulevard où les immeubles anciens s'alignaient comme des joyaux d'un temps révolu, la voiture ralentit. Je me penchai, collai mon nez contre la vitre. Un autre phénomène attira ma curiosité, des graffitis recouvraient les murs, des inscriptions sauvages dont je ne comprenais pas le sens. Dans les rues adjacentes, des poubelles débordaient des bacs. J'aperçus même un rat qui se goinfrait des restes étalés sur la chaussée. Effectivement, dès que mon regard se perdait dans le décor secondaire, en arrière-plan des belles avenues, j'étais souvent surprise de constater la saleté, sans parler des véhicules garés partout, du bruit et des odeurs. Comment pouvait-on vivre ainsi, même pour les privilégiés, quand le luxe affrontait la misère de si près chaque jour ? Cela devait engendrer des crimes, de l'insécurité, contrairement à chez nous. Après plus d'une heure dans les embouteillages à observer ce monde étrange, j'en déduisis que Moscou ressemblait à un paradis en comparaison. Sans doute que les Occidentaux avaient plus de liberté dans leurs déplacements ou leur mode de vie, mais à quel prix ? Mon chef poursuivit son réquisitoire. Les capitales de l'Ouest n'étaient qu'une affiche de propagande pour celui qui ne s'aventurait pas en dehors du parcours des bâtiments historiques et des musées renommés. Le reste n'était que dépravation. La prostitution et la drogue permettaient au peuple de s'enivrer l'esprit et le corps afin d'oublier le drame quotidien d'un individualisme destructeur. Ce constat ne souffrait d'aucune ambiguïté et les explications de mon guide renforcèrent mon idéal. Nous, les Soviétiques, avions inventé le meilleur des systèmes socio-économiques du monde. Cette immersion express, mais terriblement réaliste, au cœur de la bourgeoisie démocrate me conforta quant à la chance que j'avais d'être née de l'autre côté de ce que ces gens appelaient « le rideau de fer ». L'enfer, c'était ici, pas chez moi. Je n'étais pas insensible aux charmes certains de cette ville

magnifique, de sa supposée poésie, de la rêverie éphémère qui pouvait s'en dégager le temps d'une flânerie le long des quais de la Seine, néanmoins, en toute franchise, je trouvais Leningrad plus impressionnante, plus flamboyante. Ici, c'était entre merveilles et décadence, la déchéance contradictoire d'un Occident à la dérive.

Durant la fin du trajet, Yvan m'indiqua le déroulé exact du programme et l'objet de notre mission dans ce pays. Le lendemain, j'aurais donc l'honneur de visiter, avec la délégation, en dehors des heures d'ouverture au public, le fameux musée du Louvre, avant de rejoindre le ministère des Affaires étrangères français où serait organisé un cocktail. Nous étions à Paris pour accorder à la France la possibilité d'exprimer son point de vue sur certains détails du futur traité initié par les Américains. En tant que petit État nucléaire et membre permanent au Conseil de sécurité des Nations Unies, la France souhaitait tenir un rôle que notre gouvernement qualifiait d'insignifiant, mais, pour ne pas enrayer le processus de désarmement et conserver de bonnes relations diplomatiques, les Soviétiques avaient consenti à entamer une discussion officielle avec les Français en parallèle des pourparlers impliquant les deux superpuissances. Nous étions donc là pour de la figuration, pour faire semblant de prendre en compte certains desiderata, notamment sur la question des pays d'Europe de l'Est membres du pacte de Varsovie. C'était un jeu à grande échelle, où chacun avançait ses pions sur l'échiquier du partage des richesses et des peuples. Participer à une telle rencontre m'excitait, même s'il s'agissait d'une mise en scène destinée à satisfaire la prétention imméritée d'un ancien empire devenu un petit État dont l'arrogance légendaire nous obligeait à ménager sa susceptibilité en qualité de patrie revendiquée des droits de l'homme, mais aussi au nom de l'amitié et de la coopération entre nos nations. Ma maîtrise de la langue française et de son histoire m'avait valu d'être présente sur ce territoire. Toutefois, je n'étais là que pour assister mon supérieur et parfaire mon apprentissage, un avantage qui me servirait plus tard à grimper dans la hiérarchie. Je pourrais dire un jour « J'y étais ».

Notre convoi s'immobilisa. Les grilles de l'ambassade s'ouvrirent. J'aperçus, non sans une certaine fierté, le drapeau de l'Union soviétique flotter au-dessus de l'entrée principale. Une fois dans la cour, le protocole se mit en place.

Dans un ordre précis, chacun quitta son véhicule pour monter les marches d'un imposant perron. Quand mon tour arriva, je ne pus m'empêcher de tout admirer. Je mesurais ma chance d'être ici, alors que l'insensibilité des autres participants primait sur la contemplation. Yvan me fit un signe, un regard froid, évocateur. Les choses sérieuses commençaient sous un soleil radieux, le printemps de l'Ouest entamait

sa floraison saisonnière. La douceur de la température me réchauffa le cœur, je me sentis heureuse, épanouie, néanmoins inconsciente des enjeux du fait de mon inexpérience.

À l'intérieur du grand hall en marbre, une deuxième phase de contrôle débuta. On nous remit des badges, avec l'obligation de les porter en permanence durant les déplacements autorisés. Nous fûmes ensuite reçus par l'ambassadeur Abrassimov, un homme apprécié par le président Georges Pompidou, une figure incontournable de la diplomatie russe en poste à Paris depuis septembre 1971.

Quelques minutes plus tard, je fus séparée du reste de la délégation. En compagnie de trois autres femmes, deux secrétaires et une attachée diplomatique, je fus escortée dans une chambre au dernier étage, là où le petit personnel de l'ambassade vivait. Un sentiment amer me traversa l'esprit, l'impression d'être mise à l'écart. Je découvris la pièce, minuscule, sans décoration, juste un lit, une table de nuit et une armoire. On me précisa que j'avais quinze minutes pour m'installer, défaire mes bagages et me changer, avant de rejoindre une salle de réunion vers laquelle nous, la gent féminine, serions guidées. Dans un silence étouffant, je m'affairai sans avoir pu discuter avec mes voisines de palier. Tout était très codifié, sans superflu, sans paroles inutiles.

Prête avant le temps imparti, je franchis le seuil de ma porte, m'avançai dans le couloir. Au bout, devant l'ascenseur, il y avait une chaise sur laquelle une dame sans âge était assise. Elle se leva, tira sur sa jupe grise, me fusilla du regard, et m'ordonna sans un mot, d'un geste de la main, de regagner ma chambre. Je m'exécutai comme une gamine prise en flagrant délit. Je ressentis à distance toute la froideur de son âme, celle d'une gardienne écervelée agissant comme un automate. Mon séjour s'annonçait moins romantique que je ne l'avais imaginé. Il n'y avait même pas de fenêtre à travers laquelle j'aurais pu admirer les toits de Paris merveilleusement décrits dans les textes de Victor Hugo, juste une simple lucarne inaccessible.

Résignée, assise sur le bord du lit, j'observai les aiguilles de ma montre en attendant qu'on vienne me chercher…

Plaisir circonstancié

Le déjeuner fut frugal, expéditif, loin des dorures de la grande salle à manger officielle. J'étais en attente, avec d'autres comme moi, des petites mains, debout dans un long couloir. Nous faisions les cent pas en relisant nos notes et le programme de la journée qui annonçait une première réunion avec une délégation française.

Yvan apparut enfin, suivi de ses collègues. D'un geste, il m'interpella. Je me précipitai vers lui, consciente du caractère spécial de cette rencontre avec nos homologues du Quai d'Orsay. Il s'agissait avant tout de leur donner l'importance qu'ils pensaient avoir dans leur implication diplomatique quand bien même la France ne serait jamais mentionnée dans l'accord final Salt 1, voilà où résidait notre véritable mission.

Dans un silence pesant, nous pénétrâmes dans une immense salle où le portrait flatteur de Brejnev dominait de façon ostentatoire, surmonté du drapeau de l'Union soviétique. De hautes colonnes encadraient les fenêtres qui plongeaient sur une perspective, Paris s'étirait au loin sous mes yeux impressionnés.

Nous prîmes place, moi derrière mon chef, comme toujours en pareille circonstance. Chacun des représentants fouilla dans sa sacoche. Les minutes défilèrent. Je fus surprise de constater que nos invités se distinguaient par leur retard, je me penchai vers Yvan en vue d'obtenir quelques explications. En chuchotant, il m'éclaira sur la stratégie française : se faire désirer pour déstabiliser la partie adversaire, un subterfuge qui n'inquiétait pas les délégataires soviétiques, habitués à ce petit manège.

Soudain, alors que je passais d'une fesse à l'autre en décroisant mes jambes, ils entrèrent. Six hommes et leurs assistants en tenues sombres furent introduits par l'huissier d'ambassade. Nous nous levâmes tous pour les accueillir. Certains entamèrent la séquence des poignées de main et des sourires de façade.

Juste en face de moi, je remarquai un homme d'une trentaine d'années. Il se différenciait des autres par son allure, son air intelligent et sa minceur. Un instant, nous nous dévisageâmes. Je le fixai, d'une arrogance toute justifiée en mes qualités de femme, de Soviétique et d'attachée diplomatique. Il résista quelques secondes, avant d'être dérangé par son voisin.

À plusieurs reprises, durant le discours de notre ambassadeur, nos regards se recroisèrent furtivement. Contrairement à lui, cela ne me gêna pas. À ce stade, je n'avais pas de notes à griffonner, je devais

seulement faire semblant de m'intéresser aux échanges guindés entre les hauts conseillers. On savait tous, nous les Russes, que nous étions là pour la forme. Abstraction faite de me trouver en France, au cœur d'une machinerie diplomatique internationale, aux premières loges des pourparlers en lien avec un traité historique, mon attention se focalisa sur ce type. Je fixai chaque détail de son corps quand il regardait ailleurs, ses mains, son cou, ses oreilles, son profil, ses gestes. Que pouvait-il penser de moi ? Nous étions face à face, à moins de trois mètres l'un de l'autre, juste séparés par cette table massive et disproportionnée.

Nous maîtrisions tous les deux le russe et le français. On n'aurait pu s'éclipser, bavarder dans un salon autour d'une vodka glacée, échanger sur nos modes de vie, comparer nos systèmes politiques. J'aurais désiré discuter avec lui, en dehors de toute considération sexuelle. J'étais plus attirée par son charisme et son éloquence que par l'éventualité fantasmée d'une nuit avec un étranger. Depuis que j'étais en âge de faire l'amour, je ne m'attardais pas vraiment sur la chose. Les rencontres intellectuelles m'enthousiasmaient plus que les simples coucheries. Il m'arrivait d'avoir des relations avec un homme, mais uniquement pour le satisfaire. En réalité, je n'y trouvais pas beaucoup de plaisir, sans pour autant me qualifier de frigide. Sans doute n'avais-je pas croisé celui qui me ferait jouir au point de découvrir l'orgasme absolu. En toute franchise, je préférais me caresser seule plutôt que de faire semblant. Rien que d'y penser, cela m'excita.

Je sentis mon entrecuisse frétiller. Discrètement, j'écartai mes jambes, ma jupe se retroussa au-dessus des genoux. Avec prudence, je glissai ma main sous mon carnet. Je la posai sur le bas de mon ventre en effectuant des mouvements circulaires, en pressant mes doigts à l'endroit précis. Un plaisir, décuplé par le contexte, monta en moi, un coup de chaud m'envahit. J'aurais voulu jouir, crier, arracher ma culotte, puis m'allonger sur la table en poursuivant mes caresses aux yeux de tous. Heureusement, il n'y avait personne à ma droite et j'étais décalée en arrière par rapport à la chaise d'Yvan qui protégeait le bas de mon corps des regards intrusifs, alors je continuai mon affaire, une situation qui aurait pu me coûter mon poste, voire pire, mais impossible de résister à la tentation d'un tel délire.

Soudain, tandis que je commençais à perdre le contrôle, mon chef tourna légèrement la tête pour me parler. Surprise, je me penchai vers lui tout en remettant ma jupe en place. Il me fallut quelques secondes pour reprendre pied dans la réalité du moment, m'extraire de l'érotisme propagé par ce plaisir solitaire et intense. Je répondis à sa question avec difficulté. Au moment où il la reformula, l'homme que j'avais observé avec intérêt prit la parole. Le Français capta aussitôt l'attention de l'assemblée, Yvan en oublia ma présence, je soufflai. Cet

instant de folie m'avait détournée de mon objectif, je m'étais laissé emporter ailleurs par une pulsion impérieuse. Je m'en voulus, je m'étais mise en danger. Pour la première fois de ma vie, mon corps avait pris le dessus en débranchant de mon cerveau tous les verrous de sécurité.

Son intervention terminée, le Français me fixa. Je demeurais paralysée, coupable de m'être mal comportée. Avait-il remarqué ma conduite ? Impossible, pourtant je baissai les yeux, envahie par une forme de honte accablante. Un certain temps fut nécessaire afin que je réalise que personne ne m'avait vue me caresser. Je tâchai alors de me concentrer sur les débats, de me reconnecter au sujet. Il s'agissait quand même d'une réunion officielle destinée à évoquer le rôle de la France dans le processus de désarmement nucléaire des deux plus grandes puissances militaires.

Après deux heures de travail, une pause fut réclamée par le chef de la délégation étrangère. Nous quittâmes tous la salle, un miracle pour moi, ma vessie allait exploser.

Dans le couloir, je me précipitai vers les toilettes. À l'intérieur, assise sur le trône, j'expulsai un long soupir de satisfaction au moment où je me soulageai bruyamment. L'affaire finie, je déverrouillai la porte, l'ouvris… et devins blême. Là, deux types en costume noir qui se lavaient les mains se retournèrent. La gêne me submergea. Dans l'empressement, je m'étais trompée. Ici, j'étais du côté des hommes.

Je franchis le seuil de ce lieu d'aisance interdit aux femmes. Mon calvaire se poursuivit, je tombai nez à nez avec le Français. Il écarquilla les yeux, étonné de me voir sortir de cet endroit. Pour ne pas perdre la face, je lui tins la porte en souriant, et le laissai passer. Il me remercia dans un russe presque parfait.

Ridiculisée par la situation ubuesque, j'accélérai le pas afin de rejoindre mes collègues qui s'agglutinaient devant le buffet. Mon chef s'approcha de moi en arborant un air soucieux, je craignis le pire. Mais à ma grande surprise, il n'évoqua ni mon vice ni mon égarement dans les toilettes des messieurs, juste son agacement envers le responsable de la diplomatie française, qu'il qualifia de prétentieux. Avec talent et empathie opportuniste, j'acquiesçai. Yvan me proposa un café, j'acceptai avec plaisir.

Ma tasse en main, je cherchais dans la foule le visage du Français. En vain. Alors que je perdais espoir, une voix s'adressa à moi dans mon dos. C'était lui. Avec humour, il me demanda de lui indiquer la salle de réunion. Je profitai de sa plaisanterie pour le conduire et faire plus ample connaissance. Il se présenta : Charles Verban…

Mon jardin d'Épicure

Le printemps prenait ses quartiers à Moscou, le renouveau était en marche. En ce début du mois de mai, les Moscovites envahissaient les rues et les parcs. J'adorais cette période de l'année où les femmes se promenaient en robe, où le soleil réchauffait nos peaux blanches. Après un hiver rigoureux, la nature et les hommes fusionnaient dans une explosion de joie collective. Toutes générations confondues, nous profitions de cette saison pour sortir des appartements, nous reconnecter au vivant et apprécier à sa juste valeur ce moment tant attendu. Sentir les fragrances printanières, écouter la brise dans les arbres ou regarder les flots argentés de la Moskova m'émerveillait au point de me laisser submerger par la douceur de cette poésie cyclique.

Chaque fois que je le pouvais et que la météo s'annonçait clémente, je quittais le gratte-ciel stalinien du ministère pour m'établir durant une heure au milieu du parc Gorki, un lieu d'enchantement situé sur l'autre rive, à moins d'un kilomètre de mon travail. Il suffisait de marcher vers le sud, d'emprunter le pont Krymsk, puis de traverser les allées du muséum jusqu'à l'étang Pionerskiy où j'avais mes habitudes. Je m'installais toujours au même endroit sur l'herbe, à l'ombre des bouleaux, au pied d'une petite butte qui me protégeait du vent. Là, je dépliais une nappe en vue d'y disposer mon pique-nique. Il y avait assez d'espace autour de cette jolie pièce d'eau. De nombreux couples et amis s'y prélassaient le temps d'un déjeuner, pour ne pas être dérangés.

À poste, tout en grignotant, je regardais les promeneurs, une activité simple et reposante qui me permettait de m'extraire de mon boulot, d'oublier les contraintes professionnelles, de rêver. Je cultivais aisément l'art de la solitude afin de m'évader, de laisser mon esprit gambader au gré de mes observations. Jamais je n'étais venue ici avec des collègues. Cette butte était la mienne, mon jardin d'Épicure, où mon âme se régénérait, où la tranquillité m'aspirait dans une forme de stoïcisme, comme évoqué dans les textes modernes de certains grands penseurs soviétiques, inspirés entre autres par Friedrich Engels. J'œuvrais à mon niveau vers la distanciation contemplative, une philosophie alliant la réalité productive au besoin immatériel de se laisser envahir par l'inexplicable et la magnificence de mère Nature. J'errais donc entre ces deux oppositions : servir ma patrie et me perdre volontairement dans un intermède hors du temps. Ce coin du parc Gorki m'offrait cette dualité sensorielle, une oisiveté éphémère. Le chant d'un oiseau, le rire d'une fillette au loin ou l'odeur de l'herbe

mouillée m'enivraient sans pour autant que je rejette mon rôle dans le rouage du soviétisme actuel. Il y avait un moment pour tout, le comprendre c'était l'accepter sans se résigner.

Alors que j'étais assise, le menton en appui sur mes genoux relevés, mon regard glissa sur une silhouette. Un homme marchait dans ma direction en suivant le tracé du sentier qui cerclait l'étang. Habillé d'un costume et coiffé d'un chapeau, il arriva à quelques mètres de ma position. Mon cœur se serra, il s'agissait du Français. Surprise, je me levai, criai son nom, chose qu'habituellement aucune femme ne faisait, mais là, impossible de résister. L'écho de ma voix se propagea sur la surface des eaux.

Charles s'arrêta et pivota sur sa gauche. Je vins à sa rencontre en faisant de grands signes, et jetai des coups d'œil aux alentours dans l'hypothèse où un agent de sécurité nous remarquerait. C'était de la folie d'initier ce contact en dehors du protocole, lui et moi étions des diplomates œuvrant dans des camps opposés, pourtant, je ne pus me résoudre à laisser passer une telle occasion. Le hasard nous avait réunis à Moscou, dans le parc Gorki, près de ma butte, un scénario inconcevable. Nous nous saluâmes. Je le questionnai sur sa présence en ce lieu. D'un air tout aussi étonné que moi, il m'avisa de sa mutation à l'ambassade de France pour une durée indéterminée. Je n'en croyais pas mes oreilles. Après quelques politesses échangées, je lui proposai, sans concrètement réfléchir aux conséquences, de s'asseoir avec moi. Il accepta après une certaine hésitation. Charles prit place. Il retira son chapeau, contempla le paysage. Le silence s'immisça entre nous.

Passé l'effet de surprise, je revins à la raison. Je savais que le simple fait de parler avec lui pouvait me coûter très cher, je commettais un acte interdit et répréhensible. En agissant de la sorte, je mettais en jeu ma carrière.

Charles brisa la glace en évoquant le souvenir de notre première rencontre, lorsque j'avais surgi des toilettes des hommes à l'ambassade soviétique à Paris. Nous éclatâmes de rire, j'étais un peu nerveuse. Au fond de moi, je n'avais qu'une envie, le revoir au plus vite dans un endroit moins exposé. Je ressentis dans ses yeux la même intention. Je pris les devants et lui proposai de nous retrouver dans deux jours, le dimanche. C'était impossible de fixer ce tête-à-tête chez moi ou dans un hôtel, alors il me vint une idée : un rendez-vous en début d'après-midi au cimetière de Donskoï, non loin de l'ambassade de France. Il fronça les sourcils, étonné par le lieu suggéré. Je lui expliquai que nous serions tranquilles pour déambuler dans les allées sans craindre d'être contrôlés par la milice. Charles accepta, avant de se relever.

Nous nous quittâmes comme ça, sans une poignée de main ou un simple baiser. J'aurais voulu l'embrasser, mais les conditions d'un tel

acte n'étaient pas réunies, je ne souhaitais pas l'effrayer. Après un sourire partagé, il s'en alla. Je le regardai marcher en direction de la sortie. Cette rencontre fortuite était étrange, incroyable. Je repris ma place sur l'herbe en pensant à la suite, en imaginant notre promenade de dimanche.

Un frisson me parcourut, un bien-être délicieux m'envahit. J'ignorais où cela nous conduirait, malgré tout, j'aspirais de tout mon être à le revoir. La sagesse aurait dû me contraindre à renoncer à cette entreprise, néanmoins, je ne pouvais pas lutter contre le désir. Lui, l'étranger de l'Ouest, et moi, la jeune Soviétique, n'avions normalement aucune chance de nouer une relation amicale ou amoureuse. Les circonstances originales de nos retrouvailles accentuaient ce besoin impérieux d'enfreindre les règles. Je m'efforçai de ne pas songer aux conséquences si, par malheur, ma hiérarchie apprenait que je le fréquentais.

Charles dégageait une élégance énigmatique, un charme inattendu que les Russes n'avaient pas, une forme d'assurance naturelle, un magnétisme irrésistible. Sans doute que son statut de diplomate et sa nationalité décuplaient mon ardeur au point de me pousser vers l'imprudence. La question la plus importante, en y réfléchissant bien, résidait dans la suite à donner. Qu'adviendrait-il à l'avenir si je sortais avec cet homme ? Comment concevoir cette relation ? Tout était fait pour que nos mondes ne se côtoient jamais. S'affranchir du conditionnement au profit d'une telle aventure s'apparentait à défier l'autorité suprême, à remettre en cause ce pour quoi nous existions en tant que Soviétiques. Je pouvais tout perdre. Ma vie était parfaitement ordonnée, structurée, programmée. Le hasard n'y avait pas sa place, encore moins ce genre de folie. Justement, c'était ça qui m'incitait à braver les interdits. Pour une fois, je voulais décider par moi-même, ne pas réfréner une pulsion ou une envie extravagante, agir à ma guise. Je ne rejetais pas les fondamentaux, il n'y avait pas de sentiments dissidents qui m'animaient, je souhaitais simplement choisir. Cet homme m'attirait et le contexte accroissait le fantasme.

L'heure tournait, j'étais presque en retard. Je rangeai mes affaires à la hâte et repris le chemin du ministère. Plus j'avançais, plus mon esprit me torturait. Passé l'excitation de la rencontre fortuite, une petite voix intérieure me susurra de renoncer à le revoir.

Au bout du pont, alors que mes yeux se perdaient sur la surface des eaux, que je ne faisais pas attention à mon environnement, j'entendis des crissements de pneus. Un camion faillit m'écraser au moment où je traversais. Je stoppai net, tétanisée.

Je revins à la réalité, effrayée d'apercevoir le pare-chocs à moins de trente centimètres de mes jambes. Le chauffeur m'insulta

copieusement.

Encore tremblante, je m'excusai et rejoignis l'autre côté de la route. Le souffle de la mort m'avait extirpée de mon errance sentimentale. Ce drame évité de peu renforça ma tentation de m'affranchir partiellement de l'autorité. Je n'avais pas envie de périr sans avoir goûté au plaisir défendu d'embrasser un étranger de l'Ouest. Charles incarnait le mal, l'exemple d'une culture brutale prônant les valeurs de l'individualisme, mais jouissant d'une liberté relative au regard de notre système. Nous vivions en vase clos, protégés par la puissance de notre réussite politique et militaire, avec l'interdiction de pactiser avec ceux qui provenaient d'ailleurs. Moscou comme Leningrad rayonnaient au-delà de nos frontières. Notre belle ville accueillait tout au long de l'année des délégations étrangères venues assister à des conférences gratifiant le modèle soviétique et les bases fondamentales de l'internationalisme. En plus des corps diplomatiques et de leurs familles, il y avait des journalistes et des visiteurs sélectionnés. C'était assez courant de croiser des Occidentaux au cœur de la capitale, toujours escortés par des membres du Parti et des agents d'Intourist, une organisation rodée, surveillée par des services spéciaux qui empêchaient toute porosité, toute interaction. Là, j'avais la possibilité de capter une part inconnue de ce monde tant décrié au travers de la personne de Charles. Je voulais appréhender, en dehors de l'enseignement officiel, qui était vraiment ces gens qui revendiquaient la démocratie comme régime souverain. Leur peuple élisait ses dirigeants en glissant un simple bulletin dans une urne.

Une telle expérience me permettrait d'accroître ma compréhension stratégique des enjeux diplomatiques. Qu'allait-il m'apprendre ? Dimanche, je le saurais. Ma décision était prise…

Entre les tombes

Je marchai en direction du cimetière, il était quatorze heures, j'avais rendez-vous avec mon Français dans trente minutes. Je considérais Charles comme un spécimen rare venu de l'Ouest qui s'offrait à moi, une opportunité extraordinaire.

Une drôle de sensation me traversa l'esprit. Pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression de faire quelque chose de mal, de trahir ma patrie. Nerveuse, je me retournais souvent en modérant mon allure, en feignant d'admirer l'architecture d'un bâtiment. De temps à autre, je m'asseyais sur un banc durant deux ou trois minutes avec un air innocent tout en regardant le ciel. Je craignais d'être suivie. Ce sentiment paranoïaque s'accentua quand, à un carrefour, une voiture ralentit sans raison avant de s'arrêter et de stationner au bout du trottoir, juste en face de moi. Quelques secondes plus tard, elle accéléra. J'étais en sueur.

Jusqu'à présent, je n'avais jamais ressenti ce que les anciens appelaient la méfiance constante. Nous, les Russes, vivions dans un univers à part, une sorte de paradis entouré de hauts murs sur lesquels des observateurs surveillaient tous nos faits et gestes. Depuis l'adolescence et mon passage chez les komsomols, je n'avais jamais défié l'autorité, mais là, je franchissais la ligne rouge en toute conscience. C'était à la fois exaltant et terrifiant.

Arrivée devant l'immense porte du cimetière Donskoï, je l'aperçus. Charles avança vers moi. D'un signe de tête, je lui fis comprendre de me suivre. Il saisit le message et laissa une certaine distance entre nous.

Au bout d'une longue allée où des familles déambulaient, je m'arrêtai devant la stèle d'un héros de la nation, un officier mort au combat lors de l'opération Barbarossa durant la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de mes compatriotes, anciens soldats de l'Armée rouge, venaient régulièrement fleurir ce genre de tombes.

Charles me rejoignit pendant que je lisais la plaque commémorative. Il me salua en russe. Une conversation hors du temps s'initia. Je lui expliquai qu'ici nous n'encourions rien, il fut rassuré. L'un et l'autre savions très bien que ce rendez-vous n'aurait jamais dû avoir lieu et que le simple fait d'être immobiles, côte à côte, pouvait apparaître suspect aux yeux de la police. Lui était moins exposé en tant que diplomate étranger. Le principal risque était un renvoi en France avec l'interdiction de remettre les pieds sur le sol soviétique tandis que moi, je serais d'emblée considérée comme une traîtresse, un

statut qui augurait du pire. Je chassai cette perspective de mon esprit pour me concentrer sur mon invité, cet élégant Français que j'avais rencontré à Paris.

Nous fîmes quelques pas en direction du sud, là où le cimetière devenait plus austère, moins entretenu, où la végétation reprenait ses droits au milieu des pierres tombales laissées à l'abandon depuis plusieurs décennies. Je n'avais jamais été aussi loin dans ce lieu. On se sentait coupé du monde, à l'écart de l'agitation du centre-ville. Ici, on entendait les oiseaux nichés dans de grands arbres qui occultaient la lumière naturelle. C'était ombreux, humide, inhospitalier. Puis Charles prit les devants. Il me guida vers l'endroit le plus reculé, comme s'il souhaitait me perdre dans ce labyrinthe végétal et minéral. Sans poser de question, confiante, je le suivis. Aucune parole ne fut prononcée durant cette avancée vers l'inconnu.

Nous arrivâmes dans une partie très boisée, où les ronces recouvraient d'anciens emplacements, c'était mystérieux. Charles continua sans dire un mot comme s'il connaissait le site. Curieuse et fascinée, je n'opposai aucune résistance.

En me retournant, je constatai que personne ne pouvait nous voir. Nous dévalâmes un petit monticule de terre. En contrebas, un ruisseau serpentait entre les troncs. Cet endroit isolé, à l'abri des indiscrétions, difficile d'accès, où la fraîcheur régnait, ressemblait à une île déserte déconnectée de la civilisation.

Charles pointa du doigt une clairière où le soleil perçait et illuminait un joli coin d'herbe. Il accéléra, puis sortit de son sac en bandoulière une couverture, deux verres et une bouteille. Il m'invita à prendre place. J'étais bluffée par la mise en scène et le charme bucolique de cet éden. Je le rejoignis, séduite en tout point.

Mon corps bascula en arrière. Je m'allongeai, les bras en croix, mon regard fixant le ciel bleu. Charles nous servit du vin. Nous trinquâmes en nous souriant. C'était d'un romantisme inouï. Il m'avoua s'être rendu au cimetière la veille pour repérer ce lieu paradisiaque. J'éclatai de rire, conquise par l'originalité de cette rencontre que j'avais initiée.

Nous discutâmes de tout et de rien, de nos pays respectifs. Je me sentais bien, en sécurité à ses côtés. Je me laissai aller à quelques confidences sur ma vie personnelle, lui fit de même sans trop monopoliser la parole. Charles prenait soin de moi, s'intéressait à mon histoire.

Je lus dans ses yeux son envie de franchir le pas. Alors, sans vraiment réfléchir, enivrée par le contexte, je m'approchai de lui et l'embrassai. Il se laissa faire. Ses bras m'entourèrent. Nous nous allongeâmes sur la couverture comme des amoureux maladroits. Mes lèvres goûtèrent les siennes. L'exultation me submergea, au point

d'oublier nos différences et le danger d'un tel acte. J'étais presque fébrile, tremblante tant le désir me transperçait. Impossible de résister. Je lui signifiai mon souhait de faire l'amour en déboutonnant sa chemise. Il ouvrit ma robe, je sentis sa main ardente se poser sur mes seins. Avec tendresse, il descendit jusqu'à mon entrecuisse. Excitée, j'écartai mes jambes, impatiente de ressentir le contact de sa peau contre mon sexe humide.

Nos corps nus, exposés à la brise chaude de mai, s'entrelacèrent sous le regard curieux d'un oiseau perché. Un plaisir foudroyant m'envahit quand il entra en moi après m'avoir longuement caressée. Ce fut une explosion de sensations torrides. Je retins mes cris lorsque Charles me fit jouir avant d'en avoir le souffle coupé.

Après l'amour, je me blottis contre lui et fermai les yeux afin de profiter de ce moment d'extase. Les battements de son cœur résonnèrent contre ma poitrine. À cet instant, traversée par les ondes du bonheur, j'oubliai qui nous étions. Plus rien n'avait d'importance, j'étais sous l'emprise de Charles, comblée par l'orgasme comme je ne l'avais jamais été auparavant. Le bruissement des feuilles, le murmure de l'eau et les fragrances printanières décuplèrent mon épanouissement. Je me sentis femme, désirée, convoitée, éprise d'une énergie salvatrice au plus profond de ma chair. Toutes les cellules de mon corps captèrent les fragments de l'amour, une symphonie d'allégresse qui me plongea dans un état second, une douce léthargie.

L'ivresse de l'après m'enveloppa jusqu'à ce que le sommeil m'extirpe du réel. Mes paupières se fermèrent, mon esprit s'éclipsa sans que je puisse lutter. Charles m'embrassa dans le cou et caressa le bas de mon ventre du bout des doigts. Les sons s'apaisèrent, la lumière disparut. Je m'endormis ainsi, réchauffée par les rayons du soleil et la présence bienveillante de cet étranger venu de l'Ouest. Je m'étais donnée à lui sans retenue, comme un cadeau, une offrande volontaire à un hôte de marque. Et j'avais reçu en retour le plus merveilleux des délices qu'une femme pouvait espérer.

Une heure plus tard, en me réveillant, un frisson me parcourut. La couverture m'enveloppait de la tête aux pieds. Encore un peu apathique, j'examinai les alentours. Avec consternation, je réalisai que Charles s'était volatilisé, ses affaires n'étaient plus là. Je me redressai, paniquée à l'idée que l'on me surprenne nue au milieu des bois, aux confins de ce cimetière. En urgence, je me rhabillai.

Alors que j'enfilais ma culotte sous ma robe, mon regard perçut un morceau de papier plié en deux. C'était un mot écrit de sa main. Charles me remerciait pour ce moment féerique, et me proposait que l'on se retrouve au même endroit le dimanche suivant. Je fus soulagée de constater son désir de me revoir, mais patienter une semaine me parut une éternité.

Rassurée, je fis le chemin en sens inverse, l'esprit empli de souvenirs sensoriels.

Tout en marchant vers la sortie, je pris soudainement conscience de la folie à laquelle je m'étais livrée. Par chance, nous avions échappé à la surveillance du système, personne ne nous avait surpris en pleins ébats. Je pouvais encore inverser le cours des choses, renoncer à lui, reprendre ma vie et garder en mémoire ce rêve éveillé, une impermanence érotique et charmante. Je trouvais cela plus romanesque de ne pas renouveler l'expérience, de fixer l'événement, de le rendre unique. Faire l'amour avec Charles, dans les méandres de ce cimetière, avait été une parenthèse suave, mais je demeurais une fille du peuple, une enfant de Staline, une jeune diplomate soviétique en poste. Pour notre bien à tous les deux, je décidai donc de ne plus le revoir, de préserver ma carrière. Une chose était sûre, jamais je n'oublierais cette journée…

Loubianka

Depuis plus d'un mois, Charles et moi entretenions une relation secrète. J'étais tombée amoureuse au point de penser à lui du matin au soir en attendant le prochain rendez-vous avec une impatience déchirante. Dans ce contexte, au regard des risques encourus, nous prenions un maximum de précautions quant aux lieux de nos retrouvailles, de préférence après les horaires de travail ou durant les jours de congé. Jusque-là, tout se passait bien, mais nous restions vigilants.

Charles s'était plongé dans cette aventure avec autant d'intensité que moi, nous étions accros l'un à l'autre. J'aurais voulu qu'il vienne dans mon appartement, qu'il découvre mon intérieur, ma façon de vivre au quotidien. Chaque fois qu'on se voyait, c'était toujours à l'extérieur, pendant quelques heures tout au plus, puis on se séparait après un baiser, lui de son côté, moi du mien. À force, je me sentais frustrée, privée du droit de le fréquenter à ma guise, au grand jour. Dans mon entourage, personne ne savait, pas même ma meilleure amie, encore moins mes parents, qui n'auraient pas compris une telle relation. Souvent, le soir en m'endormant, j'avais envie de clamer au monde entier tout l'amour que je lui portais.

Au cœur de Moscou, dans le silence feutré de mon deux-pièces, il m'arrivait de pleurer, d'être déboussolée par les événements et mes sentiments, ça devenait une torture psychologique. Je ne pouvais ni lui téléphoner ni lui écrire, encore moins le voir à l'ambassade de France. Nous étions les représentants de deux camps ennemis, une femme et un homme qui n'auraient jamais dû lier connaissance et vivre une idylle à quelques pas du Kremlin. Je m'en voulais d'avoir accepté un second tête-à-tête, de ne pas avoir eu la ténacité de résister comme je l'avais décidé après notre première rencontre au cimetière, une faiblesse qui me coûtait cher sur le plan émotionnel. Désormais, j'étais prise au piège de l'amour, le feu incandescent consumait mon cœur, c'était trop tard pour renoncer. Charles était aussi épris que moi, ça se voyait quand nous nous retrouvions après trois jours. Il m'embrassait, me serrait contre lui tout en déclarant son attachement. C'était fusionnel. Je me sentais dépendante, fragile, mais si heureuse que le pire n'était pas envisageable. Nous n'abordions jamais le sujet de l'avenir, préférant consommer la passion telle qu'elle se présentait à nous, explosive, sans lendemain.

Tandis que je faisais des courses de nourriture après une longue journée de travail et que je déambulais sur l'avenue Volkhonka, une

silhouette familière sortit de la bouche de métro. Charles me tomba presque dans les bras. Impossible pour moi de feindre de ne pas le connaître. Mon cœur faillit s'arrêter tant j'étais folle de joie, nous devions nous voir dans deux jours. Il sembla aussi surpris. Immobiles sur le trottoir, au milieu d'une foule en mouvement, nous échangeâmes quelques mots discrètement tout en scrutant les alentours.

Inquiet, Charles me proposa de le suivre dans une ruelle adjacente, à l'abri des regards. Un sourire évocateur illumina mon visage, une forme d'ardeur que je ne pus dissimuler.

Nous marchâmes un certain temps dans un dédale de rues. À chaque véhicule ou piéton croisé, Charles baissait la tête et accélérait le pas. Il ne sentait pas en sécurité, je ne l'étais pas non plus, mais le désir et mon addiction à sa personne m'aveuglaient. J'étais si ravie d'être avec lui que rien ne m'alarmait ou ne me rendait suspicieuse, à tel point que je pris l'initiative de glisser ma main dans la sienne. Il se laissa faire à la deuxième tentative. C'était incroyable d'avancer comme un couple marié, épaule contre épaule, un jour de juin. Durant plusieurs minutes, en toute normalité vu de l'extérieur, nous déviâmes le sens de l'histoire à notre profit comme si nos deux nations avaient toujours été alliées, comme si nous étions légitimes aux yeux de tous.

Charles se prit au jeu. Il me proposa de nous asseoir sur un banc qui trônait au centre d'une petite place, un endroit tranquille, à l'écart des grandes artères et de la circulation incessante des bus.

Nous étions enfin ensemble. Je ne pensais à rien d'autre, son bras m'entourait, le temps paraissait suspendu. Charles m'annonça qu'il voulait me voir plus souvent. J'acquiesçai sans retenue, avant de l'embrasser.

Soudain, un bruit de moteur capta mon attention. Je redressai la tête, Charles se raidit. Trois voitures noires déboulèrent à toute vitesse sur la place. Les pneus crissèrent, des portes claquèrent. Des hommes en uniforme surgirent des véhicules. En moins de trente secondes, nous étions encerclés par les forces de police. Charles sembla sidéré. Je me levai. Deux types tentèrent de me ceinturer. Dans un réflexe de survie, je me débattis et réussis à m'extraire de l'entrave et à prendre la fuite en criant à Charles de partir. Les agents ne s'intéressèrent pas à lui.

Une course-poursuite à pied s'engagea dans la rue perpendiculaire. Je me retournai par instants pour évaluer la distance qui me séparait de mes assaillants. En panique, le souffle haletant, le front en sueur, je zigzaguais dans tous les sens en espérant échapper à mon sort, mais une détonation retentit entre les murs des immeubles. Je vis un des policiers, le plus proche de ma position, me viser une seconde fois en me sommant de m'arrêter, j'ignorai son ordre.

Le deuxième coup de feu me toucha violemment à l'épaule. Une douleur atroce me foudroya, je m'écroulai sur la chaussée.

Allongée sur le sol, je luttai pour ne pas succomber à ma blessure par balle. Une mare de sang entoura ma tête. Alors que ma vue se troublait, j'aperçus Charles qui se précipitait vers l'angle de la rue. Il stoppa dès qu'il réalisa que je gisais à terre. Des hommes lui barrèrent le passage, il fut contraint de rester à distance. Je ne bougeais plus. Sa silhouette se brouilla. Je n'arrivai pas à distinguer son visage, puis il disparut, éloigné de force et conduit dans une voiture. Mes paupières se fermèrent juste avant de perdre connaissance.

Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé depuis mon arrestation. J'étais assise à l'arrière d'un véhicule, encadrée par deux sbires, je souffrais le martyre. Quelqu'un m'avait bandé l'épaule, du sang séché recouvrait ma main, je tremblais. Ma langue pâteuse m'empêchait de déglutir. Je voyais la route à travers les vitres. Le convoi se dirigeait en direction du centre-ville, au nord de la place Rouge, j'étais terrorisée. Mes poignets étaient menottés et ma bouche bâillonnée.

Pas un bruit à bord, pas un regard, pas une parole. Toute ma vie défila dans ma tête, je craignais le pire, l'emprisonnement. Quant à Charles, j'ignorais s'il avait été capturé ou relâché du fait de son statut de diplomate étranger.

Sans que je puisse me contrôler, ma vessie se vida. De l'urine coula le long de mes jambes et sur la banquette. Ça me réchauffa la peau, moi qui grelottais de froid. Un des types s'en rendit compte, il m'asséna un violent coup de coude sur le crâne, j'encaissai le choc.

Nous arrivâmes devant l'immense bâtiment néo-baroque connu de tous les Moscovites, appelé la Loubianka, le quartier général du comité pour la sécurité de l'État, le siège du KGB. Je compris que je ne reverrais plus jamais mon amoureux, que ma vie venait de basculer dans un autre monde. Mon seul crime : avoir été éprise d'un homme de l'Ouest. Considérée par les services comme une traîtresse, une ennemie du peuple soviétique, je serais désormais déchue de mes fonctions et privée de liberté, rien n'était pire en URSS, à l'apogée de la guerre froide. Le prix à payer pour ma stupidité me paraissait ahurissant, mais la réalité, ma capture et ma blessure par balle traduisaient la gravité de la situation et des accusations qui pesaient sur moi.

Dans un ultime sursaut, je me débattis et tentai d'ouvrir la portière. Le policier à ma gauche m'empêcha d'agir en enfonçant son pouce dans mon oreille et son index dans mon œil. Une douleur insupportable me paralysa.

La voiture s'immobilisa au sous-sol de l'immeuble. L'un des types enfila une cagoule sur ma tête. Je fus plongée dans le noir et poussée

avec brutalité à l'extérieur du véhicule. Mon corps atterrit sur le ciment comme une marionnette désarticulée. Un bruit aigu me transperça les tympans quand je reçus un coup de pied sur le front. Ma souffrance était telle que les larmes ne coulaient plus.

L'ordre fut donné de me relever et de me conduire au dernier niveau, dans les geôles de la Loubianka…

4 – La boîte à biscuits

Appartement de Sofia

À la fin de mon récit, Svetlana resta sans voix, la bouche ouverte, comme sidérée par mon histoire. Elle s'enfonça dans le fauteuil en joignant ses mains. Je soufflai en baissant les yeux, épuisée nerveusement d'avoir replongé mon esprit dans ce maudit passé. Il y eut un long silence où chacune tenta de reprendre pied dans la réalité. C'était atroce de repenser à toute cette affaire, de me remémorer toutes ces images gravées dans ma tête, de refaire le film des événements qui m'avait conduite au pire.

Mon amie se rapprocha, elle prit place à mes côtés sur le canapé. Ses doigts caressèrent mes cheveux. Je me laissai aller, une larme coula le long de ma joue, je m'empressai de l'essuyer.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Si tu considères que c'est facile de se confier, surtout à notre époque ! La prison m'a changée, je me méfie de tout le monde. À quoi bon ressasser ! Je voulais effacer ça de ma mémoire ! J'avais presque réussi, jusqu'à ce reportage à la télé. Cela a été violent de revoir Charles, surtout après vingt-deux ans. Je l'ai reconnu sans même lire son nom en bas de l'écran. Et dire qu'il me croit morte depuis tout ce temps ! On s'aimait, on était jeunes, c'était l'URSS, je débutais une belle carrière et puis, plus rien, l'enfer. En une fraction de seconde, sur cette place, ma vie a basculé. Ces connards du KGB ont tout détruit alors qu'on s'embrassait sur un banc comme des amoureux innocents. Aujourd'hui, tout est gris, sans espoir, sans mari, sans enfant, et la Russie est à la dérive. Tout ça est terriblement sinistre. Mais le plus drôle, c'est que j'ai réussi à me satisfaire de ma nouvelle existence minable, un paradis en comparaison de mes années passées en prison. Apercevoir Charles m'a reconnectée à ce que j'étais autrefois quand je faisais partie d'une certaine élite, quand je côtoyais les dirigeants, quand je voyageais en délégation officielle. Maintenant que j'ai payé ma dette, je suis contrainte par le système et la conjoncture de demeurer comme un paria au milieu d'une nation gangrénée par la mafia. J'ai honte, j'ai peur, j'ai mal. Ma Russie se meurt et je la regarde agoniser telle une spectatrice condamnée à témoigner du pire jusqu'à la fin… Il n'y a pas d'avenir pour des gens comme nous, Svetlana. On est des merdes, les oubliés du Nouveau Monde.

— Arrête de te torturer. Tu dis ça parce que tu viens de revoir

l'homme que tu as aimé, ce Français qui a réussi sa vie dans un pays libre. Un jour, on s'en sortira.

— Ouais, en trafiquant comme ton mari, en usant de petites magouilles pour arrondir les fins de mois. C'est ça, ton plan ? Te contenter des miettes en habitant dans un immeuble qui tombe en ruine. On est des chiens abandonnés dans un grand chenil entouré de grillages rouillés. De l'autre côté, la terre est brûlée. Regarde autour de nous ! L'ascenseur ne marche jamais, il y a des fuites d'eau partout, et les bus qui daignent encore sillonner le quartier sont en permanence en retard parce que le chauffeur est ivre du matin au soir. Quand je m'accoude à la fenêtre, je ne vois que désolation et résignation. Les gens, on dirait des zombis. Ils n'ont même plus la force d'être tristes ! Ah oui, il y a toujours des naïfs, des désinformés, des petits profiteurs qui, fiers de leurs larcins, croient baiser le système, mais tout cela n'est qu'un leurre. Ça les rend aveugles et idiots. Et je ne parle pas des nouveaux riches du centre-ville qui jouent aux Américains dans leurs grosses bagnoles noires. Eux, ce sont tous d'anciens dirigeants du Parti reconvertis en capitalistes. Ils me dégoûtent…

— Bon, ça me remonte le moral, tout ça ! J'aurais préféré que tu ne remarques pas ce type à la télé, je ne te reconnais plus. Ne me rejette pas, moi et les miens. On dirait au passage que tu fais notre procès. Ne sois pas si amère. Je peux comprendre ce que tu ressens, mais prends du recul, accepte les circonstances. De toute façon, on ne peut rien faire, si ce n'est attendre. Un jour viendra où les choses changeront dans le bon sens. On doit faire notre mutation, le chemin sera long. Et ne me prends pas pour une naïve inculte, s'il te plaît !

— Moi, je vais forcer le destin !

— Ah bon, et comment ? Tu viens de dépeindre une situation catastrophique, presque irrémédiable.

— Je vais retrouver Charles !

— En France ? Tu es devenue complètement folle, ma chérie ! Il faut que tu te calmes, tu réagis sous le coup de l'émotion. Ton Français a sa vie, certainement une femme et des enfants. Tu comptes débouler comme ça, sans prévenir, et lui sauter dans les bras ! On n'est pas dans un film, c'est ridicule ! En plus, tu ne sais pas où il habite.

— 8 rue Balzac, Paris 8e ! Je m'en souviens très bien. Il m'a raconté qu'il vivait dans l'appartement que son grand-père lui avait légué, une adresse facile à retenir. Avec un peu de chance, Charles y réside encore. Sinon, j'irai au ministère des Affaires étrangères pour me renseigner.

— Oui, bien sûr, ils vont te donner sa nouvelle adresse, comme ça. Tu rêves, Sofia ! Là, tu perds la raison, ne te laisse pas embarquer par tes sentiments. Et puis, imagine que tu le retrouves et qu'il te

rejette poliment.

— Non, impossible. On s'aimait trop !

— Ça fait vingt-deux ans qu'il te croit morte. Merde ! Fous-toi ça dans le crâne ! Je te le répète, c'est de la folie. Renonce à cette idée. Et je ne te parle même pas de l'argent et de tout le reste.

— J'ai mis un peu de sous de côté. Je me débrouillerai sur place.

— Le taux de change du rouble ne te permettra même pas de te payer un restaurant à Paris. Réveille-toi !

— J'ai un mois avant mes vacances d'été. Début juillet, je partirai par le train, direction la Pologne, puis l'Allemagne et enfin, la France. Je trouverai bien à Paris une communauté russe qui m'hébergera le temps de mon enquête et de mon séjour. S'il le faut, je ferai des petits boulots. Bref, je me démerderai. La prison m'a appris à survivre. Désormais, j'ai un but : retrouver Charles et lui dire que je suis vivante. Rien ni personne ne m'empêchera d'aller jusqu'au bout. Il faut que je fasse une demande de visa à l'ambassade, au plus vite.

— En parlant de prison, tu ne veux pas me confier la suite de ton histoire, que je comprenne ce que tu as vraiment vécu ?

— Non, pas maintenant. Je dois me concentrer sur l'avenir, ne pas me perturber davantage l'esprit. La geôle et le reste ne sont pas racontables, en tout cas pas pour l'instant. Je ne suis pas prête à me livrer sur ce sujet, et je pense que tu n'aimerais pas entendre ce genre de témoignage.

— Sofia, attends un peu avant de te lancer dans une telle aventure, surtout sans préparation…

— Tu me juges, tu me condamnes à l'inaction, tu me crois cinglée. C'est bien ça, ton point de vue, hein ?

— Pas du tout ! J'essaye de raisonner calmement. Je ne veux pas que tu fasses une connerie à chaud.

— J'ai presque un mois pour m'organiser, alors arrête de me faire la morale comme si j'étais une gamine. Putain ! Tu ne sais rien de moi ! J'étais une brillante diplomate vouée à une carrière exceptionnelle. Au lieu de ça, j'ai passé deux décennies en taule. Je parle couramment trois langues, dont le français, que j'ai continué de perfectionner en prison. Je suis déjà allée en France, puisque c'est là-bas que j'ai rencontré pour la première fois Charles. Tu as déjà oublié ces détails ? Je sais ce que je dois faire et comment y parvenir. Rien ne me fait peur. S'il le faut, je vendrai le peu que je possède. Ça te montre ma détermination. Donc, soit tu me soutiens, soit tu me laisses tranquille.

— Oh, ne compte pas sur moi pour t'abandonner ou me fâcher avec toi. Si c'est ton choix, je ferai tout pour t'aider.

— Voilà ce que j'attends d'une vraie amie.

— Tu en doutais ?

— Seule la mise à l'épreuve dans des circonstances extrêmes prouve les liens, le reste n'est que de la littérature. Je n'ai besoin de personne, surtout pas de gens qui critiquent. Je suis libre dans ma tête. J'ai appris à me connaître durant toutes ces années derrière les barreaux, à m'aimer, à me confier à moi-même, à ne jamais me mentir, à n'avoir aucun tabou, à être honnête et juste. La résilience, Svetlana, la résilience… Alors, je peux te dire qu'envisager un voyage en France n'est rien en comparaison de ce que j'ai enduré. Ce sera une balade, un rêve éveillé, une évasion passionnante, avec l'espoir que Charles m'accueille comme je l'ai si souvent imaginé autrefois au fin fond de ma cellule.

— Pourquoi n'as-tu pas cherché à le retrouver dès ta sortie de prison ?

— J'avais réussi à chasser volontairement mon existence d'avant, à en faire le deuil. Le voir bien vivant à la télé a ravivé un fantasme enfoui au plus profond de mon esprit. Cela a été un électrochoc, une prise de conscience foudroyante. En y réfléchissant, je suis certaine que c'était écrit. Je devais regarder ce reportage, à ce moment précis, en ta présence. Il n'y a pas de hasard, c'est fou, quand on y pense. Et maintenant, je suis face à mon destin et je dois saisir ma chance.

— Je comprends, mais attends-toi au pire.

— Explique !

— Ben, si Charles ne tient pas le rôle que tu espères. Imagine, comme je l'ai dit tout à l'heure, qu'il te rejette, ou au mieux qu'il soit devenu indifférent à votre histoire, tu feras quoi ? Cela risque d'être désastreux sur le plan émotionnel.

— J'en suis consciente, cependant, je n'y crois pas. Il n'a pas pu oublier. Il va se produire l'inverse quand il me retrouvera enfin. Charles va en pleurer.

— Eh bien, si c'est le cas, ce sera un drame. Ça peut être terrible pour lui. Pense à sa vie, à sa famille, à ses enfants. As-tu le droit de lui infliger un tel choc ?

— Tu veux dire que c'est égoïste de ma part d'agir ainsi ?

— Évidemment ! Dans ce genre d'affaire, il n'y a pas de solution miracle. L'un de vous souffrira, si ce n'est pas vous deux.

— Svetlana, je ne peux pas ignorer que je l'ai vu à la télé. Non, jamais !

— J'en ai conscience, mais choisis en connaissance de cause, c'est tout ce que je veux te faire comprendre.

— Toi, tu ferais quoi, à ma place ?

— Impossible à dire. Quoi qu'il en soit, sache que je te soutiens… Attends, ne bouge pas, je reviens…

Svetlana se leva et quitta mon appartement. Je la regardai partir,

interrogative.

Mes épaules s'affaissèrent. Je soupirai en penchant la tête en arrière, mon cerveau bouillonnait. Rien ne pouvait me contraindre à renoncer à ce projet. Les images de Charles tournaient en boucle. Je me revoyais avec lui, à Moscou, en 1972. C'était si lointain et encore si présent dans ma mémoire, comme si le film s'était simplement mis sur pause durant vingt-deux ans. Chaque détail de son être apparaissait : ses mains, ses yeux, ses cheveux, son odeur, sa voix, son rire, sa démarche. Je n'avais rien oublié, jusqu'au goût de ses lèvres quand il m'embrassait. C'était bon de revivre ces instants de bonheur en me persuadant qu'à terme, d'ici quelques semaines, je pourrais de nouveau le toucher, le serrer contre moi.

Mon amie me rejoignit au bout de trois minutes avec une boîte en fer. Un sourire complice illumina son visage. Intriguée, je la questionnai.

— Qu'est-ce que c'est exactement ? J'ai l'impression qu'il n'y a plus de biscuits dedans.

— J'ai moi aussi des secrets. C'est mon coffre-fort. Je le planque depuis trois ans au fond de l'appartement. Chaque week-end, je fais les comptes et je consigne dans un carnet les petits trafics de Pavel. Ensuite, je prélève une somme que je cache dans le coffret de la vitrine et surtout dans cette vieille boîte, histoire d'avoir des sous de côté en cas de pépin. Cette assurance vie te revient pour mener à bien ton voyage en France. Tu ne peux pas refuser, c'est une preuve de mon amitié. Et ne me dis pas que tu me rembourseras, ce n'est pas le problème. Accepte, c'est tout ce que je demande.

— Je ne peux pas faire ça.

— Tu n'as pas le choix, ma chérie. Tu voulais que je te soutienne, eh bien voilà… Il y a près de mille deux cents dollars américains, de quoi voir venir, payer l'avion, le train et l'hôtel. J'ignore quel est le coût de la vie en France, mais en Russie, aujourd'hui, ça représente au moins six mois de salaire. Avec ton argent en plus, rien ne t'empêche de partir. Bon, l'heure tourne, il faut que je rentre.

Svetlana posa la liasse de billets sur la table, puis s'approcha de moi et m'embrassa sur le front. Je lui saisis la main, la caressai, complètement abasourdie, avant qu'elle ne s'éclipse. Nos regards se croisèrent. J'étais admirative de son geste, de sa générosité.

Sur le seuil de ma porte, elle se retourna.

— Maintenant, tu peux vraiment choisir ton destin. Réfléchis bien. À demain.

PARTIE II

5 – Vers l'Ouest

Paris, juillet 1994

En quittant Moscou sur un vol direct de la compagnie Aeroflot, une certaine angoisse m'avait étreinte, une sensation désagréable comme si, au dernier moment, je m'étais rendu compte des conséquences de ce voyage. Au fil des heures, l'espoir était revenu au profit de l'intensité de nos futures retrouvailles.

Depuis l'aéroport, j'empruntai un bus jusqu'au terminus près de la gare de Lyon. Là, j'achetai un plan.

C'était assez déroutant de déambuler seule dans une capitale étrangère, sans repères, sans guide. Depuis 1972, la ville avait beaucoup changé. Il y avait des touristes partout, une circulation abondante, des boutiques de luxe, des voitures de toutes marques, une effervescence incroyable. J'avais le tournis au milieu des badauds.

J'aurais voulu prendre mon temps, visiter les monuments, flâner sur les bords de Seine, mais mon désir de le revoir sans tarder était plus fort que tout. Alors, je sautai dans un taxi et indiquai l'adresse de Charles : 8 rue Balzac dans le 8e arrondissement.

Assise à l'arrière, j'observai les grandes avenues comme je l'avais fait autrefois en regagnant l'ambassade soviétique. Les images du passé se superposaient à la réalité comme un voyage dans le temps. Un sentiment nostalgique agréable m'anima. J'étais bien, détendue et à la fois excitée par cette aventure à rebours de mon histoire. Difficile de croire que vingt-deux années s'étaient écoulées depuis ma venue ici, dont vingt ans à croupir en prison. À quarante-cinq ans, j'étais encore jeune, j'avais l'espoir que Charles me reconnaisse au premier regard. J'appréhendais sa réaction. Me rejetterait-il ? Nierait-il l'amour passionnel qui nous avait unis à Moscou durant ce fameux printemps ? Je me persuadais que non, même si j'avais bien conscience d'idéaliser notre rencontre.

Quand je voyais des couples marcher main dans la main sur les trottoirs parisiens, je m'imaginais faire la même chose dans quelques heures. Je faisais sciemment abstraction de sa vie actuelle, d'une hypothétique femme ou d'enfants. À ce stade, mon cerveau préférait ignorer leur éventuelle existence pour ne pas gâcher le rêve éveillé qui m'enveloppait de ses brumes.

Le taxi remonta la rue. Les numéros défilèrent en arrière. Mes yeux scrutèrent chaque petite plaque rivetée au-dessus des portes. Le stress m'envahit, j'étais presque tremblante à l'idée d'avoir réussi la

première étape de ma mission.

Le chauffeur arrêta la voiture. L'immeuble de Charles s'érigeait sur ma droite. On y était enfin. Je payai ma course et me précipitai à l'extérieur. Le monsieur ouvrit le coffre et me donna mon sac. Je le saluai à la hâte.

Face au porche, je restai un moment immobile. Des gens passèrent devant moi sans me regarder. Un livreur se gara en double file. Un vieil homme traversa la rue avec son chien en laisse. Le monde s'affairait autour de moi sans que je puisse interagir. J'étais paralysée, effrayée à l'idée de franchir le seuil de cet immeuble cossu. Tout était beau et propre : l'architecture, les arbres, les balcons fleuris, les devantures des magasins, les lampadaires, les bancs publics.

J'aperçus une femme brune dans la cour. Elle me contempla, se dirigea vers moi, un tuyau d'arrosage en main. Alors que je n'avais pas encore lu les noms sur les boîtes aux lettres, j'inspirai une grande bouffée d'air, et saisis cette occasion. Elle m'interpella. Un sourire nerveux se dessina sur mon visage. Une rafale fit voler mes cheveux blonds. Je stoppai mon avancée.

— Bonjour. Vous cherchez quelque chose ? me demanda-t-elle avec une certaine autorité dans la voix.

— Bonjour Madame. Je viens voir monsieur Verban.

— Je suis la gardienne de l'immeuble. La famille a quitté le « 8 » depuis plus de quinze ans maintenant. À l'époque, c'était ma mère, la gardienne. J'ai pris la suite à sa retraite.

Sa réponse me tétanisa. Le silence s'abattit quelques secondes. Je la relançai par une autre question.

— Vous n'avez pas un registre que je pourrais consulter.

— Non, c'est trop ancien. Ma mère n'a pas tout conservé. La loge est petite, vous savez.

— Je comprends, lâchai-je, la mine sombre.

— Attendez ! Je n'étais qu'une adolescente, mais je me souviens très bien de ces gens. L'été, entre le 15 juillet et le 15 août, ils partaient en vacances dans leur villa. Je me rappelle bien ce détail, car une année, Maman les a accompagnés durant ses congés pour faire le ménage et remettre la maison au propre. Moi, j'étais en colonie. Elle m'avait écrit une jolie carte postale qui montrait la station balnéaire où résidaient les Verban. Ça m'avait fait rêver…

— Donc, j'ai une possibilité de trouver Charles et sa famille là-bas ?

— Absolument. En tout cas, c'est la seule piste.

— Il est marié ? Des enfants ?

— Oui. Sa femme était très gentille avec moi… Si, ça y est, ça me revient ! C'était à Carnac en Bretagne… Euh… Boulevard de la Plage. L'adresse m'avait marquée à l'époque. Habiter une villa boulevard de la Plage m'avait paru idyllique. J'en suis quasi certaine. Si, si !

— Oh merci, vraiment merci.

— Tentez votre chance là-bas. On est le 17 juillet. Ils y sont peut-être.

— Comment m'y rendre ? Je suis étrangère. C'est la deuxième fois que je viens en France, ça fait une éternité.

— Je me disais bien que vous aviez un accent. C'est assez simple. Maintenant, il y a des TGV, des trains rapides qui desservent la Bretagne. Il faut aller jusqu'à la gare Montparnasse. Je crois que, pour Carnac, le plus près, c'est Quiberon. Demandez au guichet, on vous renseignera.

— Encore merci pour votre aide.

— Il n'y a pas de quoi. Je vous souhaite bon courage. Et si vous voyez madame Verban, saluez-la de ma part, et les enfants aussi. Ils ont dû grandir, depuis le temps.

— Quel est votre nom ?

— Alice Rochardin.

— C'est noté. Je transmettrai, c'est promis. Au revoir, Alice.

On se quitta comme ça. Elle récupéra son tuyau, et moi, mon sac de voyage. Je n'avais plus qu'à trouver un bus ou un taxi pour me rendre à la gare et tenter de prendre un train le plus vite possible en direction de cette région de l'Atlantique.

J'étais déçue, sans pour autant perdre espoir. Au pire, je finirais seule mon séjour sur une plage avant de rejoindre Moscou. Cette perspective ne m'enchantait pas, je voulais y croire. Les précieuses indications d'Alice me conduiraient, avec un peu de chance et j'en avais besoin, vers celui que je cherchais.

Un peu sonnée par ce revers, je marchai sans regarder autour de moi, hagarde, dubitative. L'excitation s'amenuisait au fil de mes pas comme si mon esprit me conditionnait à accepter l'issue la plus probable, l'échec de nos retrouvailles. La minute suivante, je chassai le négatif. Passer d'un extrême à l'autre était excédant à force.

Cette nouvelle piste m'obligeait à quitter Paris, à traverser une bonne partie de la France sans aucune certitude quant au résultat final, mais je n'avais pas d'autre choix que d'y aller. Avant, je souhaitai faire une pause. Une jolie terrasse de café se profila devant moi. Il faisait beau et chaud. Les gens attablés avaient l'air heureux. Je m'approchai.

Installée sur une chaise, mon sac entre les jambes, je fermai les yeux, basculai ma tête en arrière et laissai les rayons du soleil me

chauffer le visage.

Quand le serveur arriva, je sursautai. De sa voix grave, il me demanda ce que je voulais boire. J'eus un instant d'hésitation. Je sentis son empressement, et répondis « une limonade ».

Voilà, j'étais à Paris, au milieu des touristes, à regarder les passants et les voitures qui circulaient. C'était étrange d'être ici, dans ce pays, libre, en tant que Russe et non plus Soviétique, entourée de belles choses comme dans un tableau romantique. Tout en avalant une gorgée citronnée, je me persuadai qu'un jour je partagerais un moment comme celui-ci avec l'homme que j'avais tant aimé.

L'heure tournait. Après un répit bien mérité, les idées plus claires, je décidai de prendre le chemin de la gare et de filer vers l'ouest à la recherche de Charles. Cela aurait été trop simple de le retrouver aussitôt, je devais souffrir un peu, douter, avant de fondre dans ses bras comme je l'imaginais sans cesse. Une plage, un amour ressuscité, un regard, un sourire, je m'y voyais déjà, pleurant de joie contre son épaule…

6 – L'océan

Bretagne Sud, Carnac

La météo radieuse accentuait l'effet magistral de cette mer bleue qui s'étirait à l'infini, au-delà de l'horizon. J'étais fascinée par ce tableau vivant. Pour la première fois de ma vie, je découvrais les splendeurs de l'océan. Son bruit, ses vagues, son écume, son odeur iodée, ses reflets et son mouvement perpétuel m'hypnotisaient. Assise sur une pointe rocheuse qui ouvrait sur un panorama exceptionnel, je ne cessais de contempler cet espace captivant. Son énergie m'aspirait, j'aurais voulu sauter depuis les hauteurs et me laisser emporter par les ondes de sa respiration, fusionner avec ses particules, nager librement sans me retourner, oublier qui j'étais et d'où je venais.

Mes pieds nus se balançaient au-dessus du vide, la brise chaude effleurait ma peau, et les fragrances maritimes s'engouffraient dans mes narines. J'étais ailleurs, là où je n'étais jamais allée, au bout de la terre, loin du mal, à l'écart de ma souffrance. Un sentiment de bien-être absolu s'empara de moi, une paix immense qui me berçait au rythme du ressac. Cette mer épurée m'offrait le repos de l'âme, repoussait les assauts de mes tracas et lavait la tristesse qui m'assiégeait depuis toutes ces années. J'aurais pu mourir à cet instant, me laisser glisser vers le gouffre en fermant les yeux, libérer mon corps et mon esprit de cette torture éternelle qui me rongeait de l'intérieur. Un tel moment de plénitude s'apparentait à l'apothéose, au sublime. Rien ne devait interrompre cette communion entre la nature et l'égarée que j'étais, une femme sans avenir, meurtrie par son passé.

Avais-je le droit de m'introduire dans la vie de Charles et de sa famille au risque de briser son bonheur supposé ? Cette question me hantait au point de songer à renoncer à mon projet alors que j'étais à quelques mètres de l'arrivée.

Au loin se dessinait la belle plage de Carnac, longée par le boulevard. À la gare de Quiberon, un taxi m'avait emmenée au centre de cette jolie station balnéaire. Le chauffeur m'avait renseignée sur les lieux, avant de me larguer devant l'office du tourisme, où j'avais récupéré un plan de la ville et d'autres documents. De ma position, en me tournant un peu vers la gauche, je voyais les villas et les immeubles du front de mer. Là-bas, il y avait sans doute la maison de Charles.

J'avais du mal à reprendre mon chemin et ma quête, à délaisser cet endroit préservé de la foule, où les goélands venaient se percher

après un long vol au-dessus des flots. Certains s'élançaient non loin de moi avant de piquer vers la surface en déployant leurs ailes. Ce ballet aérien accroissait la poésie mystérieuse qui émanait de ce paradis ouvert à tous.

En me relevant, je me donnai du courage pour affronter l'épreuve suivante. Il fallait que je trouve son adresse, que je repère les lieux et que je vérifie sa présence avant d'envisager de prendre une chambre dans un petit hôtel. L'hôtesse d'accueil de l'office du tourisme avait accepté de garder mon sac de voyage, le temps que je fasse le tour de la ville. Je lui avais promis de passer par elle pour une réservation dans un établissement, une fille charmante et très aidante.

Après avoir avalé un sandwich acheté dans la rue principale, à l'heure où les touristes affluaient vers la plage, je marchai d'un pas lent en dégustant mon déjeuner tardif. Il était presque 16 h 30. Je n'avais pas mangé dans le train, vu les prix pratiqués dans la voiture-restaurant. Je faisais très attention à mon budget, ne sachant pas combien de temps durerait mon séjour en France.

Je poursuivais donc mon avancée en empruntant le boulevard de la Plage. Discrètement, chaque fois que je passais devant une villa, je lisais le nom du propriétaire.

Ma recherche infructueuse me poussa à changer de stratégie. Au carrefour suivant, alors que j'observais avec émerveillement la façade d'un grand hôtel, le Diana, où les clients profitaient de la terrasse et de la piscine, j'aperçus la devanture d'une boulangerie qui faisait l'angle. J'entrai.

À l'intérieur, je fis face au comptoir, où une vendeuse m'interpella. Poliment, je la questionnai sur l'emplacement de la villa des Verban. À ma grande surprise, la jeune femme me répondit sans détour. La famille possédait la belle maison aux volets rouges, à moins de cent mètres, juste après le club de plage. Enchantée par cette information, je quittai le magasin dans l'intention de m'y rendre sur-le-champ.

Je localisai facilement la propriété de Charles, une bâtisse ancienne, rénovée, et m'approchai, quelque peu hésitante. Le nom « Verban » apparut sur la boîte aux lettres. J'y étais.

Je pris du recul. Et, pour ne pas attirer l'attention, je traversai le boulevard avant de prendre place sur un banc installé sous des pins.

La demeure semblait habitée. À l'étage, les fenêtres étaient ouvertes. Il fallait que je me calme. Mes mains tremblaient, mon cœur battait fort. À ce stade, j'ignorais comment agir. Devais-je y aller directement, sonner à la porte et me présenter ? Cette perspective ne m'emballa pas vraiment. En y réfléchissant, je voulais d'abord comprendre, analyser l'environnement, observer cette famille, et attendre un moment opportun afin de me lancer. Je n'étais pas si

pressée que ça, alors pourquoi risquer de tout gâcher à cause d'un manque de préparation ? Ne pas se précipiter me parut la meilleure chose à faire. Je devais recueillir un maximum d'indices et, par ailleurs, m'habituer à l'idée, conditionner mon cerveau.

Consciente des enjeux, je décidai de rester à mon poste, de lire la brochure touristique de Carnac, de consulter le plan et de me familiariser avec la géographie.

Derrière moi, il y avait des hommes qui jouaient aux boules, de vieux messieurs bruyants, et plus loin, la descente qui menait vers la plage où de nombreuses personnes passaient sans cesse, souvent en compagnie d'enfants qui tenaient entre leurs petites mains des bouées ou des seaux. C'était assez agréable d'être assise à l'ombre des pins tout en regardant ces gens profiter sainement de leurs vacances. Jamais je n'avais eu l'occasion de me rendre sur les bords de la Baltique, encore moins de la mer Noire durant la période soviétique, excepté une fois avec mes grands-parents à l'âge de cinq ans, du côté d'Odessa, un souvenir diffus dans ma mémoire. Je découvrais les plaisirs insouciants qu'offrait cette charmante station balnéaire comme tant d'autres certainement tout le long du littoral français, un univers à l'opposé du mien, propre, joyeux, où le beau côtoyait le sauvage, où la nature s'imbriquait avec élégance dans l'architecture. Les femmes semblaient libres. Beaucoup d'entre elles, surtout les jeunes, bronzaient les seins nus. Et puis, il y avait un club pour les enfants, je les entendais rire et chanter devant un toboggan jaune. Au loin sur la mer, les voiles des bateaux s'alignaient, poussées par le vent marin. Partout où je portais mon regard, ce n'était que ravissement et bonheur.

Que faisais-je là, à contempler l'inaccessible, à capter les images d'un paradis auquel je n'aurais jamais vraiment droit ? Je luttais pour ne pas laisser l'amertume m'envahir, pour m'autoriser, le temps que durerait cette escapade fantastique, à jouir de chaque instant sans trop me poser de questions. J'avais l'impression étrange d'avoir été parachutée sur une autre planète où d'autres hommes vivaient en harmonie au milieu d'un jardin d'Éden et d'abondance. Je constatais avec émotion le vrai visage de l'Occident, celui qu'il nous avait été interdit de voir pendant soixante-dix ans, celui qui nous avait été caché à tout prix. Ce que j'observais de mes propres yeux était bien réel, loin de la propagande rouge de l'époque ou des villages Potemkine érigés en trompe-l'œil.

Alors que je profitais du panorama et de l'animation ambiante, mon regard fut attiré par un groupe de personnes qui parlait derrière le portillon de la villa de Charles. Je me redressai brusquement et saisis la brochure afin de camoufler ma figure.

Deux femmes d'une quarantaine d'années, accompagnées de trois

garçons adolescents, sortirent de la propriété, sacs en bandoulière et serviettes sous les bras. Le clan traversa la route, puis passa à quelques mètres de moi. Je pus presque entendre leur conversation. Ils descendirent vers la plage en empruntant la rampe d'accès.

Je pris la décision de les suivre à distance. Charles allait sûrement les rejoindre plus tard. Je m'activai, sans précipitation, en tentant de garder mon sang-froid.

Sur la plage, j'ôtai mes sandales. Une rafale s'engouffra sous ma robe, le sable chaud picota mes pieds.

Ils s'arrêtèrent et posèrent leurs affaires non loin du rivage. La marée haute avait concentré les familles, le manque de place se faisait ressentir. Une des femmes déplia un parasol. J'approchai, lunettes sur le nez, en zigzaguant entre les jouets et les ballons. J'avais l'impression d'être une espionne de l'Est immergée en Occident, de l'autre côté du rideau de fer, qui n'existait plus.

Un point négatif m'alerta, je n'avais pas acheté de crème solaire, ma peau blanche risquait d'en souffrir.

Assise, les jambes allongées, la robe relevée, je profitai du soleil pour me détendre, jouer les touristes en scrutant les moindres faits et gestes de cette famille. J'étais installée juste devant eux. Discrètement, je tendis l'oreille en vue de capter leurs propos.

Au fil des minutes, cette situation me stressa. J'avais la sensation que tout le monde savait ce que je faisais là. Chaque regard me rendait coupable. En plus, je n'avais ni serviette ni maillot de bain.

Les trois adolescents s'éloignèrent en courant pour piquer une tête dans la mer. Ils passèrent à côté de moi, du sable vola. En râlant, je fis semblant d'en recevoir sur le visage. L'une des femmes m'interpella, confuse. Mon stratagème improvisé fonctionna au-delà de mes espérances, le contact fut établi assez naturellement. Je me levai afin de secouer ma robe, enlever les grains, sous les yeux gênés d'une des mamans.

— Désolée, Madame ! Tout va bien ? me demanda-t-elle d'une voix douce.

— Oui, oui. Merci de vous en inquiéter.

— Ce sont des garçons. Excusez-les.

— Ce n'est pas grave… Oh, le soleil cogne fort dans cette région, je ne m'y attendais pas.

— Vous venez d'arriver ?

— Oui, il y a tout juste deux heures. J'ai déposé mon sac à l'office du tourisme pour profiter de la plage avant de trouver une chambre d'hôtel.

— Vous n'aviez pas réservé avant ?

— Non, je voyage au gré de mes envies, je découvre la France

pour la première fois.

— Et, sans indiscrétion, vous venez d'où ? Votre accent…

— Ah, je suis allemande, de l'ancienne Allemagne de l'Est. Je n'avais jamais quitté mon pays avant. Une amie m'a conseillé de visiter la Bretagne, alors me voilà. C'est magnifique ! Je n'espérais pas un tel panorama.

— Vous êtes seule ?

— Oui, un périple que je me suis offert avec mon épargne, une semaine de bonheur.

— C'est génial ! Ça doit vous changer.

— Beaucoup, surtout que, chez moi, la vie n'est pas facile. La réunification de l'Allemagne se passe bien, mais une grande différence entre l'Est et l'Ouest demeure. En quatre ans, les problèmes économiques et sociaux n'ont pas été résolus… Excusez-moi, je ne vais pas vous embêter avec mes histoires, je suis trop bavarde.

— Pas du tout, bien au contraire, je trouve cela passionnant. Vous voulez vous joindre à nous ? Allez, prenez place sous le parasol. Je m'appelle Élyse, et voici ma belle-sœur Diane.

— Enchantée. Moi, c'est Katia.

Je me rapprochai d'elles, ravie de faire leur connaissance.

— Vous venez souvent à Carnac ? demandai-je, alors que l'autre femme me salua d'un signe de tête avant de se rallonger.

Elle ne semblait pas aussi enthousiasmée à l'idée que je m'incruste.

— Tous les étés depuis dix-huit ans. Nous possédons une maison de vacances juste derrière, sur le front de mer, celle aux volets rouges.

— Une jolie demeure. C'est super de se réunir là tous les ans, de retrouver son coin de paradis en famille. Quelle chance !

— Vous comptez rester à Carnac quelques jours, ou une seule nuit ?

— Je ne sais pas encore, on verra.

— J'ai un ami qui tient un petit hôtel, pas loin d'ici, Les Sables d'or. Les chambres ne sont pas chères. Il en garde toujours une ou deux de libres. Allez-y de ma part, je suis sûre qu'il vous accueillera avec plaisir. Dites-lui que c'est moi qui vous envoie, Élyse Verban.

— C'est très gentil, mais je ne voudrais pas abuser.

— Absolument pas. Une fois installée, rejoignez-nous à la villa ce soir. On organise un barbecue dans le jardin avec des copains… J'insiste, Katia. Ce sera l'occasion de nous raconter votre pays.

— Très bien. Je suis vraiment touchée. Merci pour tout. Je file

récupérer mon sac.

— L'office du tourisme vous expliquera comment vous rendre à l'hôtel.

— Oh, j'ai déjà un plan et un guide de la ville. L'hôtel Les Sables d'or, j'ai bien retenu.

— Parfait ! À ce soir, et saluez Alain de ma part, c'est le patron.

Fière de ma réussite, je quittai Élyse et Diane, le sourire aux lèvres…

7 – Les privilèges

Villa d'Élyse

Sur les conseils de la charmante Élyse, je m'étais installée dans le petit hôtel de son ami, une chambre sur l'arrière, au dernier étage, la moins chère.

En fin de journée, douchée et changée, je marchai en direction de la maison de Charles, très stressée à l'idée de le revoir. Je ne savais pas comment sa femme réagirait quand elle apprendrait que je lui avais menti sur mon identité, et surtout que je connaissais parfaitement son mari à une époque où elle n'existait pas dans sa vie.

J'aperçus les volets rouges. Le soleil déclinait sur l'océan. Un instant, j'hésitai, consciente de l'enjeu et du risque si on me rejetait une fois la vérité annoncée, mais j'étais incapable de renoncer si près du but. Le désir et la curiosité me poussaient à mener ma mission jusqu'au bout.

J'y étais presque. Mon cœur s'emballa, l'angoisse monta. Il y avait de l'affluence dans le jardin, des voix s'élevaient, des gens riaient. Plus que cinq mètres avant de franchir le portillon.

J'inspirai un grand coup et me lançai dans l'arène. Des visages se tournèrent. J'arborai un large sourire, histoire de donner le change. Personne ne remarqua ma nervosité. Élyse s'approcha, un verre à la main. Elle était élégante, bronzée, rayonnante.

— Katia ! Génial, vous êtes venue.

— Merci de m'accueillir. J'ignorais qu'il y aurait tant de monde.

— Ah, ce sont juste quelques copains de vacances. Suivez-moi, je vais vous servir une coupe de champagne, et détendez-vous.

Elle me prit par la main, nous traversâmes le jardin. Des invités me saluèrent, je hochai la tête. Élyse était bouillonnante d'énergie, heureuse de recevoir, et apparemment enchantée d'avoir lié connaissance avec une Allemande de l'Est.

Devant le buffet, tandis que certains hommes surveillaient le barbecue et que Diane semblait très occupée à rire, je ne cessai de regarder partout, à la recherche des traits de Charles.

— Tenez, trinquons… Alors, vous êtes bien installée, aux Sables d'or ?

— Oui, très bien. Encore merci.

— Ah, je crois qu'on m'appelle. Je reviens.

Élyse s'éclipsa, je restai en plan devant la table. Une chaise, posée sur l'herbe, attira mon attention. Je me précipitai. À ce stade, je n'avais pas vraiment envie de discuter avec des étrangers. Ces gens étaient d'un autre monde, de celui qui offrait tout : l'argent, le patrimoine, la beauté, la liberté. Charles en faisait partie.

Je m'assis en les observant du coin de l'œil, fascinée par leur bonheur ostentatoire comme si rien de mal ne pouvait les atteindre. En comparaison, ma vie m'apparut noire, insignifiante. Je venais d'un pays disparu, d'un enfer où le peuple survivait à chaque carrefour, où la mendicité était si présente que les Russes ne s'offusquaient plus de voir une mère et ses enfants dormir sur le trottoir. Ici, le drame humain ne ternissait pas le tableau paradisiaque. Les différentes classes sociales semblaient cohabiter en harmonie. Chacun trouvait sa place sans que des barrières se dressent, sans que l'insécurité balafre les rues, sans que l'indignation perturbe la quiétude des nantis. C'était donc cela, l'Ouest tant décrié du temps de l'URSS, des hommes et des femmes heureux, libres, protégés de toutes formes d'agression, épargnés par la souffrance. J'aurais aimé en d'autres circonstances goûter à ce plaisir immense de ressentir la paix intérieure, ne plus me soucier du lendemain, ne plus avoir peur, manger à ma faim, voyager, conduire, ou simplement rire avec mes amis devant un coucher de soleil, un verre de champagne à la main. Le pire était de réaliser que ces gens ne savaient pas ce qu'ils possédaient. Pour eux, tout cela était normal. S'ils étaient propulsés dans mon existence, ne serait-ce qu'une semaine, ils pourraient prendre conscience de leur bonheur et ne plus s'apitoyer sur leur sort comme je le constatais en écoutant certaines conversations. J'entendais, autour de moi, certaines femmes riches se plaindre avec émoi de leurs petits tracas du quotidien. J'avais honte pour elles.

Au fil des minutes, je parus invisible aux yeux de tous. Élyse s'activait en vue de servir au mieux ses convives. Elle butinait de groupe en groupe, échangeait quelques propos, c'était amusant de la regarder faire.

Chaque fois qu'un homme sortait de la maison, je me raidissais sur ma chaise en bois. Et puis, devant l'évidence, je noyais ma déception en avalant une gorgée. Au fond de moi, je savais très bien que je n'avais pas ma place ici, que le plus important ne résidait pas dans le fait de le retrouver. Une autre affaire me motivait, je devais aller jusqu'au bout de ma démarche, ne pas renoncer à l'objectif premier de cette mission.

Après une demi-heure, Élyse revint enfin vers moi. Je me levai en souriant, prête à la questionner. Je ne pouvais plus faire semblant,

mon impatience avait pris le dessus, il était temps que je me lance. Elle tenait une assiette de charcuterie, j'avais l'appétit coupé.

— Je suis désolée, Katia, je ne sais plus où donner de la tête. Je ne m'attendais pas à ce que tout le monde réponde présent. Ça fait beaucoup, pourvu qu'on ait assez… Venez, je vais vous présenter à des amis très sympas, un couple de Suisses, des voisins. Ils ont voyagé dans votre pays l'année dernière.

— Avant, il faut qu'on parle.

— Ah d'accord… Mais que se passe-t-il ? Vous n'avez pas l'air bien.

— Je dois vous dire la vérité. On peut s'éloigner ?

— Euh, oui, allons à l'intérieur.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas…

J'inspirai profondément et poursuivis :

— Je ne suis pas celle que je prétends être.

— Quoi ? Je ne comprends pas !

— Marchons un peu vers le fond du jardin, je vais tout vous expliquer.

Élyse fronça les sourcils. Je sentis l'inquiétude dans son regard. Elle accepta de faire quelques pas vers un coin plus au calme. Le malaise nous gagna.

À l'écart, elle me saisit le poignet.

— Pourquoi tant de mystère ?

— Votre mari n'est pas là ce soir ? demandai-je avec gravité.

— Non, ça ne risque pas, je suis veuve. Mais où voulez-vous en venir ?

Je pâlis d'effroi, ma coupe faillit me glisser entre les doigts, je ne répondis pas, brisée. Élyse perçut ma sidération, elle me fixa avec intensité.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que je reprenne le dessus. Il fallait que j'encaisse le choc. Comment était-il mort ? Plusieurs questions me hantèrent.

— Depuis quand ?

— Ça fera deux ans en août.

— On parle bien de Charles Verban ?

— Oui, pourquoi ? Vous le connaissiez ?

— Je ne me nomme pas Katia, mais Sofia. Je suis russe et non

allemande. J'ai rencontré Charles en 1972, d'abord à Paris, puis à Moscou quand il était en poste à l'ambassade de France. Il…

— Ça suffit ! Je ne veux plus rien entendre. Sortez de chez moi immédiatement et ne revenez jamais !

— Attendez au moins que je vous explique.

— Ça ne m'intéresse pas. C'est clair ? Comment avez-vous osé ?

— Élyse, je désire seulement discuter. Moi aussi, je…

— Taisez-vous et foutez le camp, sinon j'appelle à l'aide.

Contrainte, pour éviter le scandale ou pire la police, je rebroussai chemin en baissant les yeux. Personne ne semblait avoir capté notre échange. En passant devant le buffet, je posai mon verre sans m'arrêter.

Le jardin traversé et le portillon franchi, je me retrouvai sur le boulevard, loin de l'agitation, sonnée, terrifiée par la nouvelle de la mort de Charles. Désemparée, je filai me réfugier sur la plage. À part quelques promeneurs au loin, il n'y avait plus grand monde. Ma montre indiquait 20 h 45.

J'errai le long du rivage, presque sourde et aveugle, l'esprit ailleurs. La chance, qui jusqu'ici m'avait permis de localiser la villa facilement, m'avait abandonnée. Je n'étais pourtant pas folle, j'avais bien vu Charles à la télévision le mois dernier dans un reportage. Là, je me dressais devant un mur insurmontable, sans explication, sans perspective de revenir en arrière. Tout s'était déroulé si vite que j'avais l'impression que rien n'était arrivé. Que faire ? Impossible d'y retourner tout de suite, Élyse ne me laisserait pas entrer. Il fallait absolument que je trouve une solution pour lui parler au calme, tenter un ultime dialogue, avant que je sois condamnée par le destin à regagner la Russie sans avoir obtenu l'aide que j'escomptais en venant en France.

Assise sur le sable, les yeux rivés sur l'horizon, j'imaginai repasser en fin de soirée quand les invités seraient partis. Je ne pouvais pas renoncer, en tout cas plus maintenant…

8 – Entre femmes

Carnac plage

La nuit enveloppait la station, des jeunes marchaient sur le boulevard. Installée sur le banc en face de la villa, j'observais. Les derniers invités saluèrent Élyse devant le portillon. J'étais tendue à l'idée de l'affronter à nouveau, mais j'espérais qu'une fois seule, elle me laisserait le temps de tout lui expliquer.

Juste derrière la haie, je la voyais s'affairer dans le jardin. Des tintements de vaisselle résonnaient, Diane l'aidait à ranger. Je n'avais rien à me reprocher, et pourtant j'agissais avec une forme de culpabilité.

Un couple avança dans ma direction. Je fis semblant de regarder ma montre comme si j'attendais quelqu'un, pour ne pas être compromise.

Impossible de rester plantée là indéfiniment ! Décidée, je pénétrai dans la propriété en fermant bruyamment le portail derrière moi. Élyse m'apostropha du haut de la terrasse.

— Sortez ! Je ne veux plus vous voir chez moi.

— Il faut qu'on parle. S'il vous plaît, Élyse, accordez-moi quelques minutes. Je ne suis pas là pour faire des histoires. Je désire juste comprendre et discuter. J'ignorais pour Charles…

— Et après, vous partirez ?

— C'est promis.

Son visage se détendit un peu, elle baissa les yeux en soupirant. Mais au moment où elle parut disposée à m'écouter, sa belle-sœur fit irruption. Les deux femmes chuchotèrent brièvement, j'étais suspendue au verdict.

Enfin, Élyse se retourna en esquissant un léger sourire. Diane fit demi-tour. Debout, immobile dans l'allée, je guettai sa réponse. Elle me proposa de nous installer dans les fauteuils sur l'herbe, je m'exécutai.

— Je ne sais pas ce que vous cherchez, mais, si c'est de l'argent, ne comptez pas sur moi…

— Pas du tout ! Je vous le jure. Ma démarche est personnelle… Tout a commencé le mois dernier à Moscou quand j'ai vu Charles dans un reportage filmé en France par une chaîne russe. Il était interviewé

avec d'autres diplomates, je l'ai reconnu tout de suite. Ç'a été un choc violent.

— Je suis au courant. La télévision russe m'a contactée pour me demander l'autorisation de rediffuser ce reportage qui datait de 1991, juste après la chute de l'URSS. Ils ont réutilisé des archives, voilà ce que vous avez vu.

— Comment Charles est-il mort ?

— Ah, une histoire de marins… C'était en août 1992. Il naviguait en baie de Quiberon avec un ami. Une mauvaise manœuvre, et la bôme l'a assommé lors d'un virement de bord. Il a été éjecté du bateau et s'est noyé. Ç'a été un drame pour moi et mes enfants. Le deuil a été très difficile, vous imaginez. Je commence à revivre normalement depuis six mois environ. J'ai accepté l'idée de sa disparition, et la vie a repris avec ses joies et ses peines. En revanche, je ne vois plus les choses de la même façon. À vrai dire, j'ai du mal à en parler, c'est encore très douloureux.

— Je suis sincèrement désolée pour vous et votre famille. Si j'avais su, jamais je ne serais venue ici. Je le croyais vivant. Le revoir à la télé a ravivé des souvenirs, et bien plus… Bien sûr, ce n'est pas comparable, mais j'ai aimé Charles à l'époque, et lui aussi. Nous étions des amants cachés à Moscou. Il travaillait à l'ambassade et moi au ministère des Affaires étrangères. On s'est croisés par hasard quelques semaines après sa prise de fonction. Je dis ça parce qu'on s'était rencontrés pour la première fois à Paris, à l'ambassade soviétique, une réunion importante sur le traité de désarmement. J'ai vécu une histoire passionnante, intense, mais trop courte. Pour résumer, j'ai été arrêtée par le KGB, soupçonnée de passer des documents à l'Ouest, de livrer des informations stratégiques à Charles en tant qu'intermédiaire pour les services secrets français. Je ne l'ai jamais revu depuis. Il m'a crue morte quand j'ai reçu une balle dans l'épaule. Je m'en rappelle, il me regardait de loin. Moi, j'étais allongée sur la route, et puis j'ai perdu connaissance… Voilà la raison de ma venue. Ce reportage a fait ressurgir un désir enfoui, celui de le retrouver, de bavarder avec lui juste une fois pour lui faire savoir qu'après toutes ces années je suis en vie. Vingt-deux ans, une éternité…

— Sofia, il n'est plus là, ni pour moi, ni pour vous, ni pour personne. Je comprends votre déception, le mot est faible sans doute, néanmoins, je n'y peux rien… J'ai une question de femme à vous poser. Pourquoi ne lui avez-vous jamais écrit ?

— Je ne pouvais pas !

— Il y a une chose qui m'échappe. Comment connaissez-vous l'existence de notre villa ?

— Je me souvenais de l'adresse de son ancien domicile, rue Balzac. Je m'y suis rendue et, après une petite enquête, on m'a parlé

de votre maison à Carnac. J'ai fait le pari d'y aller. Sur place, hier donc, je me suis renseignée. C'est tout simple, rien qu'un peu de chance, enfin si je puis dire… Je vous ai observée avant de rentrer en contact sur la plage. Je n'ai aucune mauvaise intention, croyez-moi.

— Vous vouliez de l'argent, c'est ça ? En le voyant, vous vous êtes dit : « Tiens, il pourrait m'aider à m'en sortir. » Je suppose que la vie en Russie n'est pas facile. Je lis la presse comme tout le monde.

— Non, non, pas du tout !

— Alors quoi ? C'était pour le reconquérir ?

— C'est plus compliqué. Oui, je désirais le revoir, qu'il se souvienne de moi, lui apprendre que j'étais vivante, mais surtout, je souhaitais qu'il me prête main-forte. Ce n'était pas financier… Bref, tout cela n'a plus lieu d'être. Je suis vraiment navrée d'avoir débarqué sans prévenir en imaginant qu'il m'accueillerait…

— À bras ouverts, en se remémorant son amour de jeunesse, sa petite Russe.

— Peut-être aussi… Vous pouvez certainement comprendre ce que je ressens. Ne me jugez pas, s'il vous plaît.

Élyse secoua la tête, elle semblait perturbée. Je n'osais pas lui avouer la véritable raison de ma venue en France. On était là, toutes les deux, comme des veuves éplorées, à se regarder en ennemies. J'aurais voulu sympathiser, contempler des photos, entendre son histoire, nous aurions pu boire et pleurer ensemble, mais c'était naïf de l'espérer. Élyse me considérait pour ce que j'étais, un lointain souvenir de son mari qui, après plus de vingt ans, s'était probablement évaporé. Ma présence et mes explications ne faisaient que raviver le drame de cette femme. J'avais honte d'avoir provoqué cela.

Un silence pesant plana. Je ne me hasardai plus à bouger ou à parler, de peur qu'elle ne me vire une fois de plus de sa maison. Je souffrais intérieurement pour ne pas étaler ma peine aux yeux de cette veuve légitime.

En y réfléchissant, je n'avais plus qu'une chose à faire : m'excuser, partir, oublier ce pour quoi j'étais venue, et rallier Moscou le ventre noué, l'esprit empli de désillusions.

Alors que je m'apprêtais à me lever pour la saluer, l'attitude d'Élyse changea soudainement. Elle me fixa, plaça sa main sur la mienne et, d'une voix douce, me posa une question à laquelle je ne m'attendais pas.

— Pourquoi n'avez-vous jamais pu lui écrire ou rentrer en contact ?

— C'est une longue histoire. Je…

— J'ai toute la nuit, s'il le faut. Dites-moi ce qui vous est arrivé

après votre liaison interdite avec Charles.

— J'ai vécu un enfer, un calvaire inconcevable pour un Occidental. Je ne l'ai jamais raconté à personne.

— Vous comptiez le faire auprès de Charles, du moins si vous l'aviez retrouvé.

— Oui, évidemment !

— Je vous écoute, Sofia. Parlez sans crainte. On peut tout se dire, maintenant.

— Je ne voudrais pas que…

— Allez-y, ne vous inquiétez pas pour moi.

— Mon agonie a commencé juste après mon arrestation. J'ai été emmenée de force, menottée et blessée au siège du KGB à Moscou… Désolée… Euh…

— Prenez votre temps. J'aimerais vraiment savoir. Nous sommes entre femmes et nous avons été éprises du même homme. Ça rapproche, non ?

Moscou – URSS

Juin 1972

Le silence des murs

En quelques minutes, ma vie venait de basculer, Charles me croyait morte et je me retrouvais prise au piège dans une cellule de la Loubianka, une pièce sans fenêtre où le froid et l'humidité contribuaient à accentuer la terreur qui s'emparait de moi. Deux hommes m'avaient jetée là, sans explication, après avoir soigné ma blessure à l'épaule. Je souffrais le martyre, mais par chance, la balle avait traversé mes chairs sans me briser les os. À ce stade, je ne voyais pas comment m'en tirer. Un grand vide m'aspira, le désespoir me paralysa, au point de ne pas entrevoir une issue favorable.

Assise sur une chaise en fer, frigorifiée, épuisée, je fus surprise par le silence qui régnait. Aucun bruit ne résonnait dans les couloirs, comme si on m'avait volontairement abandonnée, mise à l'isolement. J'avais toujours su que ma relation avec Charles était risquée. La réalité du moment et les conditions de ma capture prouvaient à quel point j'avais minimisé l'impact et les conséquences de nos actes. Une Soviétique amoureuse d'un diplomate français en poste à Moscou, une incompatibilité politique aux yeux du Parti. Désormais, j'étais seule pour me battre, sauver ma peau, sortir vivante de cet enfer. J'étais prête à reconnaître ma faute, à expliquer les faits, et à contextualiser les événements qui nous avaient conduits à devenir amants malgré les interdits imposés par le système. Je n'avais pas commis de crime, hormis celui d'aimer un homme de l'Ouest. Que pouvait-on me reprocher d'autre ? Ma jeunesse et mon parcours exemplaire atténueraient sans doute les sanctions, du moins je le croyais encore.

L'ampoule du plafonnier s'éteignit. Je fus plongée dans le noir total. Toujours aucun bruit. L'angoisse monta. Mes jambes et mes bras tremblèrent. Le souffle coupé et la bouche moite, je n'avais plus aucune notion du temps. Déconnectée du monde extérieur, de la vie et de la lumière, j'entendis presque les battements de mon cœur.

Soudain, mes oreilles captèrent des sons. Je me redressai sur ma chaise. Un spot s'alluma, ça m'aveugla. La porte s'ouvrit. Dans la confusion, je perçus trois silhouettes face à moi : un homme habillé en gris accompagné par deux autres en uniforme. En mettant la main devant mes yeux pour mieux les distinguer, je ne reconnus pas ceux qui m'avaient arrêtée. L'un des types installa un ventilateur, tandis que l'autre me ligota fermement. Impossible de lutter, je préférai me laisser faire plutôt que prendre un mauvais coup sur la tête.

Alors que je ne m'y attendais pas, on me renversa de l'eau glacée sur le visage avant de plonger mes pieds nus dans un seau rempli à ras

bord. Ça me gela instantanément. Le ventilateur se déclencha, ce qui accrut la sensation de froid.

Sans dire un mot, mes geôliers quittèrent la cellule. La lumière se coupa. Paniquée, je hurlai de toutes mes forces, un réflexe alors qu'une terrible souffrance physique s'empara de mon corps. Je perdis toute notion rationnelle. Cette immersion carcérale des plus violentes était destinée à déstabiliser mon esprit, une torture psychologique à laquelle je n'avais jamais été préparée. L'obscurité, le silence et la privation de liberté me firent sombrer dans un univers inconnu, aux portes de la folie.

Afin de ne pas trop subir, je tentai de me concentrer sur les bons souvenirs. J'imaginai Charles à mes côtés, dans le parc Gorki, quand je l'avais croisé pour la première fois en Russie. Je ne voulais pas renoncer, être happée par la spirale de l'effroi. Garder le contrôle devint une obsession. Il ne fallait pas que je perde connaissance ou que je tombe dans le piège tendu. Tout cela n'était qu'une mise en scène, une méthode pour me casser le moral, me rendre faible et manipulable. Une forme de combativité décuplée par l'enjeu me gagna. Je craignais plus de souffrir sous les coups de mes tortionnaires que de mourir. « Résister », je me répétai ce mot en boucle, tout en serrant les poings. La rage au ventre, je m'obligeai à mener cette bataille contre l'injustice, celle d'une femme rouge, prisonnière des mâchoires de la tyrannie.

Dès mon enfance, on m'avait appris à être forte, dévouée à la patrie, celle qui avait remporté la Grande Guerre patriotique contre l'envahisseur allemand. Ma famille comptait dans ses rangs des héros du peuple, des soldats ayant survécu aux pertes colossales engendrées par ce conflit. Mon père était revenu du front estropié, après la première offensive de l'opération Barbarossa en juin 1941. Ma fierté, notre gloire commune et l'histoire tragique de notre nation me donnèrent la ténacité de vaincre la peur du moment. Je focalisai mes pensées sur le courage relayé par les anciens. À mon tour, je devais prouver ma bravoure, résister aux assauts, endurer l'épreuve, sortir la tête haute de ce cauchemar. Mon innocence réelle apparaîtrait aux yeux de mes bourreaux comme un rempart infranchissable. Mon avenir se jouait entre le silence de ces murs.

Alors que je tâchais de me conditionner au pire, la porte s'ouvrit. Une lumière sommitale très puissante éclaira toute la cellule, mes yeux eurent du mal à s'habituer. Deux hommes approchèrent. Sans m'adresser la parole, le regard impassible, l'un d'eux retira le seau et le ventilateur, tandis que l'autre se tenait debout, une bouteille à la main. J'aperçus une caisse en bois posée sur le sol. Je grelottais à la fois de froid et de peur.

Sans que je m'y attende, on m'aspergea de sang. Je hurlai. Le

plasma dégoulina sur mon corps. Une mare rougeâtre se forma sous ma chaise. Je levai les genoux afin d'éviter que mes pieds nus ne baignent dedans. Un des gars ouvrit la caisse, des rats s'échappèrent. Un cri d'horreur s'extirpa de ma gorge. Je me pissai dessus. Les sales bestioles se précipitèrent autour de moi pour boire l'hémoglobine qui ruisselait. Les jambes en l'air, je les voyais se goinfrer. Leurs dents, leurs queues et leurs petits couinements me tétanisèrent.

La porte claqua. Je me retrouvai seule au milieu de ces rongeurs immondes qui se gavaient. Je luttai afin que mes muscles ne lâchent pas, sans quoi ils me monteraient dessus à la seconde où je poserais un pied par terre. L'un d'eux essaya de grimper le long de la chaise, mais, par chance, il glissa sur le fer imbibé du liquide visqueux. Combien de temps pourrais-je tenir dans cette position ? Impossible de mettre mes talons en appui sur le rebord de l'assise, mes liens étaient trop serrés pour que je me contorsionne. Mes abdominaux me brûlaient, je devais à tout prix garder mes jambes dans le vide. Un coup, je les allongeais, puis je les recroquevillais.

Au bout de quelques minutes qui parurent sans fin, mon cerveau ne se préoccupa plus des mouvements frénétiques des rats, trop concentré à me maintenir à distance physique d'une torture atroce. Le simple fait de les imaginer cavaler sur moi jusqu'à mon visage amplifia ma résistance au mal. Je luttai en gémissant.

Ça grouillait de partout. Ils me fixaient avec leurs petits yeux noirs tout en pataugeant dans le sang. C'était dégueulasse. Ce spectacle me donna la nausée, je ne pus m'empêcher de vomir. Le contenu de mon estomac termina sa course sur le côté de ma chaise. Les affamés se précipitèrent dessus. J'en profitai pour poser mes pieds au sol, soulager mes muscles et reprendre des forces. Immobile et silencieuse, je soufflai un peu tout en les surveillant du coin de l'œil. Leur repas achevé, ces saloperies tenteraient un nouvel assaut.

Mon odeur n'avait plus l'air de les attirer. Ils élargirent leur champ d'investigation. Chaque fois qu'ils s'éloignaient à bonne distance, je glissais mes pieds doucement sur le ciment gluant. Cinq rongeurs aux poils rougis inspectaient les recoins de la pièce.

Désormais, je m'habituais à leur présence, en quelque sorte. Mon cerveau se focalisait sur l'essentiel, la peur ne me paralysait plus. J'étais recouverte de sang, ma robe imbibée collait à ma peau, pourtant, je ne ressentais rien, comme si mes capteurs sensoriels avaient été déconnectés pour me préserver. C'était étrange d'être là dans cet état, isolée, au milieu des rats, une scène répugnante. Mes fesses baignaient dans l'urine, de la bave coulait de ma bouche.

J'ignorais combien de temps durerait ce répit. Quand serais-je à nouveau torturée ? Ces sadiques débordaient d'imagination pour

contraindre un prisonnier à craquer, à renoncer à sa dignité dans l'inhumanité orchestrée. Les rumeurs et les témoignages terrifiants qui entouraient depuis toujours le bâtiment de la Loubianka ne faisaient que renforcer mes craintes. Seule la mort avait le pouvoir de libérer l'âme et l'esprit de celui qui se retrouvait pris au piège entre ces murs imprégnés du martyre des autres. Combien d'hommes et de femmes hantaient cet endroit après avoir succombé à l'acharnement ?

Voyage vers l'oubli

Durant trois jours, j'avais été torturée, interrogée au sujet de ma relation avec le gouvernement français. Ils me soupçonnaient de collaborer, d'avoir transmis des informations à l'ennemi, d'être une taupe au cœur du ministère des Affaires étrangères soviétique, chose que j'avais réfutée en tout point, même dans les pires moments où les souffrances insupportables auraient pu me faire craquer et ainsi me faire avouer des crimes que je n'avais pas commis juste pour qu'ils arrêtent. Mais non, à ma grande surprise, j'avais résisté en maintenant ma version, la stricte vérité, une simple passion amoureuse.

Me retrouver sans repères, à l'agonie, épuisée, les chairs meurtries et le cerveau lavé comme si on m'avait reprogrammée me plongea dans une sorte de léthargie protectrice où plus rien n'avait d'importance, un détachement absolu tant sur le plan physique que psychologique. On m'avait jetée dans une autre cellule, et j'étais allongée sur une paillasse avec comme unique satisfaction une couverture miteuse qui sentait le moisi. Je fixais le mur opposé sans cligner des yeux. Du sang avait coagulé sur ma joue alors que ma bouche semblait collée par la salive séchée.

Mon cœur battait lentement au rythme de mon désespoir. Je n'escomptais plus rien, hormis une mort certaine que j'imaginais se profiler durant mon sommeil lorsque mon corps lâcherait prise. Ça ne me faisait pas peur d'y penser, au contraire même. Après une telle épreuve, deux solutions s'offraient à moi : une sortie honorable ou l'exécution. Que pouvaient-ils attendre de plus ? Cent fois, j'avais expliqué ma version, sans jamais changer un détail. Je savais quand m'accrochant au récit tel qu'il s'était déroulé, j'aurais une infime chance d'être crue. Ni aveu ni soumission face au sadisme et à la cruauté de ces barbares. Le KGB était une police politique au-dessus de tout autre appareil d'État, un service de renseignement et de surveillance très puissant à l'encontre du peuple russe et des visiteurs étrangers. Rien ni personne ne pouvait s'opposer aux méthodes utilisées par ces agents. J'étais donc sans protection, abandonnée à mon sort, prisonnière de cette machine implacable.

Malgré le prix à payer, je ne regrettais pas d'avoir eu cette relation amoureuse avec Charles. J'espérais surtout que son statut de diplomate le mettrait à l'abri, du moins le temps que sa hiérarchie prenne des dispositions pour le faire rentrer en France. Le sacrifice de ma carrière et de ma personne suffirait à éloigner le spectre d'une crise diplomatique entre nos deux pays.

Pour l'heure, je me contentais de ne plus subir les coups. Je voulais juste manger un peu, boire et dormir. Mes ambitions du moment n'allaient pas au-delà de ces simples questions. Comme un animal battu, je me recroquevillai en boule, les bras serrés contre mon buste et mes épaules. Le calme relatif qui régnait dans les geôles de la Loubianka m'apaisa, le temps que mon esprit se déconnecte de l'infâme réalité. Mes paupières étaient lourdes, je ne luttai plus.

Un bruit de ferraille résonna dans la pièce alors que je m'étais enfin assoupie. Je me réveillai en sursaut, le regard effrayé. Il faisait froid. Des hommes en uniformes entrèrent. On me leva de force avant de me menotter. Terrifiée à l'idée de subir à nouveau des brutalités, je tentai de me débattre, puis, consciente du risque d'une telle attitude, je me laissai faire. De toute façon, je n'avais plus l'énergie nécessaire.

Tant bien que mal, je marchai dans le couloir, soutenue par les bras. Il y avait une succession de portes, sans doute des cellules où d'autres civils comme moi croupissaient dans le sang et l'urine. Le silence de ce corridor m'horrifia. Ce fut interminable avant que l'on franchisse le sas de sécurité. Une fois de l'autre côté, nous pénétrâmes dans une pièce propre. Une grande table trônait avec des chaises parfaitement alignées. On me fit m'asseoir au premier rang. Mes gardiens m'entourèrent sans jamais m'adresser la parole, des êtres froids, imperturbables. À aucun moment nos regards ne se croisèrent. J'étais une petite chose à peine vivante, sale et puante, qui survivait miraculeusement aux châtiments infligés. Je n'avais même plus la force de pleurer tant l'humiliation avait depuis longtemps atteint son paroxysme. J'entendais ma respiration, pantelante et saccadée. Qu'allaient-ils faire de moi ? À ce stade, cette question simple et tellement importante n'avait plus d'intérêt. Se la poser relevait d'une certaine forme d'absurdité.

Deux hommes en costume sombre accompagnés d'une femme arrivèrent par une porte dérobée. On me força à me lever. Le trio prit place derrière la grande table. L'un d'eux ouvrit un dossier avant de chausser ses lunettes. Avec ses gros doigts boudinés, il parcourut rapidement ce qui devait être mon cas personnel. Tout cela n'était que de la comédie, une mise en scène destinée à m'impressionner, sûrement une nouvelle méthode pour obtenir des aveux écrits et circonstanciés. Un théâtre de la déraison animé par des juges qui n'en étaient pas, un tribunal fantoche, un simulacre de procès, voilà ce que cela représentait à mes yeux.

Consciente de ce qui se tramait devant moi, alors que le temps semblait suspendu et que le verdict tardait à tomber, je décidai de mettre fin à cette situation insupportable. Les voir se passer des feuilles, dodeliner de la tête et chuchoter m'exaspérait. Je clamai donc mon innocence pour les faits reprochés, en hurlant le prénom de

Charles et en exprimant l'amour que je lui portais. Les gardes qui m'entouraient tentèrent de me faire taire. Je me débattis, crachai sur le visage impassible d'un des membres de cette cour, et les insultai.

Soudain, l'un des juges en costume se leva, frappa du poing sur la table et asséna sa sentence. En quelques secondes, sans procès, sans que je puisse me défendre, je fus condamnée à vingt-cinq ans de prison pour haute trahison envers la patrie, assujettie d'une interdiction de visites en vertu de l'article cinquante-huit du Code pénal de la RSFSR, une mise à l'isolement total dans un établissement spécialisé dont l'adresse ne fut pas mentionnée. Ça me rappelait le livre de Dostoïevski « Souvenirs de la maison des morts », où il décrivait les katorgas, les bagnes datant de l'Empire russe maintenus du temps des bolcheviks, un système de répression employant l'arme des camps comme ultime punition pour les opposants, une œuvre majeure de la littérature concentrationnaire.

Sidérée par l'énoncé et la disproportion du verdict, je m'écroulai au sol, tandis que le trio arbitral quitta la pièce. Les yeux exorbités, j'agonisai sur le carrelage glacial, incapable de crier ou de formuler une simple phrase.

Les gardiens me traînèrent à l'extérieur de la salle. Je n'arrivais pas à tenir sur mes jambes tant la douleur m'accablait.

Une histoire de famille me revint à l'esprit, celle de mon oncle du côté de ma mère qui, durant les années trente, lors des grandes purges de Staline, avait été envoyé au goulag. Personne ne l'avait jamais revu. Ce drame humain se rappelait à moi comme pour me préparer au pire, un sort équivalent, une répétition du malheur. J'étais vidée de l'intérieur, aspirée par l'effroi, consciente que ma vie s'arrêtait là, dans les couloirs sordides de la Loubianka. Charles me croyait morte, c'était mieux ainsi. Il n'aurait pas supporté la vérité, apprendre que j'étais condamnée à survivre dans une cellule pendant un quart de siècle pour le simple fait de l'avoir aimé dans un pays qui n'admettait pas l'amour entre l'Est et l'Ouest. Tout était politique, même ça, au point d'être sacrifiée. En cet instant, j'aurais préféré être exécutée dans une arrière-cour avec une balle dans la nuque. M'imaginer enfermée entre quatre murs, sans visites, sans courrier, sans espoir d'en sortir, sans recours juridique me paraissait intolérable, mais impossible de faire machine arrière, de rembobiner le film et d'échapper à ce destin tragique. Mes pauvres parents ne s'en remettraient jamais. J'étais leur fille unique, leur fierté.

Les gardes m'escortèrent, ou plutôt me portèrent à bout de bras jusqu'au sous-sol du bâtiment. Un fourgon m'attendait. On me jeta à l'arrière sans ménagement comme un animal envoyé à l'abattoir. Je fus enchaînée à une barre en fer telle une victime de l'arbitraire.

Les portes métalliques claquèrent, je sursautai. Effrayée, certaine

de ne plus revoir Moscou, je m'effondrai en larmes. Le plus éprouvant était l'interdiction de téléphoner à mes proches pour les informer de mon sort. Une dernière parole ou un dernier « je t'aime Maman », même ça, je n'y avais pas droit. Je n'étais plus rien, juste un numéro sur un formulaire du KGB, une prisonnière en transit vers les abysses de l'Union soviétique.

Le véhicule démarra vers une destination inconnue, celle de l'enfer, aux confins de mon existence, loin de la civilisation, là où les hommes et les femmes pourrissaient dans la déchéance, un voyage vers l'oubli…

Sans identité

Désormais, je ne comptais plus le temps. L'emprise de la souffrance s'était atténuée au profit d'une forme d'acceptation. Du lever au coucher, les journées d'incarcération s'enchaînaient comme un jour sans fin, une répétition millimétrique où chaque acte imposé était accompli par automatisme. La déprogrammation de ma révolte fonctionnait. Plus jamais je ne m'opposais au système, aux corvées ou aux règles. J'étais seule dans une cellule de huit mètres carrés, sans télé, sans livres, sans codétenues. Mon esprit errait dans les limbes d'un abandon systémique, une stérilisation de la pensée permettant de survivre sans pleurer, en occultant le passé, un déni de protection.

Dans cet établissement réservé aux femmes comme moi, des prisonnières politiques, tout était organisé autour du travail, avec interdiction de parler à mes semblables pendant les heures d'atelier. Six jours sur sept, durant dix heures, j'assemblais des pièces mécaniques, toujours les mêmes, sans comprendre l'utilité finale, une tâche rébarbative qui m'empêchait de réfléchir. Le soir, je faisais ma toilette dans ma geôle. Après, il y avait le repas servi sur un plateau en plastique blanc. Au menu : patates, oignons et cornichons mélangés, accompagnés d'un morceau de pain dur et d'une carafe d'eau. Épuisée, je m'endormais dans le silence total. Nos gardiens veillaient à ce qu'il n'y ait jamais de bruit, aucun débordement n'était toléré. Nous étions devenues des êtres muets, désocialisés, des esclaves lobotomisées aux regards vides, des lémures.

Ma nouvelle existence me faisait penser au chien de la voisine de mon grand-père, qui vivait autrefois dans la campagne moscovite. Cette pauvre bête était toute la journée attachée devant sa niche, au bord du chemin. Un matin de printemps, en se rendant aux champs, les ouvriers agricoles étaient passés devant lui sans remarquer qu'il était mort, étendu dans la même position, la truffe au sol, tout près de sa gamelle cabossée. Désormais, j'étais ce chien, aussi invisible que lui. Je n'avais plus peur, plus d'envie, plus de rêve.

Pour accentuer et surtout accélérer le processus de dissociation mentale de sa propre perception, il n'y avait aucun miroir. Tout ce qui pouvait refléter l'image était banni, même les couverts étaient en plastique. Une fois par mois, on nous rasait la tête, les aisselles, l'entrejambe et le reste du corps. Pas d'ongles longs, pas de montre, pas de bijou, aucun signe distinctif. Ma garde-robe était constituée uniquement de combinaisons blanches, pas de couleurs. La décoration aussi suivait une règle spéciale. Les cellules, les couloirs et les ateliers

étaient peints en noir et blanc du sol au plafond. Et, afin que l'on ne sente pas les odeurs de nourriture, les cuisines étaient installées dans un bloc séparé. Un univers stérile, où aucune sensation sonore, olfactive et visuelle ne devait transparaître. Tout était fait pour que notre cerveau ne soit jamais perturbé par les marqueurs de notre vie d'avant. Le programme faisait référence à une méthode scientifique éprouvée durant les années soixante, intitulée la déconnexion par l'oubli. À mon arrivée, le directeur de la prison m'avait expliqué, avec une certaine passion, son attachement à cette expérimentation menée à grande échelle au sein de son établissement. J'avais aussitôt saisi quel était mon nouveau statut, celui de cobaye au service de la science soviétique.

Deux fois par semaine, j'avais le droit à une promenade individuelle dans une cour entourée de hauts murs, toujours au même horaire, quand le soleil, les jours où il y en avait, était caché par le bâtiment orienté au nord. La règle était simple : au bout de trois ans, si mon comportement était sans reproche, on m'autoriserait à lire certains livres et à posséder du papier et un crayon. Mais d'ici là, je devais me contenter de rien.

Les moments où je me retrouvais en présence d'autres détenues, à l'atelier, nous étions postées de façon à ne voir que le dos de chacune, en étant espacées de cinq mètres. À la fin de la session de travail, nous quittions notre place dans un ordre précis, correspondant au numéro inscrit sur notre uniforme. Nos surveillants armés veillaient à ce que nous ne puissions jamais entrer en contact les unes avec les autres. Nous respections toutes le protocole sans imaginer un seul instant nous révolter, dans le but d'échapper aux terribles sanctions, un système redoutable voué à nous couper du monde extérieur et de toute relation à l'intérieur. Labeur, silence, soumission et propreté, telle était la devise peinte en grosses lettres sur les murs des couloirs.

Un matin, tandis que nous marchions en rang, une femme de mon bloc avait tenté de se suicider en se frappant le crâne à maintes reprises contre l'angle de la rampe. Le temps qu'un gardien accoure, elle avait réussi à transpercer sa tempe, du sang avait giclé partout. Elle s'était écroulée sous les cris horrifiés du groupe présent. Par lâcheté, durant cette scène insoutenable, j'avais fermé les yeux et bouché mes oreilles, mais en les rouvrant, j'avais constaté l'ampleur de son geste. Son corps inerte gisait au sol. On nous avait évacuées dans l'urgence avant de nous enfermer dans nos cellules. L'image avait tourné en boucle dans mon esprit, elle avait eu le cran d'en finir. Moi, j'en étais, hélas, incapable. Souvent, au début, j'y avais pensé, sans pouvoir réellement passer à l'acte, faute de courage. Prisonnière de mon immobilisme, me montrant docile et exemplaire comme exigé, je laissais le temps faire son œuvre en conjecturant qu'un jour mon

quotidien serait récompensé pour bonne conduite.

Quand la nuit tombait, que la lumière de ma geôle s'éteignait, je m'interdisais de songer à Charles ou à mes parents pour ne pas sombrer. À vingt-trois ans, j'avais du mal à concevoir que je ne reverrais pas les miens avant l'âge de quarante-huit ans, une perspective impossible à projeter. La durée de ma peine à effectuer était plus longue que la période déjà accomplie sur terre depuis ma naissance. Comment serait le monde à ma sortie, si j'allais jusqu'au bout ? Le futur m'avait toujours fascinée. Enfant, il m'arrivait de rêver de l'avenir. J'imaginais être plongée dans le coma pendant quelques années. À mon réveil, je découvrais ce que tous étaient devenus. Eh bien là, j'étais en train de vivre la même chose, à la différence que ma mise en sommeil s'apparentait plus à une existence parallèle, un univers ignoré de tous qui subsistait en marge, dans la zone d'ombre d'une patrie flamboyante où chacun jouait un rôle actif pour servir au mieux la nation. On m'avait jetée au rebut, je ne pouvais assister à l'évolution des hommes, ni au progrès tant vanté par le pouvoir central. Je ne méritais plus ma place au sein du peuple novateur des Républiques socialistes soviétiques.

Les notions de joie, de bonheur ou de réussite disparaissaient peu à peu de ma psyché, un effacement du plaisir ressenti au profit du néant. Étonnamment, je m'habituais à l'abîme, un fatalisme renforcé par le contexte extrême de mon incarcération. J'étais désormais conditionnée à survivre ainsi, à ne jouir de rien, à abandonner toute croyance, à n'être plus qu'une stricte machine faite d'os et de chair dont le caractère originel avait été annihilé pour mieux le dissoudre dans cet ensemble uniforme. L'inhibition de l'individu entraînait l'indifférenciation entre le soi et le non-soi. Nous étions, du moins pour certaines, atteintes d'une forme profonde de déréalisation ou de désensibilisation à notre environnement direct. Dans une prison normale pour les détenus de droit commun, ce phénomène n'existait pas du fait des relations sociales, du sport, des activités collectives ou de l'accès à l'information. Ici, tout était gommé à des fins expérimentales. La seule chose positive, s'il y en avait vraiment une, était d'échapper aux tortures et aux maltraitances. Le chemin du renoncement s'opérait sans interaction, par le simple fait de l'impossibilité, de l'inenvisageable. C'était à la fois fascinant et terrifiant de constater le pouvoir surpuissant de l'adaptabilité selon les principes d'un darwinisme dévoyé. La flamme de la vie était en sommeil, une hibernation des sens capable de nous faire accepter l'inadmissible, et abdiquer dans la passivité. L'éloge de la lenteur et de la répétition avait pris le relais de l'ambition. Plus rien ici ne pouvait nous distraire ou détourner notre regard vers la contemplation. Tout paraissait aride, aseptisé, sans relief, sans contraste. J'étais enfermée

dans la linéarité d'un quotidien programmé pour servir l'exigence de certains scientifiques à la solde des politiques, des hommes fous persuadés que le sacrifice d'une partie du peuple contribuait à l'hégémonie d'une idéologie internationaliste face aux dérives de l'Occident.

Je n'étais plus Sofia Pojnova, mais le matricule Z.1235, une femme sans identité…

Les illusions

Quelques semaines après mon emprisonnement, alors que j'effectuais toute seule ma promenade dans une minuscule cour, une douleur physique me surprit, rien de bien méchant, juste un écœurement fort désagréable, mais associé à d'autres signes préalables, je réalisai soudain la dimension de la situation. Une poitrine plus bombée, des tétons durcis, et surtout une absence de règles périodiques alarmante ; de toute évidence, j'étais enceinte, un véritable choc, même si je l'avais pressenti. Désormais, aucun doute n'était possible.

Je repris ma marche tandis que la gardienne était occupée à l'intérieur, de l'autre côté de la porte en acier. Je ne savais que faire, que dire. Me retrouver ici, dans cet état, était impensable, en décalage complet avec les conditions d'une grossesse normale. Charles avait fécondé en moi l'enfant de notre tragédie. Au lieu de célébrer cet événement dans la liesse avec le futur papa et ma famille, je croupissais en enfer, loin des miens et de celui que j'aimais. Ça me démoralisa alors que je luttais chaque jour pour ne pas sombrer, une souffrance de plus qui s'ajoutait à ma peine initiale, une injustice insupportable.

Encore un tour, en suivant la ligne tracée au sol.

Soudain, la porte s'ouvrit, les gonds grincèrent, la surveillante m'ordonna de la rejoindre. Par réflexe, je rentrai mon ventre, même s'il n'avait pas encore grossi, comme si cette femme pouvait deviner mon secret. C'était ridicule de l'imaginer, toutefois, la prudence s'imposait. Dans quelques jours, semaines ou mois, il serait impossible de dissimuler mes rondeurs, surtout lors de la fouille à corps ou durant les séances de rasage. Comment faire ? Se taire ou parler ? Pour l'heure, je craignais trop leur réaction quand ils s'apercevraient de mon état. Dans un premier temps, je pris le parti de garder le silence jusqu'à ce qu'une solution plus réfléchie émerge.

Ce jour était important, celui de mon congé hebdomadaire. D'habitude, j'en profitais pour me reposer, dormir et encore dormir après une semaine de labeur. Mais là, dans ma cellule dépersonnalisée, assise sur le bord de mon lit, mon esprit se focalisa sur l'évidence, ce ventre qui ne cesserait de gonfler. Mon seul espoir : que mon corps comprenne la gravité de ma condition et qu'il masque ma transformation physique. Ma mère m'avait raconté que sa sœur, tombée enceinte sans le vouloir, avait fait ce qu'on appelle un déni de grossesse jusqu'à son terme, terrorisée à l'idée que son père découvre

la chose. C'était un phénomène reconnu par la médecine. Mais pouvait-on le décréter, contrôler ce mécanisme de défense psychique ? Au regard de ce qu'on m'avait expliqué, c'était chimérique, puisque je ressentais déjà le fruit des modifications hormonales, comme les nausées, l'envie d'uriner plus souvent et la tension de la poitrine. Garder l'enfant, la question ne se posait pas en ces termes. Aucun choix ne s'offrait à moi. Avorter de plein gré ou y être forcée, c'était sans doute comme cela que ça finirait. Personne ne pouvait me conseiller, pas même l'infirmière en chef du bloc santé, une femme odieuse, froide et sadique. Une fois, cette garce avait manipulé mon épaule avec brutalité. Elle avait tiré sur les chairs autour de ma cicatrice et m'avait contrainte à faire des mouvements douloureux. Ses petits yeux noirs, son sourire en coin, sa poigne et sa laideur m'avaient terrorisée. Je n'imaginais pas la rencontrer pour lui parler de ma grossesse.

Le temps m'était compté, car, à partir de ce jour et maintenant que j'en étais certaine, chaque heure passée me rapprochait d'une échéance inévitable. Il fallait juste que je repousse au maximum le moment où j'annoncerais mon état à la matonne responsable de mon étage. Au début, une simple ceinture ventrale, fabriquée avec un morceau de drap, suffirait à ne pas éveiller les soupçons. Mais, quand on me raserait le corps dans trois semaines, entièrement nue, ce serait impossible à camoufler. D'ici là, j'avais un court répit pour méditer sur la suite.

Au fond de moi, je voulais le garder, plus que tout au monde. Ce fœtus symbolisait l'amour, la passion entre Charles et moi. Et puis, cela représentait aussi l'espoir, l'avenir, la transmission, des valeurs en opposition complète avec le sort que je subissais entre ces murs de l'indigence. En me caressant le ventre, j'avais l'impression d'être à nouveau une femme, un être respectable, capable d'engendrer la vie.

Plus j'en prenais conscience, plus mon cerveau opérait une forme de métamorphose régénératrice, au-delà même du simple instinct de survie. Il s'agissait d'un bienfait surprenant malgré le contexte, une réjouissance intérieure dont la puissance renforçait un désir inconnu. Au cœur de mon désastre, une lumière jaillissait de mes entrailles, une envie de combattre le drame, un besoin d'explorer l'inenvisageable. Cet événement ravivait l'optimisme et anéantissait la déchéance ordonnée. Je voulais y croire, m'accrocher à cet embryon qui poussait en moi. J'étais le réceptacle d'un être vivant, pur et innocent, vierge des affres de l'existence. Cet enfant à naître m'apparut comme le symbole d'une réincarnation destinée à modifier la trajectoire du mal. Je devais le protéger, tout faire pour qu'il arrive à son terme, pour qu'il ne soit pas condamné avant son premier cri. Je me sentis investie par cette mission suprême, au-delà du simple rôle d'une mère en

devenir. Me focaliser sur sa naissance me permettrait de concevoir mon incarcération sous un autre angle, de me réaffirmer en tant que Sofia.

Presque souriante, je m'allongeai sur mon matelas, relevai les jambes et passai les mains sur mon ventre. Dans un mouvement circulaire, j'effleurai ma peau, je lui diffusai des ondes positives, une manière de me rassurer, de me connecter à la célébration de ma gestation. Évidemment, dans un monde parfait, j'aurais voulu partager ça avec Charles, hurler à tous notre bonheur. Une flamboyante énergie m'enivra au point de soustraire mon malheur à l'éventualité d'une félicité méritée.

C'était agréable de fermer les yeux, de me laisser porter par l'imaginaire, de renouer avec la perspective de croire à nouveau. J'étais bien, détendue, à l'écart de la noirceur qui ornait mon quotidien. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas ressenti une telle plénitude. Je m'y accrochai, heureuse ou naïve. Pendant quelques instants d'évasion, j'oubliai les déchirures. Mon esprit s'apaisa, mon corps se relâcha comme dans une bulle cotonneuse où rien de mauvais ne pouvait m'atteindre. Le silence régnait. Charles se tenait à mes côtés, bienveillant, amoureux, et nous profitions d'une belle journée d'été pour nous délasser au bord d'un lac. J'entendais le murmure de l'eau et le frémissement dans le feuillage des bouleaux. Au loin, des enfants jouaient, un chien aboyait. Nous étions libres de nous aimer, de nous projeter, d'entrevoir l'avenir ensemble, un rêve éveillé dont le film s'étirait au gré de mes pensées. Je fantasmais la représentation d'un idéal inaccessible, l'illusion poétique d'une fiction qui aurait pu être la mienne, la nôtre. Depuis ma condamnation, je m'étais interdit de me remémorer le passé dans le but de me protéger, mais là, en ce jour si extraordinaire, je désirais, à ma façon, solenniser ma grossesse, acter l'événement pour ancrer dans ma psyché un marqueur euphorique. L'influence cérébrale, l'autopersuasion me permettraient de basculer dans un univers parallèle, un sas hermétique aux maux, un lieu virtuel de célébration afin que mon enfant en ressente les bienfaits dans chacune de ses cellules. Une force décuplée m'envahit, j'allais devenir mère.

Après une longue et profonde réflexion sur le sujet, je pris la décision irrévocable de garder le bébé, de me battre, d'imposer le rebond de mon destin à ceux qui me considéraient comme un simple numéro, un cobaye expérimental. Être enceinte m'offrirait peut-être une porte de sortie. Je serais transférée dans un établissement plus adapté où je pourrais dignement voir mon enfant tout en effectuant ma peine. Une prison pour jeunes mamans, cela devait certainement exister. Mon plan consisterait à cacher le plus possible mon état, à

repousser l'échéance pour mettre mes geôliers devant le fait accompli, qu'on ne puisse plus intervenir médicalement. Un seul objectif remplirait désormais mes journées : accoucher et donner naissance à l'enfant de Charles…

Irina

Deux jours avant mon accouchement, on m'avait installée à l'infirmerie de la prison afin que je me repose. Mon état de santé risquait de s'aggraver à cause d'une hypertension gestationnelle et des possibles complications liées. J'étais donc convalescente, mais l'administration s'était opposée à mon transfert dans un hôpital civil, à mon grand regret.

Ma grossesse, dissimulée jusqu'au quatrième mois, n'avait pas surpris les responsables de l'établissement. Aucune prise en charge particulière, rien n'avait modifié mon quotidien. Pas de régime de faveur ni d'accompagnement psychologique, juste une simple surveillance assurée par l'équipe médicale. Personne ne m'avait reproché mon état, à tel point que cela m'avait beaucoup troublée. Se sentir ignorée, incomprise faisait partie du dispositif, une forme de mépris poussé à l'extrême. Jamais une gardienne ne m'avait posé une question quant à mon statut de femme enceinte ou celui de future maman. Je n'avais eu aucune réponse à mes interrogations concernant l'après, et surtout l'avenir de mon enfant. Accumulée à la fatigue et au stress, une angoisse lancinante m'avait rongée de l'intérieur. Encore une fois, j'avais été inconsidérée, déshumanisée, abandonnée à mon sort, et ma grossesse n'y avait rien changé, au contraire même. Pour eux, mon état représentait une variante expérimentale enrichissante dans le cadre de leurs observations, comme on l'aurait fait avec une rate de laboratoire.

Face à ce terrible constat, du haut de mon impuissance, après des jours, des semaines et des mois passés entre ces murs, mon ressenti patriotique s'était inversé au profit d'une détestation assumée de l'idéologie soviétique. Cette prise de conscience due à un rejet factuel et contextuel renforçait les doutes endormis depuis ma jeunesse. En quittant la trajectoire de l'excellence, le système m'avait broyée, et ce dès mon interrogatoire prolongé dans les caves de la Loubianka avant de subir un jugement expéditif qui m'avait conduite dans cette prison infâme. Avec du recul, j'aurais dû fuir à l'Ouest en utilisant les réseaux de Charles, mais à l'époque, je croyais encore aux valeurs enseignées, aux bienfaits de notre vision collective, aux progrès du communisme, au projet de transformer l'homme selon les principes fondateurs du marxisme-léninisme. Tout cela n'était en réalité qu'une machination à grande échelle, orchestrée en vase clos, sans contre-pouvoirs, une mise sous cloche d'un peuple ignorant. Ma position victimaire renforçait ce sentiment d'exaspération à l'encontre de mes bourreaux, des politiques

et des soldats zélés aveuglés par la propagande et la notion d'appartenance. Charles, en son temps, m'avait quelque peu ouvert les yeux sur sa perception de notre modèle, un sujet qui parfois avait suscité des débats bien corsés. J'aurais dû l'écouter, au lieu de défendre scolairement les avantages soviétiques versus les atouts du reste du monde. Désormais, je découvrais l'envers du décor, le vrai visage de l'ogre rouge, ce monstre tentaculaire, hégémonique, impersonnel qui dévorait avec délectation toute forme d'opposition. Mon enfant, dont je ne connaissais pas encore le sexe, naîtrait dans les pires conditions qui soient données à une femme pour accoucher. Mon dégoût était à son paroxysme à l'égard du projet civilisationnel du soviétisme, un mensonge d'État, une manipulation des masses à des fins inavouables. Intellectuellement, je rejetais tout le discours auquel j'avais adhéré dans le but de m'élever dans la hiérarchie de l'appareil, une réfutation globale et sans regret. J'assumais donc ma position de dissidente, de prisonnière politique. J'avais été condamnée pour un crime que je n'avais pas commis. En m'envoyant ici purger ma peine, j'étais devenue ce qu'on m'avait reproché d'être. Comble de l'aberration de ce mécanisme destructeur, sans le vouloir, ils avaient fait de moi celle que je n'avais jamais été.

Allongée sur le lit, au milieu de cette chambre qui sentait l'éther, dont les fenêtres plongeaient sur l'horizon oublié, je découvris un paysage sauvage que je n'avais pas vu depuis neuf mois. C'était fascinant et hypnotique de regarder dehors, d'observer la vie, les arbres, les champs, l'ondulation des hautes herbes. Une émotion écrasante s'empara de mon esprit troublé par cette contemplation du bien, un tableau de la liberté inaccessible, mais tellement réelle. Je tendis deux doigts en fermant un œil, fit semblant de toucher les éléments extérieurs comme si je marchais au cœur de cette nature infinie, que mon corps et mon âme fusionnaient avec la pureté sensorielle d'une déambulation bucolique. Derrière les grilles de l'enfer, j'admirais ce paradis interdit. Une larme chaude coula le long de ma joue.

Après une série de violentes contractions, la poche des eaux se fissura. Un mal de dos fulgurant m'étreignit, je criai. L'infirmière, assise à son bureau derrière la vitre, leva la tête. Sans empressement, elle décrocha le téléphone en vue d'alerter le médecin. D'un pas nonchalant, elle pénétra dans ma chambre. Je souffrais le martyre, mes draps étaient trempés. De nouvelles contractions s'enchaînèrent à intervalles réguliers. Elle approcha. D'un geste brutal, elle écarta mes cuisses pour m'ausculter tandis que je serrais les poings.

Étonnamment, j'avais l'impression de mieux respirer, que mon ventre était plus bas, que le bébé était descendu vers le bassin. Le moment fatidique arrivait. Des crampes et des élancements aux

jambes prirent le relais.

Le visage en sueur, je fus envahie par une terrible angoisse. J'y étais. En position adéquate, je ventilai et poussai. Enfin, la porte s'ouvrit, le médecin apparut en blouse blanche. Il se lava les mains en m'observant. Je l'implorai d'agir au plus vite. L'homme, d'une cinquantaine d'années, chuchota à l'oreille de l'infirmière. Chacun prit place devant moi. D'un ton directif, il m'ordonna de pousser fort. Je sentis ses doigts sur mon ventre et mes cuisses, ça me dégoûta.

Mon col était dilaté. Encore une fois, je poussai de toutes mes forces afin de faire sortir le bébé. L'opération se répéta. Soudain, je fus libérée, la tête était passée. Le docteur tira sur les épaules pour accompagner la phase d'expulsion. Le reste du corps suivit. Un soulagement extrême ponctua ce combat pour la vie lorsque j'aperçus la totalité de ce petit être.

Un cri strident retentit dans la pièce après que la soignante eut coupé le cordon ombilical. Elle frappa sur les fesses de mon bébé, la tête en bas afin d'être certaine qu'il vivait. Les yeux grands ouverts, je contemplai mon adorable fille dont le crâne était recouvert d'un duvet blond. Sans ménager mon bonheur, je tendis les bras pour qu'on me la donne. L'infirmière hésita. D'un regard en coin, elle chercha l'approbation de son supérieur. Il hocha le menton en guise d'autorisation, tandis que mon utérus se contractait en vue de rejeter le placenta.

Emmitouflée dans un drap propre, elle fut posée sur mon ventre. Je pus la serrer contre ma poitrine, caresser sa joue et l'embrasser sur le front. Cet instant magique de communion entre une mère et son nouveau-né ne dura que peu de temps. Contre toute attente, le médecin voulut la saisir. Il fronça les sourcils quand je lui opposai une certaine résistance. Je ne comptais pas la quitter. Je désirais profiter de ce moment tant attendu, me présenter, prononcer le prénom que j'avais choisi, Irina, en souvenir de ma grand-mère. L'infirmière m'expliqua qu'elle devait être lavée et qu'il fallait vérifier ses fonctions vitales, son rythme cardiaque, sa tension artérielle et bien d'autres choses. Alors, croyant bien faire, je la laissai partir dans les bras de cet homme tout en lui parlant de loin. Irina disparut dans une pièce attenante.

Quelque peu soulagée, fière d'avoir réussi mon accouchement sans graves complications, je soupirai avant de boire le verre d'eau posé sur ma tablette pendant que la soignante s'éclipsa à son tour.

Plus de cris, plus de pleurs de l'autre côté de la cloison. Un silence étrange, assourdissant déclencha en moi un sentiment de panique. Je hurlai le prénom de ma fille afin qu'on me la ramène au plus vite. Mais rien ne se passa. Je demeurai désespérément seule dans cette chambre austère.

Dans l'incompréhension du moment, je voulus me lever pour savoir. Alors que j'avais à peine mis un pied au sol, non sans difficulté, le médecin réapparut accompagné de deux gardes. Assise sur le bord du lit, je l'interrogeai. Il s'avança en pinçant les lèvres comme pour m'annoncer une mauvaise nouvelle. Terrifiée, je m'étendis, ma nuque s'enfonça contre l'oreiller.

L'homme m'informa sans ménagement que ma fille ne me serait jamais rendue, qu'elle serait placée dans une maternité spécialisée avant d'être élevée dans un orphelinat d'État. Il précisa, avec un cynisme désarmant, que ma petite Irina était la propriété de la nation soviétique en dédommagement du crime que j'avais commis, en remplacement de ma défaillance.

La fureur m'envahit. Je me redressai tant bien que mal pour lui sauter à la gorge et le rouer de coups, mais les matons saisirent mes bras et me forcèrent à m'allonger. L'un d'eux me menotta au cadre du lit. En rage, je me débattis jusqu'à ce que mon poignet soit en sang, cisaillé par l'entrave. Je hurlai à en mourir. De la bave coula de ma bouche, mes yeux exorbités fusillèrent du regard celui que j'aurais voulu tuer et qui s'approcha de moi, une seringue à la main. Les deux hommes en uniforme me ceinturèrent le temps que l'injection soit administrée.

En quelques secondes, ma vue se troubla, les bruits disparurent, mes paupières se fermèrent. Je luttai en prenant conscience qu'ils m'avaient tout pris, ma jeunesse, ma dignité, mon amour, et maintenant ma fille. Je sentis ma tête tomber en arrière, c'était fini. Le vide, puis le noir, je n'existais plus…

Carnac – France

Juillet 1994

9 – Au clair de lune

Villa de la famille Verban

Un long silence ponctua mon propos. Nous nous regardâmes sans bouger, face à face dans le salon de jardin. Je soupirai, soulagée de lui avoir raconté mon histoire, mais je redoutais sa réaction quant à l'existence de l'enfant de Charles.

Elle se leva sans rien dire, puis traversa la pelouse en direction de la maison. Je l'observai, terrifiée à l'idée qu'elle me rejette. Elle disparut, c'était troublant.

Je décidai de l'attendre, de ne pas brusquer les choses. La nouvelle l'avait certainement bouleversée. Apprendre en une seule journée que son défunt mari avait eu une fille avec une femme russe était sans doute beaucoup trop. Je n'avais pas eu d'autre choix que de me confier à la veuve de Charles, je lui devais la vérité. Les secondes et les minutes défilèrent. Je me sentis gênée, pas à ma place.

Tandis que je perdais espoir, Élyse me rejoignit dans le jardin avec une bouteille de vin. Elle se rassit dans le fauteuil en osier, puis, d'une main tremblante, nous servit. Je m'efforçai de me taire afin de recueillir son ressenti, sans l'influencer.

Élyse avala une longue gorgée, je fis de même. Elle me fixa droit dans les yeux, posa son verre bruyamment.

— Personne ne pourra jamais vraiment comprendre ce que vous avez enduré. C'est horrible ! Je suis une femme, j'ai aimé Charles et j'ai eu des enfants avec lui. Vu de France, il est inconcevable d'imaginer un tel calvaire, une telle barbarie. Ma souffrance est incomparable et je n'ai pas les mots justes. Ça me laisse presque sans voix.

— Vous n'avez pas à comparer nos drames respectifs. Chacun vit et voit les choses de son propre prisme, c'est pourquoi je m'étais toujours interdit de raconter mon incarcération, et surtout mon accouchement. Vous êtes la deuxième personne à qui je confie mon secret, en moins d'une semaine. Le reportage a tout déclenché. Je me suis livrée à ma meilleure amie à Moscou, Svetlana. À ma sortie de prison il y a deux ans, j'ai préféré taire mon passé, avancer sans me retourner afin de me reconstruire. Je n'étais pas préparée à tout ça, à voir Charles à la télé, à faire ce voyage, à vous rencontrer. Tout s'est précipité. J'ai douté jusqu'au dernier moment avant de prendre contact, de m'imposer à vous et votre famille, et bien sûr sans savoir

que Charles était décédé, autrement, je ne serais jamais venue dans ce pays, lui qui me croyait morte… J'ai parfaitement conscience de vous infliger un supplice supplémentaire alors que vous n'avez rien demandé.

— Sans vouloir être désagréable, il est vrai que vous auriez pu m'épargner tout ça !

— Vous avez raison, je n'aurais pas dû revenir, mais c'était plus fort que moi, certainement égoïste de ma part. J'ai vu en vous une femme bien, aimante, qui a partagé la vie de celui que j'ai tant chéri à l'époque. Je me suis dit que nous pourrions nous entendre, faire connaissance, nous souvenir de lui, évoquer nos malheurs. Personne d'autre que vous ne peut véritablement saisir toute cette douleur, elle nous unit. C'est une tragédie commune.

— Si ce n'est que vous ne vous êtes pas souciée des dégâts que cela pourrait occasionner en débarquant comme ça chez des étrangers, en m'envoyant au visage, pour être polie, les atrocités que vous avez endurées, tout cela parce que vous avez aimé un homme durant quelques mois, dans un autre monde, il y a plus de vingt-deux ans… Ne croyez pas que je ne vous plains pas. Chacun a ses drames, ses secrets, ses démons à combattre. Votre choix délibéré, par deux fois, de venir semer le trouble, même si ce n'était pas votre intention, est difficile à accepter. Je n'aurais jamais voulu vous connaître ! Désormais, il est trop tard.

— Je comprends, Élyse. J'ai gâché vos belles vacances avec mon récit de femme torturée, d'enfant volé. Ce n'est pas convenable d'entendre ça dans votre joli univers. La guerre, la misère, la folie des hommes et la pauvreté ne doivent surtout pas perturber l'équilibre familial des privilégiés, de ceux qui ont tout et peuvent changer de chaînes quand des images trop choquantes apparaissent sur l'écran. Pourtant là, il s'agit de votre vie, de la mienne, de Charles que nous avons aimé, l'une après l'autre. Ne dit-on pas que le mariage se conçoit pour le meilleur et pour le pire ? Eh bien, nous y sommes. J'ai eu un bébé avec lui, comme vous. C'est un héritage commun que nous devons assumer sans nous opposer.

— Me rendre coresponsable est une manière de ne pas supporter seule votre terrible destin. Je n'ai rien à voir avec toute cette histoire.

— Et le fait que votre défunt mari soit le père de mon enfant ne vous traumatise pas ?

— Il est mort sans savoir, alors je n'ai pas envie de rajouter un drame de plus pour les membres de ma famille, surtout vis-à-vis de mes deux fils. Je n'en parlerai pas.

— Vous êtes froide, si distante… Peut-être aurais-je fait la même chose à votre place, ou pas. De toute évidence, mon affaire ne sera jamais résolue. Je vais regagner la Russie plus triste et désarmée.

— Quelle affaire ?

Sa question prouvait bien qu'elle m'entendait sans vraiment m'écouter, trop pressée que je quitte sa maison pour ne jamais revenir. Élyse ne me serait pas d'un grand secours concernant la mission première que je m'étais fixée en arrivant en France : revoir le père de ma fille. Après un long soupir évocateur, je lui répondis.

— Je suis venue pour rencontrer Charles, lui dire que j'étais vivante et libre, mais également pour lui demander de l'aide… Quand je suis sortie de prison en 1992, libérée par le nouveau pouvoir en place après la chute de l'URSS, mon obsession a été de retrouver Irina comme n'importe quelle mère l'aurait fait. J'ai donc harcelé l'administration afin d'avoir accès aux archives. Malgré un changement de régime et le bouleversement géopolitique de la Russie, je n'ai jamais réussi à débuter une véritable enquête. Mon statut d'ex-détenue n'a pas arrangé les choses. Sans soutien, sans réseau et sans argent, impossible d'investiguer ou d'obtenir des renseignements fiables auprès des fonctionnaires, les mêmes qu'avant. J'ai été naïve de croire que les hommes et les femmes évolueraient aussi vite, qu'ils s'adapteraient au nouveau contexte intérieur. Non, en quelques mois, dans un pays sinistré, ruiné, chacun pensait à lui, à sa survie. Mon histoire n'intéressait personne. J'ai abandonné un an plus tard, épuisée, découragée par le système. Cette incapacité à remonter le fil du temps depuis mon accouchement, à suivre les traces d'Irina dans une institution, m'a plongée dans une grave dépression. Et puis, au bout d'un long tunnel, je me suis résignée. J'ai accepté l'insupportable en me disant qu'un jour, sans le savoir, je croiserais ma fille dans la rue, une perspective sinistre, mais réaliste au regard de la situation. J'ai gardé tout ça pour moi, sans jamais me confier, jusqu'au jour où le visage de Charles est apparu sur l'écran de télévision de mon amie Svetlana. Un espoir inimaginable m'a traversée, l'idée d'une possibilité. Mon plan s'est construit dans ma tête : le retrouver et solliciter son appui. J'ai supposé qu'il pourrait facilement utiliser ses réseaux diplomatiques afin de localiser sa fille, notre fille née du fruit de notre amour passionnel… Voilà pourquoi je suis chez vous !

— C'est touchant, Sofia. Émouvant ! Cependant, il est mort et je ne peux rien pour vous.

— Oh si ! En tant que femme de diplomate durant toutes ces années, vous avez obligatoirement noué de bons rapports avec des épouses d'hommes influents. Je le sais, c'est évident, ne le niez pas. Les gens comme vous ne vivent que par le relationnel. Élyse, je vous demande un coup de main, à la hauteur de vos capacités. Ce sera toujours mieux que rien. Après tout, vous ne prenez aucun risque.

— Sofia, sans vouloir vous manquer de respect, vous êtes aveuglée par votre tragédie, à aucun moment vous ne vous mettez à ma place. C'est incroyable de voir ça ! Merde ! J'ai une vie, une intimité, des enfants, une famille, une histoire personnelle avec Charles. Et vous, vous espérez que la veuve de votre ex-petit ami remuera ciel et terre pour retrouver une môme inconnue de nous tous. C'est impossible, inapproprié ! Je ne peux pas, et je ne veux pas m'impliquer dans une telle aventure…

— Ah, vous appelez ça « une aventure » ? Encore une fois, je suis trop naïve. Vous avez raison de me sermonner. Comment une pauvre Russe, ancienne taularde, fauchée, résidant dans un immeuble délabré de la banlieue de Moscou, peut-elle exiger d'une femme comme vous la moindre parcelle de compassion, une quelconque solidarité en mémoire de Charles ? Nous ne vivons pas sur la même planète. Élyse, vous incarnez parfaitement l'individualisme de la société capitaliste. Je vous plains de n'être qu'une consommatrice, une passionnée de shopping, une héritière, une épouse de. Elles sont là vos limites, celles de la clôture de votre jardin, si magnifique soit-il. Ma présence vous perturbe, elle dérange l'ordre établi.

Élyse ne riposta pas. Agacée, elle se resservit du vin. Moi, je n'avais pas l'esprit à boire. Après une soirée bien arrosée en compagnie de ses amis du même milieu, l'alcool commençait à faire effet, son regard n'était plus pareil. Elle dissimulait son égoïsme dans l'ivresse, refusant d'affronter la réalité. J'attendais le moment où elle me foutrait dehors en hurlant. Au vu de son attitude, je ne regrettais plus d'être venue tout lui révéler.

Soudain, elle éclata de rire. Surprise, je secouai la tête, navrée de la voir ainsi. Elle pointa son doigt vers moi, en finissant le fond de son verre.

— Vous croyiez quoi ? Que j'allais verser une larme en vous écoutant ? Dites ce qui vous chante, après tout, je m'en fiche ! Crachez votre haine sur moi. Allez-y, si ça peut vous soulager ! Demain matin, je vous aurai oubliée. Pauvre fille ! Vous voulez du fric ? OK, je vais vous en filer, mais après, vous dégagez d'ici… Alors, c'est quoi, votre prix ? Combien pour le dérangement et tout le reste ? Donnez un chiffre.

— J'ai honte pour vous. Si Charles vous…

— Oh non, pitié ! Épargnez-moi ce registre ridicule. Là, vous rabaissez le niveau, Sofia. En fin de compte, je, je… euh… Je vous aime bien. Je dois reconnaître que vous avez du sang froid, un certain culot pour… oh putain ! J'ai fait tomber la bouteille !

— C'est bon, je m'en occupe… Arrêtez de boire et allez dormir,

nous nous sommes tout dit. De toute façon, vous n'êtes plus en état de parler. Sachez qu'au fond moi aussi je vous aime bien. On n'était juste pas faites pour nous rencontrer dans ce contexte. C'est comme ça. L'histoire aurait pu se dérouler autrement… Je vais retourner dans mon pays pourri, comme vous dites, reprendre ma vie de merde, fermer ma gueule et ne plus ennuyer personne avec…

— Attendez, Sofia ! Ne partez pas tout de suite. Si on allait marcher sur la plage. Il y a une superbe lune ce soir. Regardez, c'est magnifique.

— Pourquoi pas, mais vous me tenez le bras. Ça va vous dessaouler un peu.

— C'est bon… Hop, je tiens debout. J'ai envie d'entendre les vagues. On y va !

Élyse se dirigea vers le boulevard. Inquiète, étant donné son état, je la rattrapai. Nous traversâmes ensemble. Je la soutenais, elle riait. Je me demandais comment réagir, elle n'était plus la même.

Sur la plage, elle se mit à courir vers les flots, Élyse devenait ingérable. Au bord, elle se déshabilla entièrement. Je tentai de la raisonner, elle ne m'écouta pas. Je craignais qu'elle ne se noie. Alors, je me précipitai après avoir ôté mes sandales. Par chance, la mer était calme. Quelques vagues nous aspergèrent, ma robe était trempée. Élyse, complètement nue, se jeta dans l'océan.

— Charles, Charles, hurla-t-elle en levant les mains vers le ciel étoilé.

J'avais de l'eau jusqu'à la taille. Élyse revint vers moi en nageant. Elle se marrait, gesticulait dans tous les sens. Soudain, elle se redressa et me serra contre elle, c'était gênant.

— Si Charles nous voit de là-haut, il doit bien rigoler.

— Sans doute… Bon, rentrons maintenant.

— Non, un dernier tour et j'arrive… Ça fait un bien fou de se prendre une cuite et de se baigner à poil comme on le faisait à vingt ans ! Vous ne faisiez pas ça, en Russie ?

— Si, dans des lacs.

— Alors, venez avec moi. Enlevez votre robe. C'est tellement agréable de se sentir libre, nue.

— Je n'ai pas vraiment la tête à ça. Désolée de ne pas partager votre délire.

— Oui, oui, je sais… Vous avez tort de ne pas lâcher prise. Profitez un peu. On ne va pas rester comme deux veuves à pleurer le passé toute notre vie. On est encore jeunes et en bonne santé.

Oublions, vivons !

— Sauf que moi, demain, je retourne dans l'enfer de ma Russie, pendant que vous savourerez un cocktail sur la terrasse de votre villa, entourée de vos fils et de vos amis. Le réveil ne sera pas le même.

— Justement ! Jouissez du moment présent.

Élyse semblait retrouver un peu de cohérence dans ses propos. Cette baignade la revigora plus vite que je ne l'avais imaginé. Elle sortit de l'eau en courant. Je la suivis jusqu'à ses affaires posées sur le sable.

Une fois rhabillée, elle frappa dans ses mains comme pour donner le signal. Je saisis qu'il était temps pour moi de partir, de lui dire au revoir.

— Je vous raccompagne, et après, je rentre à l'hôtel.

— Pas question. On va siroter une tisane au salon, histoire de se réchauffer. Votre robe est trempée, je vais vous en prêter une.

— Non, non. C'est très gentil, mais je pense que…

— Arrêtez, ça va, on peut discuter normalement… Excusez-moi pour tout à l'heure, je n'aurais pas dû vous parler comme ça.

— Tout va bien, je comprends. Moi aussi, j'ai prononcé des mots un peu durs.

— Donc, nous sommes quittes. Allons boire cette infusion.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée. Pardon, Élyse, de gâcher la fête, mais nous ne serons jamais amies, vous en avez conscience. C'est préférable d'en rester là. On s'est déjà tout dit.

— Pourquoi êtes-vous si glaciale ? Laissez votre souffrance de côté, détendez-vous. On pourrait considérer la chose différemment.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, je ne sais pas. Disons qu'au fond de moi… oh et puis non, rien, vous avez raison.

— Vous voyez ! Allez, rentrons. Moi, je disparais de votre vie.

— Alors on se sépare comme ça, ici, sur cette plage ?

— C'est mieux ainsi. Vous n'êtes plus saoule et je suis très fatiguée. Chacune poursuit sa route, nous ne nous recroiserons jamais. Je suis désolée d'avoir fait irruption comme ça, sans prévenir.

Je pris le chemin de l'hôtel. Dans mon dos, Élyse cria.

— Attendez, Sofia ! Donnez-moi au moins votre adresse en Russie.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous écrire, garder le contact. Je n'en sais rien !

— Vous n'aurez qu'à demander à votre copain hôtelier, il a photocopié mon passeport… Un conseil, oubliez notre rencontre. Moi,

c’est ce que je vais faire.

Je marchai seule dans la nuit. Élyse était déjà rentrée chez elle, je ne la voyais plus. Au loin, j’aperçus un groupe de jeunes autour d’un feu. Leur insouciance et leurs rires provoquèrent en moi une forme d’aigreur insupportable. Je voulais fuir cet endroit, regagner Moscou, faire abstraction de cette escapade, ne plus penser à tout ça, et surtout accepter de ne jamais retrouver ma fille.

Ce voyage en France s’écourtait plus vite que prévu, un échec sur toute la ligne. J’avais perdu mon temps, mon énergie. Tous mes espoirs s’étaient évanouis sur cette plage de l’Atlantique. Svetlana avait raison, j’aurais dû l’écouter, ne pas m’entêter, ne pas rêver, laisser le passé derrière moi.

Demain, à l’aube, je me dirigerais vers Paris, puis l’aéroport. Je changerais mon billet pour un vol retour dans la journée. Charles était mort. Je ne savais même pas où il était enterré. Je soupirai en secouant la tête, ravagée par le désenchantement…

PARTIE III

10 – Champagne

Moscou, septembre 1994

À la fin du mois d'août, l'entreprise de télécommunication dans laquelle je travaillais avait été privatisée et démantelée en partie par de nouveaux propriétaires privés, des hommes d'affaires sans scrupule, uniquement intéressés par l'appât du gain et l'opportunité de mettre la main sur une enseigne d'État. Dès lors, j'avais quitté mon poste et j'étais à la recherche d'un emploi. Comme je détenais encore de l'argent dans ma cagnotte, mon voyage en France ayant été écourté et Svetlana ayant accepté que je rembourse son prêt plus tard, j'avais décidé de changer de vie, de prendre ma part dans le système et de m'adapter plutôt que de rester crever en banlieue et de ressasser mon passé en plus de l'échec de Carnac.

J'avais dégoté un petit appartement en centre-ville, dans un ancien hôtel particulier qui servait autrefois de logement de fonction à la famille d'un haut dignitaire du Parti. Après la chute de l'URSS, le gouvernement de la nouvelle Russie avait mis en vente un grand nombre de bâtis pour renflouer les caisses de l'État. Cette magnifique demeure était désormais occupée par un couple franco-allemand venu s'enrichir à Moscou sur les cendres encore fumantes de l'Union soviétique, des gens fortunés sans enfant qui avaient transformé les chambres du dernier étage jadis attribuées au personnel. J'avais négocié avec le mari le contrat de location, il parlait parfaitement ma langue natale. En contrepartie d'un abaissement du loyer, j'enseignerais le russe à sa femme trois soirs par semaine. Rassuré de voir mon niveau d'instruction et ma bonne tenue, il avait accepté le marché.

Voilà, je venais de signer mon premier « deal » commercial en économisant plus d'un tiers du loyer mensuel. J'étais logée dignement à quelques pas du Kremlin, dans un quartier historique, au cœur du nouveau système. Depuis le jardin, un escalier de service rejoignait le dernier niveau sans passer par les pièces principales, une configuration me permettant d'être indépendante et surtout sans surveillance particulière. Des travaux importants avaient été entrepris juste après l'acquisition, deux ans auparavant, tout était neuf ou restauré, même la grille qui clôturait la propriété. Le plus impressionnant à mes yeux était de me dire que je vivais dans une somptueuse demeure uniquement accessible par un portail électrique sécurisé avec caméra et digicode. C'était le grand luxe, à l'opposé du

trou dans lequel je m'étais retrouvée après ma sortie de prison. À ce sujet, mon propriétaire ignorait tout. Je m'étais inventé une histoire cohérente, fondée sur un poste d'attachée diplomatique à l'ambassade soviétique à Paris, un mensonge basé sur une vérité quelque peu détournée. Ma maîtrise parfaite du français et la description de l'ambassade en France avaient levé les doutes. J'étais une femme libre, sans enfant, une ex-diplomate à la recherche d'une nouvelle vie dans un pays gangréné par les mafias en tous genres. J'avais payé le premier mois, cash, en dollars.

En ce jour de fin d'été où le soleil brillait, je m'étais donné pour objectif de trouver un emploi, si possible pas trop loin de mon domicile. Cette exigence me permettrait de rester dans le centre-ville, de ne pas emprunter les transports en commun. Je ne voulais plus côtoyer la misère et l'insécurité. Passer des heures matin et soir dans un bus au milieu de travailleurs pauvres, non, il n'en était pas question. J'avais désormais une adresse prestigieuse et des ambitions affichées, à mon tour d'avoir une part du gâteau. Je voyais tellement de gens riches autour de moi que c'en était choquant. Ici, au cœur de la capitale, il y avait plus de Mercedes neuves que de Volga ou de Lada sur les grands boulevards. Avant de dénicher mon logement, j'avais investi sur ma personne en m'offrant les services d'un salon-coiffeur et un passage chez l'esthéticienne. Malgré les années de prison, j'avais conservé une certaine allure même si quelques rides sillonnaient mon visage. Les hommes me regardaient encore, un atout non négligeable dans ce nouveau monde où l'apparence physique comptait tout autant que de bonnes qualifications professionnelles. Partant de ce constat, j'avais mis toutes les chances de mon côté afin de séduire mes interlocuteurs, en plus d'un passé quelque peu redoré sur le papier. Je racontais toujours la même histoire.

Ce matin, forte d'une recommandation écrite par la femme de mon propriétaire, je me rendais vers un hôtel récemment implanté à deux pas de la place Rouge, une enseigne américaine exhibant ostensiblement ses cinq étoiles sur la façade, le Stars Hôtel Moscou. Ici, je ne risquais pas de faire l'objet d'une enquête approfondie. Aucun Russe ne dirigeait les lieux, et le manque de personnel chevronné faisait défaut. Il suffisait d'être présentable selon les critères occidentaux, de parler couramment deux langues et d'afficher une bonne formation dans un domaine d'expertise. En ce qui me concernait, je cochais toutes les cases, excepté mes vingt années effectuées en prison, mais ça, personne ne pouvait s'en douter sans questionner l'administration judiciaire qui, en cette période de troubles majeurs, avait d'autres choses à faire que de répondre à des sociétés étrangères fraîchement établies pour faire fortune. J'avais donc de grandes chances de passer à travers les mailles du filet.

J'avais également fait quelques emplettes dans un magasin chic et moderne, sans trop dépenser, en vue d'arborer le look d'une femme européenne, et non pas de ressembler aux Russes postsoviétiques issues du peuple qui cultivaient pour la plupart une apparence très punk ou rock, avec les cheveux décolorés et les ongles roses ou noirs, sans oublier la veste en cuir. Moi, je visais le haut de gamme, l'élégance à la française, puisque, selon mes dires, j'avais fait une carrière diplomatique au pays de la mode.

Après une petite marche dans les rues bondées, j'arrivai enfin devant l'entrée de ce prestigieux établissement tout neuf. Des voitures de luxe étaient garées aux abords. Un portier s'occupait d'orienter les clients ou de solliciter la présence d'un chasseur. J'observai l'effervescence qui entourait cet endroit somptueux. Chaque détail comptait, et comprendre le fonctionnement de ce rouage bien huilé m'aiderait à préparer mon entretien d'embauche prévu dans moins d'une heure. J'avais du temps devant moi pour m'immerger à l'intérieur, endosser le rôle d'une touriste.

Le tapis rouge foulé et les portes dorées dépassées, je pénétrai dans le grand hall recouvert de marbre. Sur ma droite, j'aperçus les salons et le bar. Avec aisance, d'un pas lent mais décidé, j'approchai d'un fauteuil libre en prenant soin de me placer en direction de la réception. À peine avais-je franchi l'espace qu'un jeune homme se précipita pour me saluer et me guider. Je lui répondis en français, histoire d'incarner mon personnage jusqu'au bout. C'était fascinant de me trouver là, au milieu des privilégiés, de me sentir admirée, épiée, convoitée par les hommes d'affaires assis sur le côté, le long des baies vitrées.

Je commandai un thé en relevant le menton, sans ôter mes lunettes de soleil. J'avais remarqué que bon nombre de femmes riches les gardaient sur le bout du nez pour se donner un genre, et certainement aussi pour camoufler des rides d'expression difficiles à corriger sans chirurgie esthétique. Alors, comme un caméléon, je m'adaptai à mon environnement sans aucun stress. À côté de la prison, ici, c'était un jardin d'enfants, un paradis clinquant, une comédie humaine jouée dans le théâtre de l'argent.

J'étais très à l'aise dans cet univers feutré, cela me rappelait les soirées à l'ambassade ou au ministère des Affaires étrangères. J'avais l'impression de revivre mes belles années de jeune diplomate, les réflexes réapparaissaient. Avec élégance, je dégustai un excellent thé vert, tout en observant ce qui advenait autour de moi.

Une femme d'une quarantaine d'années, habillée d'un magnifique tailleur beige, arriva dans le salon. Elle cherchait quelqu'un, ça se voyait à ses yeux et à son attitude. Un badge aux couleurs de l'hôtel était épinglé sur sa veste avec son nom inscrit dessus. Elle interrogea

le barman, qui haussa les épaules. Ennuyée, elle regarda sa montre. De toute évidence, il s'agissait de mon rendez-vous.

Elle passa devant moi en me saluant de la tête. Je l'interpellai, elle se retourna, revint sur ses pas.

— Bonjour Madame. Puis-je faire quelque chose pour vous ? me demanda-t-elle d'un ton très aimable.

— Oui. Vous avez trouvé la personne que vous cherchez.

— Pardon ?

— Je suis Sofia Pojnova. Enchantée de faire votre connaissance, lui répondis-je en me levant pour lui tendre la main.

La femme mit un certain temps à réaliser que j'étais la candidate du jour pour le poste à pourvoir.

— Parfait… Euh… Je ne m'attendais pas à…

— Désolée de vous surprendre ainsi. Je suis arrivée il y a une petite heure environ, histoire de m'imprégner des lieux, de découvrir votre bel hôtel. C'est à mon sens la meilleure façon de savoir si on se sent bien, en adéquation avec un endroit. Capter l'ambiance en incarnant le rôle d'une cliente m'a permis de vivre une expérience enrichissante… Mais je ne voudrais pas perturber le bon déroulé de notre entretien. Je suis à votre entière disposition.

— Très bien. Restons ici pour discuter et faire connaissance.

— D'accord.

— En premier lieu, voyons si ce poste est vraiment fait pour vous.

— Vous avez reçu la lettre de recommandation de madame Herbach ?

— Oui, cependant, vous me paraissez peut-être trop qualifiée, trop…

— Ne vous en faites pas, je sais très bien pourquoi je suis ici.

— J'ai regardé votre parcours attentivement, et j'aimerais comprendre les motivations qui vous poussent à candidater dans notre établissement.

— Bien entendu. À la sortie de mes études supérieures, au vu de mes excellents résultats, j'ai été affectée au ministère des Affaires étrangères en tant que jeune attachée diplomatique. À cet effet, j'ai participé aux négociations du traité de désarmement entre nos deux nations, ce qui m'a amenée à voyager, notamment à Paris, où, dans les mois qui ont suivi, j'ai été mutée à l'ambassade. J'y suis restée de 1972 à 1991, une belle carrière en France, entrecoupée de missions en URSS, ce qui explique que je parle couramment le français et l'anglais. Après la chute de l'Union soviétique, j'ai décidé de demeurer en France à cause du chaos qui régnait en Russie. Une amie m'a conseillé

de m'orienter dans le tourisme. Alors, après quelques démarches, j'ai été embauchée dans un hôtel en Bretagne, à Carnac, une station balnéaire située dans la célèbre baie de Quiberon. J'ai beaucoup apprécié ce travail, surtout les relations avec les touristes. Et puis j'ai eu le mal du pays au bout de deux ans, je suis donc rentrée en Russie. Là, j'ai découvert une société ravagée par la crise et les mutations économiques et politiques. J'ai été traductrice pour une entreprise de télécommunication qui a été démantelée et revendue le mois dernier. Mon aspiration est d'intégrer l'équipe d'un établissement de luxe dans ma ville natale, voilà pourquoi j'ai postulé chez vous. Je connais parfaitement Moscou et tous les lieux culturels, sans parler de l'histoire de mon pays. Mon ancien poste de diplomate m'a permis d'être au plus près, à l'époque, du pouvoir en place. J'ai plein d'anecdotes à partager ! Je pense que la clientèle internationale qui fréquente cet endroit est friande de ce genre de récit, surtout si c'est raconté par une femme comme moi, qui a côtoyé l'exécutif du temps de l'URSS. Ma maîtrise des langues, mon savoir historique et mes compétences en matière relationnelle dues à mon expérience diplomatique correspondent en tout point à ce que vous recherchez. En outre, je suis assez libre, n'ayant pas d'enfant. Voilà en résumé qui je suis et ce que j'ai fait. Je repars à zéro en étant consciente des enjeux, des difficultés du moment, et sans doute aussi du frein lié à mon âge. À quarante-cinq ans, je ne prétends pas faire mieux que des jeunes femmes sorties d'une prestigieuse école hôtelière, en revanche, mon parcours atypique pourrait vraiment vous intéresser si vous considérez avec justesse mon profil. Ici, dans votre magnifique établissement, je me sens à ma place.

— Oui, ça se voit, presque trop d'ailleurs, dans la mesure où je vous ai confondue avec une cliente. Tout cela me paraît trop beau, si je peux me permettre. Vous êtes une femme élégante, cultivée, avec un sens du relationnel remarquable, néanmoins, pour être honnête, j'ai peur d'une chose.

— Laquelle ? Je vous en prie, soyez directe.

— Le poste consiste à gérer le guichet d'orientation touristique installé dans le grand hall, à conseiller les clients, à suggérer des excursions culturelles dans la ville, à organiser des visites privées de musées, or je vous estime surqualifiée. Si je vous embauche, je ne suis pas certaine qu'après quelques mois vous n'aurez pas des ambitions qui perturbent l'équipe.

— C'est plutôt une qualité ! Votre hôtel démarre son aventure à Moscou. Il n'est pas impossible de croire que je pourrai gravir les échelons sans pour autant griller les étapes et tout révolutionner. Non, j'ai appris à attendre, plus que vous ne l'imaginez. Et, comme la situation du pays est toujours très instable avec un contexte paradoxal

où l'économie de marché produit à la fois de la pauvreté et de la richesse extrême, il est prudent pour moi de trouver un emploi sérieux où je mettrai à profit toutes mes compétences en prenant en compte que c'est une chance par les temps qui courent. Mais je comprends très bien votre réticence, elle est justifiée. Nous pourrions convenir d'une période d'essai…

— Dans tous les cas, c'est la règle, et ça ne changera rien au fait que par la suite vous pourriez nourrir des ambitions un peu trop précoces.

— Je ne peux pas vous convaincre sur ce point plus que je ne viens de le faire.

La responsable des ressources humaines tapota avec son crayon sur le bord de la table basse, un signe tangible d'hésitation que je décidai d'exploiter avant qu'elle ne reprenne la parole. Je voulais tenter un coup de poker, la pousser à statuer rapidement. De façon très voyante, je consultai ma montre.

— Désolée d'interrompre votre réflexion, j'ai rendez-vous chez un de vos concurrents, l'hôtel Intourist, qui est en passe d'être racheté par l'enseigne Carlton.

— Écoutez, je vais faire ce que je ne devrais pas. On va essayer ! Les conditions sont très avantageuses : salaire mensuel de cinq cents dollars, accès à la conciergerie, repas pris en charge, plus trois semaines de congés annuels. À la conclusion du contrat, vous recevrez une prime d'embauche de deux cents dollars en espèces. Cela vous convient-il ?

— J'accepte.

— Vous commencerez lundi prochain à 7 h 30.

— Je serai là, avec le sourire, prête à relever le défi.

— C'est parfait. Je prépare le contrat. On le signera lundi en présence du directeur, que je vous présenterai. Je vous offre une coupe de champagne pour fêter votre recrutement ?

— Avec plaisir, Madame Wayne, si nous trinquons ensemble.

— Appelez-moi Mary.

11 – Invitation surprise

Moscou, deux semaines plus tard

Comme tous les matins, à dix heures précises, j'étais à mon poste de travail, l'uniforme impeccable et les cheveux noués en arrière. Ce changement de vie me faisait un bien fou, une reconnexion au vivant, à l'espoir, et surtout au plaisir. Quitter mon petit appartement rénové et marcher quelques minutes pour rejoindre l'hôtel représentaient le luxe suprême, au cœur d'un pays qui découvrait en même temps que moi l'esprit de liberté.

Dorénavant, je regardais les choses sous un autre angle, je privilégiais l'analyse positive. Certes, tout était à reconstruire sur le plan social et tout était à inventer sur le plan économique, néanmoins, en cette période de transition difficile, j'avais finalement trouvé ma voie en rompant avec mon lourd passé et en acceptant de vivre avec mon époque. Les Russes pouvaient désormais voyager à l'étranger, emménager dans une autre ville, créer une entreprise, exprimer le fond de leur pensée sans crainte de représailles, consommer des produits d'importation ou aller au restaurant. Ceux qui comprenaient s'en tiraient très bien, les autres s'enfonçaient encore plus dans la vase de l'abandon. Moi, j'avais choisi mon camp, non par opportunisme, mais par un besoin irrémédiable de m'occidentaliser. Je rejetais les fondements de l'Union soviétique en criant haut et fort que je travaillais pour une enseigne américaine. J'offrais aux clients le visage de la gaieté. Personne à l'hôtel ne pouvait imaginer une seconde que, trois mois auparavant, j'étais un paria sorti de réclusion, une femme cabossée et meurtrie par son destin. Moi aussi, je voulais goûter aux joies addictives du libéralisme et du consumérisme, me gaver de choses futiles, boire du bon vin, savourer les délices d'une cuisine raffinée, posséder des biens, épargner, prendre des congés pour découvrir l'Italie, j'avais mille projets en tête.

Le directeur, que je côtoyais tous les jours, s'approcha. C'était un homme distingué, jovial, d'une rondeur rassurante, qui avait relevé le défi de quitter la Côte d'Azur pour tenir les rênes de ce nouvel établissement hôtelier au centre de Moscou. J'avais de très bons rapports avec lui, une forme de complicité naturelle s'était instaurée entre nous. Chaque fois qu'il avait un peu de temps libre lorsqu'il était dans le grand hall, il venait discuter quelques instants avant d'être sollicité par un employé ou un client.

— Je n'entends que du bien de vous, ma chère Sofia.

— Merci, Monsieur Joubert, j'espère être à la hauteur. En tout cas, je fais de mon mieux pour progresser, satisfaire la clientèle et perfectionner mon comportement commercial.

— Je vois ça. Continuez, Sofia ! Et surtout, n'hésitez pas à me faire part des problèmes rencontrés. Vous êtes aux premières loges. Il est important de faire remonter les informations, le ressenti des touristes.

— J'ai un cahier spécial dans lequel je note tout, jour après jour.

— Parfait. Je me ferai un plaisir de le consulter à la prochaine réunion. Excellente initiative.

L'homme, qui souriait en permanence, reprit sa déambulation vers les salons, il avait toujours un mot agréable.

Comme j'étais installée juste en face de la grande porte d'entrée, je pouvais repérer les nouveaux arrivants, un spectacle fascinant, très instructif, parfois cocasse ou même scandaleux quand les retardataires accouraient à cause d'embouteillages monstres entre l'aéroport et le centre-ville. Certaines épouses n'hésitaient pas à engueuler le responsable de la réception. Le théâtre des gens riches offrait quotidiennement une représentation unique à guichet fermé, une authentique étude anthropologique et sociologique. Moi qui durant des années n'avais côtoyé personne en prison, ici, j'étais servie, au-delà de la norme.

En fin d'après-midi, je frisais l'indigestion, ainsi, je regagnais avec beaucoup de satisfaction mon petit appartement, où le calme régnait, mais le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil, il me tardait de retrouver l'effervescence de ce grand hôtel où se croisaient toutes les nationalités, des touristes et des hommes d'affaires, des femmes du monde et des prostituées de luxe, des amants et des vieux couples, des nouveaux riches et des anciens dignitaires du régime, un véritable zoo humain qui concentrait le meilleur comme le pire. L'argent dominait, l'apparence rayonnait, et la jalousie se lisait dans le regard de certains, surtout de certaines.

Mon service se terminait vers dix-neuf heures, à l'heure de l'apéritif, lorsque les salons du bar étaient bondés, que le pianiste enchaînait les morceaux de jazz et que la clientèle s'enivrait avec du champagne haut de gamme. Les plus belles toilettes rivalisaient de coquetteries sous les yeux fascinés des messieurs accoudés au comptoir. L'ambiance familiale de la journée laissait place à une atmosphère plus sensuelle, plus mystérieuse, où les plaisirs nocturnes généraient un parfum d'érotisme.

Mes propriétaires, monsieur et madame Herbach, étaient venus me voir ce soir-là, sans que je le sache. Une bonne surprise ! J'étais

fière de leur faire visiter l'hôtel et de leur présenter le directeur, français, comme madame Herbach, en remerciement de leur lettre de recommandation. Une coupe de champagne leur fut offerte par la direction. Ils étaient ravis de découvrir l'établissement en ma compagnie. Exceptionnellement, j'avais obtenu l'autorisation de rester après mon service afin de prendre un verre avec mes invités. Assis dans de confortables fauteuils en velours, nous échangeâmes sur différents sujets. J'étais heureuse de jouer les clientes, de profiter de cet endroit pour me détendre, de faire partie durant quelques minutes de l'élite moscovite au milieu d'Américains, d'Allemands et de bien d'autres. Je croisais et décroisais les jambes en sirotant, persuadée qu'un jour je serais enfin du bon côté de la barrière. Je m'en approchais plus que jamais. Le temps de la critique, de l'inaction et de la résignation était révolu. Pleurer dans son coin en accusant le système ne servait à rien, sauf à produire de la pauvreté. Il fallait accepter le changement, comprendre que le mieux serait à venir après une phase plus ou moins longue d'instabilité générale, c'était le sens du propos de monsieur Herbach, une analyse que je partageais. Avec un certain culot, une dose de mensonge et une motivation importante, j'avais réussi à entrer par la petite porte dans le carré des privilégiés, avec l'intention d'en ressortir par la grande.

Vers 20 h 30, alors que je venais de saluer mes propriétaires et que je m'apprêtais à quitter les lieux en passant par le hall principal pour rejoindre le vestiaire des employés, mon regard fut attiré par la silhouette d'une femme qui marchait vers l'accueil. J'avais dû rêver, et puis, dans le doute, je fis demi-tour afin de vérifier. L'hôtesse qui la renseigna me pointa du doigt avant de me faire des signes. J'accélérai le pas. La personne se retourna. À mon grand étonnement, il s'agissait bien d'Élyse Verban, la veuve de Charles. Incroyable ! Que faisait-elle ici, en Russie, à Moscou, dans mon hôtel ? C'était tellement déroutant de la voir, que j'ignorai quoi dire.

Élyse s'approcha en ouvrant les bras et en affichant un large sourire. Surprise, je me laissai entraîner par l'euphorie du moment, comme si nous étions de vieilles copines qui se retrouvaient à l'autre bout du monde sans savoir que l'autre y était aussi. Nous nous embrassâmes.

— Sofia, j'avais peur de vous louper. Je suis si contente…

— Comment ça ?

— Je suis allée à votre ancienne adresse, celle que vous aviez donnée à l'hôtel de Carnac. J'ai sonné chez vous. Le monsieur qui a ouvert m'a dit que vous n'habitiez plus là. Il m'a conseillé de questionner votre voisine et amie Svetlana. C'est elle qui m'a indiqué que je pourrais vous trouver au Stars Hôtel de Moscou. Et donc, me

voilà.

— C'est dingue ! Vous êtes en voyage en Russie pour combien de temps ?

— Quelques jours. Mais, je…

— Vous logez ici ?

— Non, pas du tout. Je suis descendue au Metropol, juste à côté du Bolchoï. Si j'avais su avant, j'aurais pris une chambre ici.

— C'est vraiment étrange de vous voir là…

— Pour moi aussi, même si ce n'est pas un hasard. Il faut qu'on parle, Sofia. J'aimerais vous inviter à dîner. Vous êtes libre, ce soir ?

— Oui. J'allais rentrer chez moi après une longue journée de travail, cependant, j'accepte avec plaisir.

— Allons au Metropol, le restaurant est excellent, paraît-il. Je n'y ai pas encore mangé, j'ai atterri cet après-midi.

— D'accord. Ce sera une première pour moi également.

— Je m'occupe de tout. On va profiter du moment, savourer un bon repas et boire du vin. J'ai mille choses à vous dire, mais je dois avant tout m'excuser pour mon attitude à Carnac. Quand vous êtes venue en juillet, je vous ai mal reçue… Bon, on verra ça tout à l'heure. D'abord, appelons un taxi. Vous n'avez pas besoin de retourner chez vous avant ?

— Non, il faut juste que je passe au vestiaire.

— Parfait. En attendant, je vais demander à l'accueil qu'on me réserve une table pour deux au Metropol, s'il y a de la place. On se retrouve ici.

— Très bien. Je n'en ai pas pour longtemps.

Nous nous quittâmes, je n'arrivais pas à y croire. Élyse ne se comportait pas du tout comme à l'époque de notre entrevue en Bretagne. Elle était chaleureuse, prévenante, pleine de vie, ravie de me voir, au point qu'elle m'avait recherchée dès son premier jour en Russie. Je ne savais pas trop comment le prendre. Elle avait l'air très excitée à l'idée que nous dînions ensemble. Où cela nous conduirait-il ? Je n'aurais jamais imaginé la recroiser, encore moins à Moscou. J'étais curieuse de comprendre, même si ça me renvoyait vers un passé que j'avais enterré depuis peu.

Entre la venue de monsieur et madame Herbach, l'apéritif que j'avais dégusté au salon et ma rencontre avec Élyse, ma journée allait de surprise en surprise…

12 – Caroline

Hôtel Metropol

Élyse avait obtenu une table au restaurant. Après un transfert rapide en taxi entre les deux hôtels, je me retrouvai assise en face d'elle dans une somptueuse salle de style Art nouveau. L'opulence de la décoration accroissait l'atmosphère légendaire de ce lieu.

Non loin de nous, j'aperçus un couple d'Américains qui résidait au Stars Hôtel, des gens charmants avec qui j'avais déjà parlé. J'étais un brin gênée qu'ils me voient ici, moi, une simple employée, mais à aucun moment nos regards ne se croisèrent.

Élyse, très à l'aise dans cet univers, commanda une bouteille de vin blanc au sommelier. C'était vraiment étrange d'être là, à ses côtés. Un peu sur la défensive, je n'arrivais toujours pas à me détendre complètement. Elle remarqua mon attitude quelque peu distante et silencieuse, tandis que j'admirais le lustre gigantesque suspendu au centre du plafond.

— Sofia, j'espère que l'endroit vous plaît ?

— Oui, c'est magnifique. Merci pour l'invitation. Je dois dire que c'est très instructif de visiter un autre établissement de luxe, j'en prends plein les yeux. Tout cela est assez récent pour moi, cela fait peu de temps que je travaille dans l'hôtellerie.

— Vous verrez, on s'habitue très vite aux belles choses… Je suis contente que vous ayez trouvé ce poste. Ça doit vous changer de votre banlieue.

— Puisque vous êtes allée à mon ancien domicile, vous avez pu constater où je résidais. On en avait parlé à Carnac.

— Oui, je m'en souviens très bien. J'avais eu le droit à une bonne leçon de morale quant à ma façon de vivre, quant à ma situation privilégiée.

— Sans vouloir gâcher la fête, j'ai une question qui me brûle les lèvres depuis que vous avez débarqué. Que faites-vous à Moscou ? Pourquoi souhaitiez-vous me voir ?

— Vous avez raison, je vous dois la vérité. Ce n'est pas un voyage touristique, et ma présence a un but précis.

— Lequel ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Vous, Sofia ! lâcha Élyse.

— Je ne saisis pas. Vous n'allez pas me faire croire que vous avez traversé l'Europe juste pour vous excuser de m'avoir mal reçue à

Carnac ?

— Non, évidemment. C'est plus compliqué et délicat qu'il n'y paraît. Il faut qu'on parle de Charles.

— Sauf que je n'ai plus envie d'en discuter. J'ai décidé d'enterrer ce passé, de me reconstruire, d'arrêter de souffrir, de penser à moi, à l'avenir, de prendre ma part de réussite. Tout ça est derrière moi, maintenant. Vous comprendrez, connaissant mon histoire, que je désire avancer sans me retourner, oublier les drames, les injustices, ma rencontre avec Charles, et ma fille. Cette conversation ne mènera à rien. Désolée de vous décevoir, Élyse, mais je trouve qu'on devrait en rester là. Ce n'est pas une bonne idée de ressasser tout ça à nouveau. Au risque de paraître très désagréable, je ne vais pas manger avec vous. En y réfléchissant, je…

— Attendez, Sofia, ne faites pas ça. Accordez-moi juste ce dîner. Après, c'est promis, je ne vous dérangerai plus.

— Vous voulez me faire avaler que vous êtes en Russie exprès pour moi. Ça n'a aucun sens !

— Sauter dans un avion depuis Paris et prendre une chambre d'hôtel après trois heures et demie de vol est une chose assez facile pour une femme de diplomate. Vous me l'avez assez fait remarquer, j'ai de l'argent et un certain train de vie…

J'hésitai à partir. Élyse devint nerveuse quand elle vit dans mon regard mon intention. Au moment où je m'apprêtais à me lever, le serveur arriva avec une bouteille de chablis. Un silence s'interposa. L'homme, avec délicatesse, fit goûter le vin à Élyse, qui le remercia. Il remplit nos verres. J'eus quelques remords. Elle me proposa de trinquer.

— Buvons à nos retrouvailles, lança-t-elle en souriant.

J'avalai une gorgée de ce délicieux breuvage. Sans réellement savoir pourquoi, hormis de la curiosité, j'acceptai de poursuivre le repas.

— Maintenant, dites-moi la vraie raison de votre visite surprise. Et arrêtez de tourner autour du pot !

— Très bien. Au moins, vous me facilitez la tâche.

— À ce point-là ?

— Oui, car pour être tout à fait honnête, j'ai beaucoup hésité à venir vous voir. Après votre départ de Carnac, j'ai relaté aux enfants et à ma belle-sœur l'objet de votre intrusion dans notre vie, nous en avons longuement discuté. À plusieurs reprises, durant le reste des vacances, le sujet est revenu sur la table. J'étais mal à l'aise vis-à-vis

de vous étant donné que je n'avais pas eu le courage de vous parler quand vous étiez à la maison. J'ai donc décidé, en accord avec tout le monde, que je me rendrais en Russie pour tout vous raconter dans les moindres détails…

— Et que dois-je savoir de si important qui justifie votre présence à Moscou ?

— D'abord, si vous me le permettez, j'aimerais commencer par le début, afin que les choses soient claires, qu'il n'y ait pas de malentendu.

— Je suis là. Allez-y !

— Sofia, vous me promettez de m'écouter jusqu'au bout ?

— OK, mais n'essayez pas de retourner la situation à votre avantage. Moi, je n'ai rien à me reprocher.

— J'en ai conscience. Le plus dur est à venir, et il m'appartient de…

— Bon, soyez plus directe. Je vous ai dit que j'étais d'accord, je ne peux pas faire mieux.

Élyse baissa la tête, avala une gorgée de vin. Inquiète qu'elle finisse encore saoule, je la prévins.

— S'il vous plaît, évitez cette fois de terminer la soirée complètement bourrée. Arrêtez de boire, et parlez, lui ordonnai-je d'un ton très directif.

— Voilà… Euh… Je suis au courant de la suite de votre histoire avec Charles, après votre interpellation par les agents du KGB, lorsqu'il vous a crue morte en raison de la balle qui a traversé votre épaule…

— Oui, tout ça je vous l'ai raconté.

— Attendez, cessez de m'interrompre, sinon je n'y arriverai pas.

— D'accord, je ne dis plus rien.

— Donc, Charles a tout de suite rejoint l'ambassade de France. Il a immédiatement prévenu sa hiérarchie de la situation sans dissimuler votre relation amoureuse. L'ambassadeur a agi en connaissance de cause auprès des autorités soviétiques afin d'éviter un incident diplomatique. Les Russes ont écouté sans émettre d'avis, puis les choses se sont tassées. Trois jours plus tard, Charles a été informé, par l'intermédiaire d'une source russe en lien avec l'ambassade, de votre capture et de votre détention entre les murs de la Loubianka. Ç'a été un choc pour lui. Certes, vous étiez en vie, mais aux mains d'un service spécialisé dans les interrogatoires d'espions, une terrible nouvelle.

— Attendez, il était au courant depuis toutes ces années que je n'étais pas morte !

— Oui. Désolée de vous l'apprendre comme ça, néanmoins, il y a une raison au fait que Charles ne soit jamais entré en contact avec vous. Il a suivi l'évolution de votre sort, sans pouvoir agir. C'était la guerre froide et il n'avait pas le droit d'intervenir vu son statut. Et puis, lorsque vous avez été jugée et mise en prison, les visites étaient interdites.

— Merci, je le sais mieux que tout le monde. Mes parents sont décédés sans que j'aie pu leur parler une dernière fois.

— Sofia, je devine à quel point vous avez souffert. Charles a tout fait à l'époque, le maximum qui lui était permis.

— À quelle date a-t-il quitté l'URSS ?

Élyse soupira. Elle hésita à boire. Je lui lançai un regard noir.

— En avril 1973.

— Presque un an après mon incarcération. J'imaginais qu'il avait été renvoyé en France beaucoup plus tôt en vue de calmer le jeu.

— C'est vrai, mais un événement a tout changé. Charles a appris que vous étiez enceinte. Il s'est battu pour obtenir un droit de visite. Évidemment, toutes les demandes ont été refusées. Les Russes ont commencé à perdre patience quand il a menacé de parler à la presse occidentale, de révéler son histoire au grand jour en accusant le Kremlin d'enfermer une innocente qui avait juste commis le crime d'aimer un diplomate de l'Ouest en poste à Moscou. Les choses se sont compliquées à l'ambassade, ça a foutu un merdier pas possible. Charles a résisté à la pression en affrontant à la fois les Russes, et les Français qui faisaient tout pour l'extrader du pays. Ça n'arrangeait personne de laisser un tel scandale exploser, sachant que les antennes locales des journaux allemands et américains se seraient jetées sur le sujet pour broder ou utiliser votre histoire d'amour comme symbole dramatique d'un conflit larvé entre les deux blocs… Les mois ont passé. Charles n'a pas baissé la garde, il a continué à prendre en otage sa hiérarchie, à harceler les Russes par des courriers ou par le biais de gens influents œuvrant dans l'ombre de la diplomatie de salon. Il désirait vous voir, et surtout obtenir votre libération. Les échecs se sont succédé, néanmoins, il a pu rester à Moscou. Et puis un jour, les Russes ont pris contact avec l'ambassade, pour la première fois sur leur initiative. Ils ont proposé un marché non négociable afin de se débarrasser du problème sans perdre la face.

J'étais sidérée, tout se bousculait dans ma tête, je revivais les événements. L'homme que j'avais tant aimé savait que je n'étais pas morte, il s'était en réalité battu pour moi en mettant sa carrière en jeu. Un sentiment de profonde tristesse m'assaillit. J'aurais tellement voulu

qu'il me le raconte lui-même. J'interrogeai Élyse sur la suite. Entre colère et amertume, ma voix trembla.

— Il a fini par abandonner ? Les Russes ont gagné et il est rentré en France ?

— Pas vraiment. Charles a quitté la Russie en avril 1973. Il a obtenu une chose incroyable qui a changé sa vie, notre vie…

— Non, non, ne me dites pas qu'il a fait ça… Non, Élyse !

— Je suis désolée de vous l'apprendre aujourd'hui, mais je ne pouvais plus garder ça pour moi…

Je tapai du poing sur la table en m'enfonçant sur ma chaise, des clients se retournèrent. Élyse se pencha vers moi et me saisit la main, ses yeux s'emplirent de larmes. J'avais la gorge nouée. Nous nous fixâmes longuement.

Mes oreilles bourdonnèrent, je n'avais plus conscience de mon environnement. Puis il y eut un grand vide, j'avais tout compris.

Après une période de flottement où mon cerveau avait failli disjoncter, je repris mes esprits, je voulais connaître les détails.

— Comment Charles a-t-il réussi ?

— Il a signé un accord écrit selon lequel il s'engageait à ne plus mettre les pieds en URSS et à ne plus jamais être en affaires diplomatiques avec ce pays, quelles que soient ses mutations ou ses futures fonctions. En contrepartie, il a reconnu l'enfant comme étant le sien et a obtenu l'autorisation de l'emmener. Pour cela, il avait interdiction de vous revoir ou de tenter une procédure internationale. Charles a donc renoncé à son combat afin d'arracher votre fille à un destin tragique. Vous étiez condamnée à vingt-cinq ans de détention, il était loin d'imaginer la chute de l'Union soviétique et l'éclatement du pacte de Varsovie dix-huit ans plus tard. Charles est revenu en France avec sa fille d'à peine deux mois.

— C'est insupportable à entendre !

— Sofia, il a sauvé votre enfant. Qu'est-ce que vous lui reprochez ?

— Je sais, c'est fou, pourtant, j'ai l'impression d'avoir été trahie.

— En aucun cas, bien au contraire.

— Alors pourquoi n'a-t-il pas cherché à me contacter avec l'aide du nouveau gouvernement entre 1991 et 1992 ?

— Il l'a fait, je vous le jure, toutefois, vous oubliez qu'il est décédé en août 1992, vous veniez de sortir de prison, le 29 avril. Quant à moi, je ne vous connaissais pas, sauf au travers de Charles, qui m'a tout raconté dès notre première rencontre. Je vous avoue que je n'étais pas très motivée à l'idée qu'il vous revoie un jour, mais j'ai

toujours respecté son choix.

— Et ma fille dans tout ça ? Elle sait que j'existe, que j'ai failli crever en taule ?

— Oui. Elle est au courant. Pour les détails, on a préféré attendre qu'elle soit en âge de comprendre…

— En gros, vous me dites qu'elle ignorait que sa mère biologique croupissait au fin fond de la Russie.

— Effectivement, pas au début. On lui a expliqué que vous l'aviez abandonnée après votre liaison avec son père, juste avant votre emprisonnement. On a jugé utile d'enrober un peu la vérité pour ne pas trop la choquer. Maintenant, elle est informée de tout.

— Je dîne à Moscou avec la mère adoptive de ma propre fille. C'est complètement délirant, quand on y réfléchit !

— Je l'ai aimée et élevée comme si c'était mon enfant. Aujourd'hui, je ne fais aucune différence entre mes deux fils et Caroline.

— Entendre son prénom sortir de votre bouche me donne la rage.

— Du calme, Sofia. Je ne vous l'ai pas volée ! Vous le savez parfaitement. Grâce à nous, elle a reçu une bonne éducation dans une famille équilibrée, elle n'a jamais manqué de rien. Vous auriez préféré apprendre qu'elle a vécu toutes ces années dans une banlieue de Moscou, adoptée par de pauvres gens, avec un père qui a comme unique distraction le soir de se bourrer la gueule ?

— C'est facile pour vous de balancer ça.

— Oh, arrêtez pour une fois de penser que vous êtes la seule à souffrir. J'ai aimé Charles tout autant que vous. Quant à Caroline, elle est ce que j'ai de plus cher au monde avec mes fils. Ne me faites pas de mauvais procès. J'ai bien conscience de ce que vous endurez, et croyez-moi, ça n'a pas été simple de prendre la décision de venir en Russie. Pour être honnête, c'est Caroline qui m'a convaincue de faire ce voyage, de vous revoir, et surtout de vous affronter.

— Où est-elle ?

Élyse hésita à me répondre, puis elle leva les yeux vers le plafond, ouvrit les paumes de ses mains en pinçant ses lèvres. Je n'en revenais pas.

— Ici, avec moi. Elle a tenu à faire le déplacement pour vous rencontrer.

— Elle est là ? À l'hôtel ?

— Oui, Sofia. Caroline est dans la chambre, où elle dîne devant la télé. Et j'imagine son état de stress à l'idée de nous savoir ensemble au restaurant.

Entre-temps, le serveur nous avait apporté deux salades commandées par Élyse. Je n'avais pas encore touché à mon assiette, elle non plus d'ailleurs. J'étais troublée, au point que je ne savais plus quoi dire.

Ce rebondissement me paraissait aberrant, impossible à concevoir. Ma fille de vingt et un ans attendait patiemment quelques étages plus haut. Nous étions des inconnues l'une pour l'autre. Je me sentais incapable de la rencontrer. C'était si violent d'apprendre que Charles l'avait élevée depuis toutes ces années et qu'une autre femme avait joué mon rôle.

Élyse semblait particulièrement inquiète à l'idée que j'explose en public. Que pouvais-je vraiment lui reprocher ? Rien. Le pire, en y réfléchissant, en refaisant le film, était d'admettre que personne n'était responsable de mon drame. Mon sacrifice, sans que je le devine à l'époque, avait permis à ma petite Irina de grandir dans un pays libre aux côtés de son père. Je n'aurais jamais espéré mieux si j'en avais été informée dès le départ, mais le découvrir ainsi m'anéantissait, dans la mesure où je n'y étais pas préparée et que la vérité était à l'opposé de ce que j'avais toujours cru. Si Charles n'était pas décédé prématurément, il serait devant moi à me raconter notre histoire. De toute évidence, je n'aurais pas réagi de la même façon.

— Sofia, il faut accepter, considérer les choses sous un angle positif. Caroline est une jeune femme heureuse et équilibrée qui suit de brillantes études à Paris. Elle compte devenir avocate. Réjouissez-vous !

— Facile à dire. Vous êtes du bon côté de la barrière et ma fille ne sera jamais la mienne. On ne rattrape pas vingt et une années avec un sourire et quelques embrassades dans un hall d'hôtel. Élyse, nous ne sommes pas dans un film ! Vous n'auriez jamais dû venir en Russie pour m'asséner cette réalité insupportable. Irina ou Caroline, peu importe, je ne veux pas la voir… Merci pour le repas. N'essayez plus de me contacter. Ma vie, mon histoire et mon passé ne sont pas compatibles avec votre famille, celle que vous avez bâtie avec Charles et ma fille. Gardez tout et laissez-moi tranquille.

— Sofia, vous réagissez à chaud. Rentrez chez vous, réfléchissez à tête reposée et revenez demain matin. On vous attendra le temps qu'il faut. N'infligez pas ça à Caroline, s'il vous plaît, implora Élyse à voix basse.

Je me levai sans répondre à son ultime sollicitation. J'aspirais à retourner à mon quotidien, à reprendre mon existence là où elle s'était arrêtée avant que cette femme ne débarque au Stars Hôtel quelques heures plus tôt. Je la saluai froidement. Élyse plongea son visage dans

la serviette et s'effondra en larmes.

Je quittai le restaurant en priant pour que ma fille ne croise pas mon chemin à ce moment-là. Par chance, j'arrivai à l'extérieur sans en subir davantage.

Je sautai dans le premier taxi disponible, le regard absent, la bouche fermée, sourde et aveugle à tout ce qui m'entourait…

13 – Sur un banc

Le lendemain matin

C'était mon jour de congé, et je n'avais pas imaginé me poster là, devant l'entrée de l'hôtel Metropol. Après une nuit quasi blanche, agitée par le flot de mes pensées, je ne savais toujours pas si je devais y aller. Mon histoire personnelle prenait une tournure inenvisageable. Moi qui, depuis des années, avais fantasmé les retrouvailles avec ma fille, convaincue que je la sortirais d'une situation difficile en arrivant comme une héroïne qui la sauve de sa misère, j'étais prise de court. On m'avait volé mon rêve. En réalité, Irina appartenait à un autre monde, plus riche, plus libre, et c'était moi qui endossais le rôle de la pauvre Russe qu'on venait aider. Dans ces conditions, Élyse m'avait déchue de mes droits, de ma fierté d'être mère. Frappée par le déshonneur, je n'étais plus qu'une femme banale, arrachée à sa souffrance, qu'on venait voir par curiosité sans se préoccuper de son état psychologique et des conséquences futures. Je me sentais démunie, privée de mon exploit, rabaissée. Une nouvelle fois, le destin ne m'avait pas épargnée, une fatalité insupportable, un acharnement constant qui m'empêchait de vivre normalement, d'avoir mon lot de joie ou de jouir d'une certaine paix intérieure. Non, jusqu'au bout, je devais subir, renoncer à ma part de bonheur pour toujours recommencer à zéro, voilà ce que je ressentais en regardant la façade de ce grand hôtel, tandis que ma fille était peut-être derrière l'une de ces fenêtres.

J'avais peur de la rencontrer, de me tenir en face d'elle, de découvrir une parfaite étrangère qui avait presque le même âge que moi lorsque j'avais été jetée en prison. Cette simple comparaison expliquait beaucoup de choses. Que se passerait-il après ? Rien. Cette Caroline repartirait en France, au bras de sa mère, en m'assurant revenir un jour comme on le dirait à une grand-mère qu'on vient visiter dans un hospice, une promesse sans réel engagement, juste une formule permettant à celle qui la prononce de se sentir moins coupable, une manière neutre de se dédouaner de l'essentiel, d'échapper aux responsabilités. Je n'étais qu'une curiosité, une ancienne détenue, une Slave née au pays des soviets, engluée dans cette terre, qui avait eu le tort d'aimer un Français au temps des Rouges. Irina n'existait plus. Ce bébé que j'avais embrassé sur le front après mon accouchement resterait l'emblème d'une époque disparue, une nostalgie du passé, une rêverie mélancolique, un fantasme

originel. Vouloir ressouder notre histoire en évinçant toutes ces années contribuerait à effacer le souvenir, à dissoudre la mémoire antérieure au profit d'une rencontre furtive entre deux portes sous le regard d'une mère de substitution devenue irremplaçable et légitime. Je n'aspirais pas à jouer le second rôle, à attendre désespérément que l'amour maternel rejaillisse entre nous. L'évidence de la désillusion à venir serait un poison fatal, une conséquence impossible à assumer.

Je me tenais debout, immobile sur le trottoir, incapable de franchir le pas pour toutes ces raisons, et en même temps paralysée à l'idée de renoncer. C'était terrifiant.

Les baies du salon de l'hôtel donnaient directement sur la rue. Je distinguais mal les visages des gens installés, le soleil m'éblouissait. Une femme se leva. Elle s'approcha, se colla à la vitre et fit de grands gestes. Je reconnus Élyse. Paniquée, je détournai le regard et rebroussai chemin, en priant pour qu'elle ne me poursuive pas à l'extérieur.

J'accélérai la cadence tout en me retournant régulièrement. Étonnamment, Élyse ne tenta pas de me rattraper. Je continuai à avancer entre les badauds qui déambulaient.

Après une centaine de mètres, je pris place sur un banc devant l'entrée d'un jardin public afin de vérifier que je n'étais pas prise en filature. Il s'écoula quelques minutes.

Les piétons qui passaient camouflaient ma position. Le centre-ville grouillait d'une activité incessante. Parfois, je voyais des bandes de gamins harceler des touristes qui s'étaient trop éloignés de leur groupe. Ils quémandaient de l'argent quand ils n'essayaient pas de voler des sacs à main. La nouvelle Russie offrait un spectacle surprenant où la richesse côtoyait une misère absolue incarnée par une jeune génération désœuvrée, sans repères. Tandis que j'observais cette scène classique du quotidien moscovite, une personne s'assit à l'autre extrémité du banc. Par réflexe, je tournai la tête dans sa direction. Ma paranoïa du moment m'incitait à vérifier tout ce qui m'entourait. Il n'était pas question qu'Élyse me suive jusqu'à mon appartement et découvre mon adresse. Je fus tranquillisée lorsque l'anonyme retira un livre de sa besace.

Je consultai ma montre, il était temps de rentrer chez moi. La femme du banc leva les yeux, nos regards se croisèrent. Un grand vide m'aspira à la seconde où elle me sourit. Son expression me glaça le sang, je ne voulais pas y croire.

— Bonjour Sofia, me lança-t-elle d'une voix douce et rassurante. Je vous ai talonnée depuis l'hôtel. Nous étions en train de boire un café dans le salon du bar quand Maman vous a repérée sur le trottoir. Je vous ai observée, et puis vous avez filé. J'ai donc décidé de vous

suivre seule. Désolée, mais j'avais un avantage, je connaissais votre visage, vous pas… Marchons un peu, s'il vous plaît. Le plus dur est passé, le premier contact tant redouté. Moi aussi, j'avais peur de vous rencontrer. Maintenant, c'est fait. Profitons de cet instant, juste vous et moi.

Caroline se leva, rangea son livre. Son attitude semblait sereine. Elle était rayonnante, à l'aise, belle, naturelle, loin du cliché de la jeune femme parisienne argentée et prétentieuse. Il émanait de sa personne un charme hypnotique, une sincérité déroutante. Toutes mes angoisses s'effacèrent au bénéfice d'une plénitude inconnue. Un sentiment de légèreté m'envahit. À sa façon, avec beaucoup de tact, elle m'avait apprivoisée en quelques mots. Je ne souhaitais pas briser la magie de ce moment en répondant une banalité qui aurait pu tout gâcher. Alors, j'acceptai sa proposition en hochant la tête. Elle se positionna à mes côtés, une marche en parallèle s'ordonna machinalement, Caroline respecta mon silence. Nous avançâmes sans savoir où aller, en nous laissant guider par le hasard.

Au gré de cette promenade paisible, je pris la mesure de l'événement. Quelques sourires échangés ponctuèrent la quiétude qui nous unissait. Ni larmes ni embrassades. Un simple regard, une présence, et tout le poids de ma souffrance s'estompa.

Sans le vouloir, ma main toucha la sienne quand nos bras se balancèrent. Je sentis mon cœur se serrer et espérai que cela se reproduirait. Un temps indéterminé s'écoula avant que je n'ose prendre la parole, puis, en voyant la ligne de bus devant nous, j'eus une idée.

— Si tu es d'accord, j'aimerais te montrer un endroit.

— Oui, avec plaisir.

— On va attraper un bus. Le trajet n'est pas trop long, environ quinze minutes.

— Super ! Vous êtes mon guide.

Dans mes souvenirs les plus intimes au sujet de ma fille, je n'avais jamais imaginé que mes premiers mots seraient de lui proposer de prendre un bus, mais les circonstances exceptionnelles de notre rencontre exauçaient des rêves inachevés, transformaient l'apparence d'une situation ordinaire en miracle. Le fait de me tenir à côté d'Irina au milieu de la foule m'inondait d'une joie inqualifiable. La pudeur qui nous enveloppait permettait à nos esprits de s'acclimater au réel, de déjouer le caractère surréaliste de ces retrouvailles.

En toute simplicité, nous montâmes à bord, je payai en roubles. Le chauffeur nous salua après avoir rendu la monnaie. J'avançai dans

la travée, suivie de Caroline, dont le visage affichait un sourire perpétuel. Elle avait l'air d'un ange avec ses taches de rousseur et sa chevelure blonde. Aucun maquillage ni superflu quelconque, une beauté pure héritée des peuples du froid. Elle ressemblait beaucoup à ma mère à son âge. Je me souvenais très bien de la photo de Maman qui trônait sur le buffet du salon chez mes parents. C'était troublant. Pour le coup, je ne pouvais pas nier son ascendance. Irina rayonnait. J'avais l'impression de faire un voyage dans le passé, de me tenir près de ma mère. J'aurais voulu le lui dire, mais j'estimais qu'il était trop tôt pour évoquer une telle comparaison familiale. Je considérais cela comme un cadeau du ciel, un message venu de là-haut, envoyé par Maman en vue de me réconcilier avec la vie, avec moi-même.

Assise au fond du bus, je la regardais discrètement quand son attention était attirée par le spectacle extérieur. Les grands monuments défilaient sous ses yeux émerveillés. Son profil, ses attitudes, son odeur, tout était émouvant en elle. Je profitai de cette captation sensorielle et visuelle pour me convaincre de la chance qui m'était offerte de l'avoir à mes côtés. C'était ma fille, j'étais sa mère, et nous traversions Moscou comme si nous avions toujours vécu ensemble. Un frisson de bien-être me parcourut…

14 – En hommage

Le long de la Moskova

Le bus arriva à destination, non loin de Leninskiy Prospekt. Irina me suivit. Nous descendîmes après avoir salué le chauffeur.

Depuis ma sortie de prison, deux ans auparavant, je n'étais jamais revenue ici. Cet endroit de Moscou appartenait à mon passé, à celui vécu avec Charles au début des années soixante-dix. Retourner là, en compagnie de ma fille, s'imposait comme une évidence pour refermer la boucle du temps, relier les événements et les personnes au cœur de la genèse, au centre de la géographie de notre amour.

— C'est magnifique. Où sommes-nous ? demanda Irina en balayant du regard les environs.

— À l'entrée du parc Gorki. Tout a commencé là-bas, près de la butte, en face de l'étang, un jour de printemps, quand j'ai reconnu Charles qui marchait. Moi, je déjeunais sur l'herbe. C'était un autre monde, dans un autre pays, une époque révolue où j'étais encore naïve et emplie d'illusions envers ma partie. J'appartenais à l'élite de la jeunesse rouge, mon avenir était tout tracé, un pur produit du soviétisme.

— Vous en parlez avec beaucoup de nostalgie dans la voix.

— Oui, et à double titre. Tout ça a disparu, moi avec. Ton père est indissociable du souvenir de l'URSS.

— Ça me fait très plaisir d'être avec vous à Moscou.

— C'est compliqué de réaliser que tu es bien là, à mes côtés.

— Quand j'avais treize ans, Papa m'a tout raconté dans les moindres détails. Désormais, je visualise mieux les choses. Pour moi aussi, c'est étrange de vous écouter, de matérialiser les lieux. J'ai du mal à concevoir que je suis née dans une prison en Russie. Je ne pensais jamais vous voir, encore moins venir à Moscou de mon plein gré pour contempler le visage de ma mère biologique.

— Hélas, c'est tout ce que je suis à tes yeux, « une mère biologique ».

— Avec du temps, notre relation, en tout cas je l'espère, évoluera dans le bon sens. À nous de bâtir notre propre histoire. Il n'est pas trop tard pour ça, même si on ne peut pas rattraper les années passées. On doit regarder devant, nous laisser porter, accepter qu'une autre forme de lien se construise entre nous.

— Tu as le bon rôle, et je ne t'en fais pas le reproche. Il y a une

réelle différence de perception. Moi, je te retrouve, toi, tu me découvres, une nuance qui a son importance. J'ai résisté au mal grâce à toi, en me disant qu'un jour je te serrerais dans mes bras. Si je ne t'avais pas eue, je serais sans doute morte au fond de ma cellule. Le rêve, le fantasme et l'idéalisation ont permis de me sauver. Ç'a été si long, un chemin interminable, jusqu'à ce que j'abandonne le combat, faute de réseaux, de moyens. Et puis, alors que j'ai enfin refait ma vie, enterré mes démons, renoncé à l'impossible, tu débarques. C'est violent, imprévu, trop rapide. Je n'ai pas eu le temps de me faire à l'idée, de franchir les stades nécessaires à l'acceptation de cette victoire tant attendue. J'ignore si j'arrive à me faire comprendre, ce n'est vraiment pas facile à expliquer. Des sentiments diffus m'embrouillent l'esprit. Tu te bats encore et encore avant de tirer une croix définitivement, et, au moment où tu penses t'en sortir sur le plan psychologique et matériel, ce que tu as toujours voulu te tombe dessus sans prévenir.

— J'ai peut-être eu tort de convaincre ma mère de faire ce voyage directement, sans vous avertir. Ça aurait été plus simple pour vous de me rencontrer à Carnac. Vous auriez été dans une démarche volontaire, une quête enclenchée sur votre propre initiative. Là, les rôles sont inversés. Je devine ce que vous ressentez, mais je suis ici. On devrait profiter, ne plus se poser de questions sur le comment ou le pourquoi. On est ensemble, à Moscou, dans le parc Gorki, à évoquer Papa. Ça, c'est beau et émouvant. Le reste n'a plus d'importance. De toute façon, on n'a pas le choix, ce qui est fait est fait, Sofia. Pas la peine de se torturer le cerveau inutilement. On doit savourer le moment présent, sans présager de l'avenir. J'estime que j'ai une chance incroyable de vous connaître. J'aurais pu aussi refuser tout ça, demeurer dans ma zone de confort, et continuer à vivre comme avant. J'ai une vie très heureuse et épanouie. Vous n'étiez pas un manque, juste un point d'interrogation. En revanche, la mort de Papa a modifié ma perception des choses. J'y ai plus souvent pensé après, certainement pour remplir un vide, sans pour autant que ça m'obsède. Si vous n'étiez pas venue à Carnac, on ne se serait jamais rencontrées, c'est sûr. Honnêtement, je n'ai jamais eu envie de vous chercher. Vous étiez une parfaite inconnue qui résidait loin, dans un pays ravagé. Tout cela, c'est grâce à vous, Sofia.

— Ton propos est un peu dur ! En même temps, je ne peux pas te reprocher ta franchise, et j'admets que je ne suis rien à tes yeux.

— Non, je n'ai pas dit ça. Vous noircissez le tableau. Il y a une différence énorme entre le fait de vouloir à tout prix retrouver sa mère biologique pour des raisons personnelles, et le fait de ne pas en ressentir le besoin parce qu'il n'y a pas de manque à combler. Mais, maintenant que je vous connais, tout s'ouvre, la perspective n'est plus

la même, le réel prend le dessus. J'ai de l'émotion, certainement pas comme vous, mais de façon plus progressive. C'est comme lorsque vous rencontrez un homme pour la première fois et qu'il vous plaît. Cela peut conduire à la passion, au grand amour. En quelque sorte, j'en suis là. Mes sentiments sont naissants, aux prémices de quelque chose que je souhaite.

— Je te trouve très mature, très réfléchie, presque distante par rapport à l'événement.

— Non, c'est seulement que je suis une femme de vingt et un ans, en maîtrise de droit, qui aspire à devenir avocate et qui soigne sa parole. On fait souvent des simulations avec l'un de mes professeurs, un spécialiste de l'élocution, un docteur en communication verbale. J'aime l'expression et la valeur des mots justes.

— Je suis impressionnée.

— J'ai de qui tenir, entre mon père et vous. À mon âge, à deux ans près, vous étiez une brillante attachée diplomatique au ministère des Affaires étrangères soviétique.

— C'est vrai. J'oublie que j'étais douée, à l'époque. C'est tellement loin.

— J'ai de la chance. J'aurais pu tomber sur une mère ivrogne qui vit au fin fond de la Russie, sans vouloir juger ou discriminer certaines catégories de personnes. En réalité, je suis fière de vous, du combat que vous avez mené durant toutes ces années. Une prisonnière politique accusée de pactiser avec l'ennemi, par la suite dissidente, ce n'est quand même pas banal. On dirait une histoire sortie d'un roman d'espionnage. Lorsque j'ai raconté ça à mes amis, ils n'en revenaient pas, déclara Irina en souriant.

— Donc tu n'as pas honte de moi, de ce que j'ai subi, de ce que je suis ?

— Ah non. Il fallait oser débarquer en France, dans notre villa, pour revoir Papa et lui demander de me retrouver, surtout après vingt ans d'incarcération. Moi, je dis chapeau, Madame !

— C'est gentil, ça me fait plaisir de l'entendre, mais je ne voudrais pas être qu'une simple curiosité.

— Arrêtez, je n'ai pas dit ça.

— Et avec Élyse, tout se passe bien ?

— Oui, elle a toujours été une super maman. Vous ne l'avez pas vue encore sous son vrai visage. C'est une femme amusante, très positive. Elle m'a élevée avec beaucoup d'amour, sans faire de différence entre moi et mes frères. On a de très bons rapports. Avec la mort tragique de Papa, elle est devenue un peu plus triste, moins rigolote, mais ça va mieux, maintenant. La situation n'est pas facile pour elle non plus. Elle n'a rien fait de mal, au contraire. Bref, l'essentiel, c'est qu'on soit là, en Russie, pour faire connaissance. Je

suis aussi très fière d'elle. Je la remercie de m'accompagner dans cette épreuve. Ne la jugez pas, s'il vous plaît.

— Tu as raison. À notre retour à l'hôtel, j'irai discuter avec elle.

Tout en marchant dans les allées du parc, je me rendis compte de la chance que j'avais. Irina me parlait franchement, avec intelligence et pertinence. J'entrevis à cet instant que le meilleur était sans doute devant nous. J'avais déjà accepté de perdre ce que je ne retrouverais jamais, à savoir le bonheur de regarder mon enfant grandir. L'idée de toutes ces cases manquantes qui balisent normalement le chemin d'une vie ne devait pas gâcher les plaisirs à venir. Il ne fallait pas imaginer rattraper les choses, mais simplement les inventer sur la route qui se profilait. Une autre destinée s'offrait à moi, une nouvelle histoire. J'oublierais les souffrances anciennes et l'amertume du moment pour me laisser porter par l'ivresse, par cette douce brise venue de France, un héritage du passé.

En hommage à Charles, nous prîmes place sur l'herbe, au pied de la butte. Irina s'assit à mes côtés. En silence, nous contemplâmes les berges fleuries de l'étang qui renvoyait les reflets de la mémoire. Je fermai les yeux.

Je sentis la chaleur de sa main glisser sous la mienne, mes doigts se replièrent sur les siens. J'étais enfin heureuse. Elle était la chair de ma chair, ma fille pour toujours. Je pouvais désormais me réconcilier avec le bonheur.

En ce lieu, j'avais aimé au temps des Rouges…

Épilogue

Paris, juin 1995

Après nos retrouvailles, Caroline était revenue me voir à Moscou, juste avant Noël. Une certaine complicité s'était instaurée entre nous, comme avec une petite sœur. Sa maturité effaçait en partie l'écart d'âge, ce qui me permettait de jouer un rôle autre que celui que je n'avais pas officiellement. Sa vraie mère resterait pour toujours Élyse et je n'avais plus envie de me substituer à elle. Désormais, nous avions trouvé un bon équilibre. Une fois par semaine, on s'appelait. Le directeur de l'hôtel, informé de ma situation familiale, m'autorisait à utiliser la ligne téléphonique de son bureau pour une communication de quinze minutes vers la France le vendredi soir, après mon service. Nous discutions de sa vie, de la mienne, de tout et de rien. L'essentiel était de rire ensemble, de parler ou d'écouter nos confidences.

Je profitai d'un congé pour me rendre à Paris dans l'appartement d'Élyse, où Caroline s'était installée pour une période indéterminée. Elle poursuivait ses études de droit, mais un événement avait bouleversé son quotidien et je tenais à être présente à ses côtés.

Le taxi qui me conduisait s'arrêta devant l'entrée de l'immeuble, rue des Acacias, entre la place des Ternes et l'Arc de Triomphe. J'étais très excitée à l'idée de venir ici pour la première fois, là où Charles avait vécu une partie de son existence. En ce samedi, la circulation abondante avait retardé mon arrivée.

Je m'empressai de sortir de la voiture. Le chauffeur récupéra mes bagages dans le coffre, et me les tendit. Je le payai, me dirigeai vers le porche et sonnai à l'interphone. Quelques secondes s'écoulèrent, Élyse répondit.

Après avoir emprunté l'ascenseur, je me retrouvai sur le palier du troisième étage de ce magnifique immeuble datant de la fin du dix-neuvième siècle, parfaitement entretenu par la copropriété. J'étais impressionnée par l'architecture.

Élyse m'attendait devant la porte. Elle sourit en me voyant, se précipita pour m'aider. J'avais deux valises, dont une remplie de cadeaux, des babioles russes, et surtout un en particulier destiné à Caroline.

— Bonjour Sofia. Vous avez fait bon voyage ?
— Oui, mais j'avais hâte d'arriver. Enfin, me voilà chez vous.
— Entrez. On va poser vos affaires dans le coin, on s'en occupera

plus tard. Venez dans le salon.

Je découvris l'intérieur de cet immense appartement dont le parquet craquait sous mes pieds. Des tableaux anciens ornaient les murs et de nombreux bibelots s'alignaient sur la commode et les consoles. Je tournai la tête dans tous les sens pour ne rien rater du spectacle. Tout était beau dans cette décoration, les rideaux, les tapis, les canapés, un parfait exemple de l'art de vivre à la française. J'étais dans la demeure prestigieuse de la veuve d'un grand diplomate. Ça me faisait bizarre de me trouver chez Charles après toutes ces années, sans qu'on se soit revus avant sa mort tragique. Élyse m'invita à m'asseoir.

— J'ai préparé du thé. Vous avez mangé dans l'avion ? Sinon, je peux…

— Une tasse de thé, c'est parfait… Ouah, c'est vraiment magnifique !

— Merci, Sofia.

— Et Caroline, comment va-t-elle ?

— Pour l'instant, elle se repose. Les nuits sont difficiles, alors, dès qu'elle peut récupérer, je prends le relais et je la laisse tranquille.

— Où est le bébé ?

— Dans ma chambre, il dort. Je lui ai donné le biberon il y a peu.

— Caroline n'allaite pas ?

— Non, la petite refuse le sein à cause d'une fracture de la clavicule au moment de l'accouchement. C'est trop douloureux pour elle de téter. Le médecin a conseillé au bout de trois jours de la mettre au biberon.

— Je suis pressée de la voir. On peut aller dans votre chambre ?

— Non. Je préfère que Caroline vous la présente, elle attend ce moment avec impatience.

— Je comprends. On ne va pas lui enlever ce plaisir. Et le papa, il n'est toujours pas venu rencontrer sa fille ?

— Non, hélas. Apparemment, il n'assume pas sa paternité. On n'a pas de nouvelles depuis des mois. Je n'ai aucune solution pour le forcer et Caroline a déjà tiré un trait sur lui. Évitez d'aborder le sujet.

— Oui, oui, mais je ne vous ai pas attendue pour discuter avec elle. On en parle régulièrement au téléphone.

— Ah bon, je ne savais pas.

— Nous avons nos petites conversations, sans que tout le monde soit au courant de tout ce qu'on se raconte, il n'y a rien d'anormal à ça. Vous avez l'air surprise ?

— Un peu. J'imaginais que Caro me disait tout.

— Ne le prenez pas mal, Élyse. C'est toujours plus facile de se

confier à moi qui suis loin et à l'écart de son quotidien. Maintenant qu'elle vit chez vous et non plus dans son studio, elle n'a peut-être pas envie de…

— C'est bon, Sofia. J'ai compris la leçon.

— Enfin, ne soyez pas ridicule ! Vous n'allez quand même pas être jalouse de ma relation avec Caroline !

— Non, si ce n'est que je m'en occupe à plein temps, que ce soit pour le bébé ou ses problèmes de couple, sans oublier ses cours à la fac que je récupère auprès d'amis. Bref, n'en parlons plus.

— Quoi ? Vous souhaitez qu'on échange les rôles ? Vous prenez ma place à Moscou, et moi, je m'installe ici, dans ce confortable appartement. Je vous rappelle que vous ne travaillez pas, que vous ne manquez de rien et que vous avez votre fille pour vous toute seule. J'aimerais bien en dire autant, mais je ne me plains pas. C'est comme ça, je n'ai pas le choix. Il y a des questions que les gens comme moi ne se posent jamais.

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Passons à autre chose. On ne va pas se chamailler alors que je viens chez vous pour la première fois. En plus, Caroline n'apprécierait pas ! Je suis là avant tout pour elle.

— Oh, je le sais bien.

Élyse ne se doutait pas que sa fille discutait souvent au téléphone avec son ex-petit ami pour le convaincre de revenir. Elle espérait qu'en voyant le bébé il changerait d'avis. Élyse l'ignorait, elle n'acceptait pas l'attitude du jeune homme, ce que je pouvais comprendre.

Ma position était différente de la sienne, trop contente d'être la confidente de Caroline sur de nombreux sujets. Je voulais préserver ce lien particulier qui s'était instauré entre nous depuis plusieurs mois. Élyse souffrait en silence de la relation que j'entretenais, sans que cela nous empêche d'avoir des rapports cordiaux. Je ne devais pas gâcher ce fragile équilibre, au risque d'être évincée de la famille Verban. Mon existence avait quelque peu chamboulé tout ce petit monde. Quant aux fils de Charles, je ne les avais jamais vus. Je redoutais de les rencontrer en fin d'après-midi à leur retour du sport. Caroline m'en parlait souvent, et apparemment, les garçons n'avaient pas trop l'air perturbés par ma venue à Paris.

Élyse s'absenta quand elle entendit le bébé pleurer. J'aurais voulu la suivre, mais je respectai le vœu de Caroline. Il me tardait qu'elle se réveille enfin. J'en profitai pour fureter dans le salon, regarder les photos, m'imprégner de l'ambiance de ce lieu où Charles avait vécu. Dans un coin près d'une fenêtre, juste devant une grande bibliothèque garnie d'ouvrages anciens, un fauteuil en cuir patiné trônait là. Un

livre ouvert et retourné était posé sur une petite table, avec des lunettes d'homme à côté. C'était étrange. La poussière recouvrait les verres et le bouquin. On avait l'impression que la scène était figée dans le temps, que personne ne s'installait jamais ici. Une lampe sur pied surplombait l'assise. J'eus envie de prendre place, de feuilleter les pages, mais, au moment où mes doigts effleurèrent le livre en question, j'entendis la voix d'Élyse.

— Ne touchez pas à ça, s'il vous plaît.
— Désolée… C'est votre lecture du moment ?
— Non, pas vraiment, répondit Élyse en soupirant.

Son visage se modifia. Il y eut un silence pesant, comme si j'avais fait une énorme bêtise ou cassé un objet précieux. Elle se précipita pour faire barrage en secouant les mains. Élyse observa les lunettes et l'ouvrage sans les manier. À cet instant, je compris pourquoi. Un frisson me parcourut. Elle se retourna vers moi, les yeux humides, la gorge nouée.

— C'était la place de Charles, le soir. Il s'asseyait toujours là, après le dîner, pour boire un verre et bouquiner tranquillement. Le livre, c'est le dernier qu'il a lu avant de mourir. Tout a été gardé intact. Lorsque nous sommes revenus de vacances après sa noyade en mer, je n'ai pas eu la force de ranger son coin. Ça n'a pas bougé depuis trois ans. Personne n'a l'autorisation de toucher, pas même la femme de ménage. Une fois par mois, j'époussette délicatement la tablette, les lunettes et le livre. Mes enfants savent qu'ils n'ont pas le droit de s'y poser. C'est tout ce qu'il me reste de lui, l'impression de sa présence à cet endroit. Ça me relie à Charles quand chaque matin j'entre dans le salon pour ouvrir les rideaux. En arrivant dans la pièce, la première chose que je fais, c'est contempler son livre, ses lunettes et son fauteuil. Caroline tente désespérément de me convaincre de changer l'agencement de cet espace pour me forcer à passer à autre chose, mais j'aurais la sensation de le trahir, de l'oublier s'il n'y avait plus ça, se confia Élyse en essuyant discrètement une larme.

J'étais bouleversée par cet aveu. S'il y avait une personne capable de se mettre à sa place, c'était bien moi. Maintenant que j'étais informée, c'était encore plus émouvant de l'imaginer assis dans son Chesterfield. Je ne parvenais pas à détourner le regard. Intérieurement, je me recueillis devant ce qui apparut plus vivant qu'une tombe, plus intime, plus réel. Je pris vraiment conscience de sa mort à ce moment-là. Élyse devina ce que je ressentais au fond de moi. Soudain, alors que j'entrais en communion avec le défunt, elle brisa

ma connexion spirituelle.

— Allons boire le thé, et arrêtez de fixer le fauteuil comme ça. Vous n'allez quand même pas tout me prendre ! Mon statut de veuve, de mère et de grand-mère…

— Calmez-vous. Je ne pouvais pas savoir.

— Quand on ne sait pas, on s'abstient. C'est clair ? lâcha Élyse d'un ton glacial.

— Franchement, ça n'a aucun sens de s'engueuler pour…

— Non, non. Je vous demande juste de me respecter, de ne pas prendre trop de place dans nos vies.

— Je n'imaginais pas que le sujet était à ce point sensible entre nous. Pour moi, la question ne se pose plus. Vous êtes la femme de Charles…

— Et la mère de Caroline, aussi !

— Oui, évidemment, mais j'ai aussi un rôle à jouer. Vous n'êtes plus d'accord ? C'est ça, le fond du problème ?

Élyse ne répondit pas. Elle avala une gorgée de thé en baissant les yeux, une forme d'acquiescement. Elle regrettait de m'avoir laissée entrer dans son cercle familial. Nous étions deux mères, deux grands-mères, face à face pour une seule place. Moi, j'étais très contente du peu qui m'était accordé. Je ne revendiquais rien, juste de partager le bonheur de ma fille et de ma petite-fille sans m'imposer plus qu'il ne fallait.

Voyant la situation se dégrader, alors que j'étais depuis une demi-heure seulement sur les lieux, je songeai à lui faire une proposition, m'installer à l'hôtel pour calmer les esprits, mais, à l'instant où j'allais l'annoncer, la voix de Caroline retentit dans mon dos. Je me levai sous le regard inquiet d'Élyse, et me précipitai vers elle. Elle portait son enfant dans les bras, j'étais émerveillée.

— Comment vas-tu ? Je suis si contente de vous voir enfin toutes les deux… Oh, elle est magnifique !

— Tu veux la prendre, Sofia ?

— Oui, bien sûr… Attends, comme ça, c'est mieux.

Je me retournai en fixant ce trésor, en lui parlant doucement. Elle ouvrit les yeux, me sourit, j'étais comblée. Je pris place avec elle dans le canapé, Caroline s'assit près de moi. Je vivais un moment d'extase. Me trouver ici, à Paris, dans l'appartement de Charles, avec ma fille et ma petite-fille était si extraordinaire que j'en oubliai presque la présence d'Élyse. Caroline se pencha vers le bébé pour remonter sa couverture.

— Alors, dis-moi, tu ne m'as toujours pas donné son prénom. Pourquoi tant de mystère ?

— Je voulais que tu sois là, que tu la tiennes dans les bras avant de t'en faire part.

— Allez, ne me fais plus attendre, la suppliai-je en relevant la tête.

— Je te présente… Irina.

Un bonheur pur m'envahit. Quel cadeau ! Après toutes les douleurs endurées, je trouvais enfin la paix. Cet événement autour de la naissance d'Irina m'autorisait à savourer les délices de la vie, sans craindre qu'un malheur ne vienne à nouveau entacher ma trajectoire. J'étais emplie d'une félicité oubliée, d'une plénitude méritée, moi qui avais tant souffert au temps des Rouges. Caroline, ma fille, avait accouché d'une petite Irina, je n'en revenais toujours pas. L'année passée, quand j'avais vu Charles à la télévision dans l'appartement de Svetlana, je n'aurais jamais cru qu'un an après je serais chez lui, entourée par notre fille et notre petite-fille, et que cette dernière porterait le prénom de notre enfant, celui que j'avais hurlé entre les murs de la prison.

Émue aux larmes, je fixai le fauteuil de Charles tout en serrant Irina contre ma poitrine, comme je l'avais fait jadis pour sa mère avant qu'on me l'arrache des mains. Je remerciai le ciel. Cette fois, personne ne m'empêcherait de la voir grandir…

« Il suffit qu'une mère voit sourire son enfant pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. »

Chateaubriand

Fin

Remerciements

Cher lecteur, Chère lectrice,

Je vous remercie d'avoir pris le temps de passer quelques heures avec moi au travers de ce récit. « ***Aimer au temps des Rouges*** » est mon vingt-huitième roman publié. La fiction a été calquée sur les événements historiques de l'époque.

Je suis ouvert à tous les échanges constructifs sur le fond et la forme de mon manuscrit. Ainsi, n'hésitez pas à me contacter par mail à l'adresse suivante :

cedric.charles.antoine@gmail.com

Si vous le désirez, vous pouvez déposer un commentaire sur la page Amazon de mon livre.

En espérant vous avoir procuré un agréable moment d'évasion, je vous dis à très bientôt pour de nouvelles aventures littéraires !

Amicalement,

Cédric Charles

Mentions légales

© 2022 Collection LORDKARSEN
FRANCE

© 2022 Cédric Charles ANTOINE

Tous droits réservés – Reproduction interdite

Version numérique
ISBN 979-10-94383-55-1

Crédit photo couverture :
Schutterstock.com
SHUTTERSTOCK Inc, USA

Direction du comité de lecture :
Bénédicte ALBERT

Relecture finale :
Entreprise Denis HUGOT

Les personnages, les situations et les lieux de ce roman étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Actualités de l'auteur

www.cedric-charles-antoine.com

lordkarsen@gmail.com

Du même auteur

« La Couleur de mon enfance »
Paru en 2021 - Collection LORDKARSEN

« Ma liberté a le goût des larmes »
Paru en 2021 - Collection LORDKARSEN

« Le Courage d'une invisible »
Paru en 2021 - Collection LORDKARSEN

« Le Sourire des zèbres »
Paru en 2021 - Collection LORDKARSEN

« Tu as le regard des oubliés »
Paru en 2020 - Collection LORDKARSEN

« Jusqu'à la dernière ligne »
Paru en 2020 - Collection LORDKARSEN

« Les cigognes ne pleurent jamais »
Paru en 2020 - Collection LORDKARSEN

« MERY »
Paru en 2020 - Collection LORDKARSEN

« Si loin de mon rivage »
Paru en 2019 - Collection LORDKARSEN

« L'Enfant des arbres »
Paru en 2019 - Collection LORDKARSEN

« La petite Hongroise au manteau vert »

Paru en 2019 - Collection LORDKARSEN

« Une vie à regarder l'horizon »
Paru en 2018 - Collection LORDKARSEN

« J'ai hérité de ton passé »
Paru en 2018 - Collection LORDKARSEN

« Seule, de l'autre côté »
Paru en 2018 - Collection LORDKARSEN

« Le Voile rouge des apparences »
Paru en 2018 - Collection LORDKARSEN

« Je me souviens de toi »
Paru en 2018 - CITY ÉDITIONS

« Tu n'es jamais revenu »
Paru en 2017 - Collection LORDKARSEN

« La Slovène »
Paru en 2017 - Collection LORDKARSEN

« Adieu mon Amérique »
Paru en 2017 - Collection LORDKARSEN

« Visages au crépuscule »
Paru en 2016 - Collection LORDKARSEN

« Le Réveil du silence »
Paru en 2016 - Collection LORDKARSEN

« La Couleur du testament »
Paru en 2016 - Collection LORDKARSEN

« Le Messager du parc »
Paru en 2015 - Collection LORDKARSEN

« T O R S K E N »
Paru en 2015 - Collection LORDKARSEN

« Le Paradis de Victoria »
Paru en 2015 - Collection LORDKARSEN

« L’Exil primitif »
Paru en 2015 - Collection LORDKARSEN

« Les Hurlements de la mémoire »
Paru en 2014 - Collection LORDKARSEN

À propos de l'auteur

Cédric Charles ANTOINE

Breton devenu Normand, il mène une vie entre terre et mer, passionné par la navigation et les vieilles demeures. Écrivain indépendant, auteur de nombreux romans à succès, ses livres sont un subtil mélange de suspense sur fond historique.

Citation préférée
« Il faudrait naître vieux, débuter par la sagesse puis décider de son destin. » Ana Blandiana

Sujets d'inspiration
L'Histoire contemporaine, l'individu face à son destin…

Table of Contents

AIMER AU TEMPS DES ROUGES
Table des matières
Citations
Présentation de l’éditeur
PARTIE I
1 - Nouvelle vie
2 - À la télévision
3 - Confession
La convocation
Monsieur K
Merveilles et décadence
Plaisir circonstancié
Mon jardin d’Épicure
Entre les tombes
Loubianka
4 - La boîte à biscuits
PARTIE II
5 - Vers l’Ouest
6 - L’océan
7 - Les privilèges
8 - Entre femmes
Le silence des murs
Voyage vers l’oubli
Sans identité
Les illusions
Irina
9 - Au clair de lune
PARTIE III
10 - Champagne
11 - Invitation surprise
12 - Caroline
13 - Sur un banc
14 - En hommage
Épilogue
Remerciements
Mentions légales
Actualités de l’auteur
À propos de l’auteur